
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01567691 9


NEW YORK.

LE MOUVEMENT SOCIAL
CONTEMPORAIN

BIBLIOTHÈQUE DU MOUVEMENT SOCIAL CONTEMPORAIN

Secrétaire de la rédaction :
= **CHARLES ROLLAND** =

Chaque volume :
in-18, br. 3 fr. 50

Cette Bibliothèque est fondée pour répondre à une des plus pressantes exigences de la vie sociale contemporaine : l'action politique et sociale, jusqu'ici purement rationnelle, tend de plus en plus à chercher ses directions dans l'expérience sociale ; et c'est pourquoi l'on entreprend de décrire, dans une série d'ouvrages rédigés par des spécialistes, le " Mouvement social contemporain ". C'est assez dire que l'esprit qui dirigera ces travaux sera libre de toute passion et de tout parti-pris. Faire connaître et comprendre le mouvement social, exposer les faits et les interpréter, sans jamais se substituer à eux, tel est le programme de cette Collection, qui fera œuvre impartiale, œuvre objective, œuvre de science.

Ont paru :

GEORGES-CAHEN
Les Fonctionnaires : leur action corporative.

GEORGES GUY-GRAND
Le Procès de la Démocratie.

PAUL SABATIER
L'Orientation religieuse de la France actuelle.

Paraîtront prochainement :

HUBERT LAGARDELLE
L'Évolution du Socialisme.

MICHEL AUGÉ-LARIBÉ
L'Agriculture et le Monde agricole.

LÉON DUGUIT
Les Transformations du Droit public.

LOUIS LALOY.
La Musique.

ARDOUIN-DUMAZET.
A travers la France.

FÉLICIEN CHALLAYE
Le Mouvement syndical.

MAURICE PERNOT.
La Politique de l'Église catholique.

JOSEPH CHARMONT
Les Transformations du Droit civil.

LOUIS DELZONS.
La Famille.

ALBERT THOMAS
La Vie syndicale.

CHARLES ROLLAND
L'Organisation de l'Expérience sociale.

L'ORIENTATION
RELIGIEUSE
DE LA
FRANCE ACTUELLE

OUVRAGES DE PAUL SABATIER

Vie de saint François d'Assise. 38e tirage. In-8° de CXXVI-420 pages. Paris, 1912.

Speculum perfectionis seu sancti Francisci Assisiensis legenda antiquissima, auctore fratre Leone. Nunc primum edidit Paul Sabatier. In-8° de CCXIV-376 pages.

Fratris Francisci Bartholi de Assisio tractatus de indulgentia S. Mariae de Portiuncula. Nunc primum integre edidit Paul Sabatier. In-8° de CLXXIV-204 pages.

Actus S. Francisci et sociorum ejus. Edidit Paul Sabatier. In-8° de LXIV-272 pages.

Floretum S. Francisci Assisiensis, liber aureus qui Italice dicitur Fioretti di san Francesco. Edidit Paul Sabatier. In-8° de XVI-250 pages, 2e édition.

(En 1905, l'Institut a décerné à M. Paul Sabatier le grand prix décennal Lefèvre-Deumier pour l'ensemble de ses travaux franciscains.)

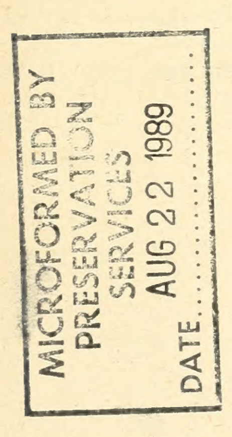
A propos de la Séparation des Églises et de l'État. 6e édition. In-12 de LXXXIV-216 pages.

Lettre ouverte au Cardinal Gibbons. In-12 de XX-84 pages.

Les Modernistes. Notes d'histoire religieuse contemporaine. Avec le texte intégral de l'Encyclique *Pascendi*, du Syllabus *Lamentabili* et de la Supplique d'un groupe de Catholiques français au Pape Pie X. 6e édition. In-12 de LIV-258 pages. Paris, 1909.

PAUL SABATIER

L'ORIENTATION RELIGIEUSE DE LA FRANCE ACTUELLE





128448
3/7/13

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
Rue de Mézières, 5, PARIS

1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Copyright nineteen hundred and eleven
by Max Leclerc and H. Bourrelier,
proprietors of Librairie Armand Colin

Pas une des divinités créées successivement par l'esprit humain ne peut lui suffire aujourd'hui; il a besoin de toutes à la fois, et encore de quelque chose par delà, car sa pensée a devancé ses dieux.

J.-M. Guyau, *Irréligion de l'avenir*, p. 321.

L'ORIENTATION RELIGIEUSE

DE

LA FRANCE ACTUELLE

INTRODUCTION

DANS QUEL ESPRIT EST ÉCRIT CE LIVRE

Le terme d'orientation religieuse n'est pas synonyme d'affaires religieuses. — Notre but est de découvrir des aspects de réalité et de vie. — « Historia magistra vitæ ». — Les documents. — Les mouvements les plus importants ne sont pas toujours les mieux documentés. — Infidélité de toute image historique. — L'historien peut-il se déprendre de lui-même? — La légende du Français léger.

Depuis longtemps, les affaires religieuses n'avaient pas, en France, retenu l'attention publique aussi continûment que de nos jours. Mais ce n'est pas de ce que la presse appelle affaires religieuses qu'on veut s'occuper ici. Cette expression, en effet, indique ce qu'il y a de plus extérieur dans les faits religieux et ecclésiastiques, ce qu'ils deviennent lorsqu'ils sont portés sur les marchés politiques et utilisés dans les querelles des partis.

Si nous sommes obligés çà et là de constater cette utilisation, nous le ferons aussi rapidement que possible : notre titre indique assez que nous n'avons pas à nous occuper des faits et gestes des églises, ou des antiéglises : c'est une chronique qui s'écrit au jour le jour et dont se chargent les journaux.

Nous voudrions tenter un effort quelque peu nouveau : voir si on ne pourrait pas, en dehors de toute thèse métaphysique et dans un esprit d'observation scientifique, indépendante et désintéressée, ouvrir une sorte d'enquête sur le sentiment religieux, sa présence ou son absence, sa disparition ou sa résurrection, enfin sur le sens de son évolution actuelle.

Nous voudrions surtout examiner si, tout en restant ce qu'il fut dans le passé, il ne se serait pas renouvelé et transformé ; et si, après nous avoir peu à peu rendu étrangères des habitudes séculaires de pensée, il ne tendrait pas à créer une nouvelle tournure d'esprit, à ouvrir aux individus et aux institutions des horizons insoupçonnés.

En d'autres termes : y a-t-il dans notre pays un sentiment religieux quelque peu profond, autre chose que des habitudes cultuelles et des gestes traditionnels, autre chose qu'un langage qui subsiste encore, quoique les idées et les besoins auxquels il correspondait soient périmés ? Ce sentiment religieux est-il aujourd'hui, et semble-t-il devoir être, pour la génération qui nous suit, un facteur important de l'histoire de la société ? Telles sont les deux questions auxquelles nous voudrions essayer de répondre.

*
* *

Déjà le lecteur nous a mentalement demandé : Où allez-vous? Que voulez-vous? Quel est votre but, votre intérêt dans la question? Quel Dieu, quelle église servez-vous?

Le peintre qui s'installe à la lisière d'un champ pour esquisser un laboureur et sa charrue songe-t-il à augmenter la valeur vénale du champ? Ce qu'il voudrait saisir et rendre, ce sont des aspects de réalité et de vie. Il en sera de même ici. Nous irons notre chemin regardant la vie religieuse, l'effort religieux partout où nous croirons l'apercevoir.

Les personnes qui ne comprennent et ne tolèrent une étude religieuse que si elle est pour ou contre l'Église perdraient donc leur temps si elles venaient chercher dans ces pages des armes pour les luttes qui seules les intéressent.

On y trouvera, ce qui paraîtra une contradiction flagrante à certains esprits, et pourrait bien les exaspérer, une sorte d'admiration et d'amour, une ardente sympathie, qui ira à la fois à tous les adversaires en présence.

L'auteur espère que les lecteurs patients s'apercevront assez vite que cette attitude n'est ni cherchée, ni factice, ni sceptique, mais qu'elle est toute naturelle, dès que, laissant les querelles de la politique journalière, on se place au point de vue de l'histoire sociale.

*
* *

Ce livre est donc écrit dans un esprit de profonde reconnaissance pour le passé, d'amour pour le pré-

sent, de foi en l'avenir. L'histoire ne canonise pas le passé, n'en fait pas une sorte de modèle que l'avenir n'aurait qu'à répéter; mais elle montre dans le passé les germes de vie que le présent n'a pas créés, qu'il doit sélectionner, et qui deviendront les semences vivantes d'un siècle nouveau.

De ce point de vue la formule antique *Historia magistra vitæ* prend une ampleur nouvelle : l'histoire ne donne plus seulement des exemples de conduite individuelle, elle n'avertit pas seulement les nations de ce qui fait leur grandeur et leur décadence, elle s'élève jusqu'à une conception encore plus haute, qui va infiniment loin dans le passé comme dans l'avenir; et, en nous faisant assister à ce que l'effort humain a de plus intime et de plus mystérieux, elle enseigne aux hommes du présent à entrer dans cette harmonie de vie éternelle, à s'en faire les collaborateurs d'abord conscients, puis réfléchis, et enfin enthousiastes.

Il y a donc un moment où la contemplation de l'histoire et du labeur de l'humanité peut, dans la vie individuelle et dans la vie d'une collectivité, jouer le rôle moral et religieux qu'y jouait auparavant soit la métaphysique, soit la révélation.

*
* *

Qui dit histoire dit document. Or, il faut avertir tout de suite le lecteur que ce livre, s'occupant du moment présent, ne sera pas documenté comme si on y étudiait une époque lointaine.

On pourra donc reprocher, à beaucoup de ces pages, du vague, de l'imprécision, l'absence de pièces justificatives. Et l'on aura grandement raison.

Mais cette absence de documents pour des faits qui se passent tout près de nous et même en nous, pour une évolution à laquelle nous collaborons, et dont nous ne pouvons avoir qu'une vision limitée et imparfaite, ne constitue pas une raison d'abstention. Elle est simplement un avertissement de n'avancer qu'avec prudence.

Le culte du document et de la pièce justificative, qui est une des meilleures conquêtes du XIX[e] siècle, ne doit pas d'ailleurs dégénérer en idolâtrie.

Il est facile de voir dans la presse à quel point les charlatans savent profiter de la tendance à considérer le document comme apportant une certitude absolue.

On s'en va répétant : « Là où il n'y a pas de documents, il n'y a pas d'histoire ». C'est vrai, à condition d'ajouter mentalement « pour nous ». Sans cela, cette parole serait aussi naïve que si l'on disait : Il n'y a pas de phénomènes météorologiques dans les pays où ne se trouvent pas d'observatoires pour les enregistrer.

Quand on aborde les phénomènes religieux, à la rigueur scientifique et à la critique, il faut ajouter beaucoup de tact, de connaissance du cœur humain et des passions dont il peut se faire l'instrument pour juger de la valeur des documents.

Les statistiques religieuses qui, ne portant que sur des faits extérieurs, devraient être d'une exactitude parfaite, sont faussées par l'esprit de parti. L'État a dû renoncer à les établir, dès avant la Séparation, parce qu'on ne pouvait avoir confiance ni dans la sincérité des déclarants, ni dans celle des recenseurs [1].

1. Voir Arréat, *Le sentiment religieux en France*, p. 1.

Dans ces sortes d'études plus qu'ailleurs, les documents sont trompeurs. Et ce qui les rend le plus dangereux, ce sont les erreurs qu'ils commettent sans le vouloir, car il est bien plus facile au lecteur de se mettre en garde contre des mensonges intéressés que contre des erreurs involontaires.

L'abondance de la documentation est souvent en raison inverse de l'importance des questions.

Dans l'histoire du christianisme, il n'y a qu'un petit département où la documentation suffise pour avoir une idée quelque peu adéquate de la réalité. C'est dans la question des rites, des liturgies et des coutumes.

Les débuts de ce grand mouvement sont dénués de toute documentation proprement dite. Est-ce une raison pour nier sa réalité? Jésus semble n'avoir rien écrit. Ses amis, s'ils ont pris la plume, ne l'ont fait que longtemps après. Cela vient, sans doute, comme on l'a dit, de ce qu'ils attendaient la fin du monde à brève échéance; mais cela peut venir aussi de ce que l'homme se rend rarement un compte exact de l'œuvre qu'il accomplit. L'un croit remuer ciel et terre qui sera oublié bien avant d'être mort; l'autre traverse la vie, inaperçu de ceux qui enregistrent les événements de leur temps petits ou grands, mais le souvenir de ceux qui l'ont aimé le ressuscitera : une documentation, désespérante par son manque de valeur scientifique, se créera sur sa vie; et cette documentation, si infirme et si pleine d'insécurité, deviendra le programme de vie d'une partie de l'humanité; l'élite des peuples civilisés la portera en son cœur pendant des siècles, comme une image de l'idéal.

C'est ainsi que, parmi les mouvements religieux du passé, le plus important pour nous est dépourvu de toute documentation primitive, alors qu'on pourrait écrire des volumes hérissés de références, de preuves et de pièces, sur des tentatives qui n'ont pas eu de lendemain. L'opinion populaire le sait bien; et c'est sans la moindre émotion, voire même avec un sourire narquois, qu'elle considère certains initiateurs religieux qui prennent grand soin de passer à la rédaction des journaux pour y annoncer le mouvement qu'ils lanceront le lendemain.

Si on devait considérer comme faisant partie de notre programme des entreprises dans le genre des Cultuelles, tentées vers 1905, ce livre pourrait être dix fois plus long. Jamais berceau ne fut entouré de telles promesses : la faveur du ministère et de quelques-uns des plus grands journaux était assurée à la nouvelle église, elle avait des fidèles influents, un clergé tout prêt, des locaux, son organe propre. Tous ces faits appartiendraient-ils à l'histoire religieuse, sous prétexte qu'ils sont fort bien documentés?

*
* *

La difficulté qu'il y a à faire œuvre scientifique sur le terrain de l'histoire religieuse contemporaine devrait-elle faire renoncer à la tâche, devrait-elle nous persuader de vivre au milieu de l'incohérence, des contradictions et des luttes sans voir où va cette agitation? C'est là une impossible abstention : sous prétexte qu'on n'arrivera pas au but, il ne faut pas renoncer à y tendre. L'esprit humain aspire à la synthèse. Si on ne se résigne pas à tenter des synthèses

incomplètes et provisoires, mais contenant au moins une âme de vérité, il se trouvera une foule d'esprits intéressés qui feront des synthèses qu'ils croiront et diront définitives, et qui n'auront qu'une âme d'erreur.

*
* *

Fatalement l'historien n'aperçoit qu'une très faible part de la réalité : les indications documentaires qui s'amoncellent devant lui, quand il s'agit d'histoire moderne, ne sont qu'un mirage lointain et déjà faussé par des incapacités, des préjugés et des passions; parmi elles, il est obligé de faire un triage pour n'en retenir qu'une faible partie. Or quelque soin qu'il apporte à la tâche, il subit l'influence d'une foule de préoccupations subtiles, souvent inconscientes, si bien qu'à la fin son œuvre sera loin d'avoir la valeur qu'il voudrait lui donner.

Certains historiens ne veulent pas reconnaître cet état de fait. Quand on leur dit « qu'écrire l'histoire, c'est la penser, et que la penser c'est la transformer », ils se récrient avec indignation[1] et restent persuadés que leur interlocuteur est décidé à se moquer des documents et à se substituer à eux.

C'est tout le contraire de la réalité. Celui qui, après avoir fait son possible pour arriver à la vérité historique, a conscience de tout ce que son travail présente d'incomplet et cherche à prémunir ses lecteurs contre

1. Dans ces derniers temps, l'idée de la relativité fatale de tout récit historique a pourtant fait son chemin. C'est ainsi qu'un des rédacteurs de la *Revue Augustinienne*, le R. P. Louis Talmont (n° du 15 août 1910) admet comme évident qu'aucun jugement d'histoire n'est possible sans un principe de philosophie générale qui le dirige.

une fréquente tendance à accepter ses paroles comme des résultats indiscutables, celui-là est vraiment historien.

Nous devons tâcher d'arriver à la vérité aussi minutieuse dans le détail, aussi complète dans l'ensemble que nous le permettent nos forces intellectuelles et nos ressources documentaires; mais nous figurer que nous puissions aboutir à une image parfaitement adéquate de la réalité, c'est rester dupe d'une illusion aussi néfaste pour l'auteur que pour les lecteurs.

L'historien qui se met à l'œuvre ne peut songer à remplacer les yeux qu'il a; il ne peut se recréer lui-même pour devenir un homme qui n'aurait ni âge, ni sexe, ni patrie, ni une âme sur laquelle d'innombrables influences ont laissé chacune quelque trace. L'impartialité absolue est une entité métaphysique, un pur symbole. On doit en conserver la notion, comme un but idéal, mais tout en cherchant à l'atteindre, il faut avoir quelque idée de la distance qui nous en sépare.

Ce qu'on peut raisonnablement exiger d'un historien, ce n'est donc pas qu'il accomplisse cet impossible miracle de se dépouiller de sa propre personnalité; mais c'est qu'il fasse effort pour ne pas plaider une cause : c'est qu'il soit décidé à ne pas mettre sa plume au service des rancunes, des haines, des passions qui troublent et divisent ses contemporains. S'il fait cela il sera déjà singulièrement estimable; il atteindra presque la perfection possible actuellement, si, conscient de ce que sa vue peut avoir de limité et de partiel, il aide ses lecteurs à le critiquer, et a soin de leur indiquer en toute sincérité les tendances qui ont pu infléchir son jugement.

*
* *

L'auteur de ce livre a étudié son sujet avec un plaisir et un entraînement trop grands pour croire qu'il ressemble le moins du monde à l'historien idéal dont il parlait tout à l'heure; mais les attaques qui lui viendront de tous les côtés à la fois prouveront assez qu'il n'écrit pas pour servir les passions du jour. L'attachement qu'il a pour le protestantisme, milieu de ses origines et de l'éducation de sa pensée, n'aura pas, il l'espère du moins, déformé ses jugements sur ses coreligionnaires, car aussi loin que remontent ses souvenirs, il a cherché à comprendre et à aimer à la fois le catholicisme et la libre pensée.

Si, à cet égard, il croit être sans reproche, il ne veut pas se faire illusion, ni laisser croire qu'il a écrit sans un fil conducteur, sans une foi profonde qui inspirera ces pages.

Cette foi, c'est d'abord une joie intense de vivre, non seulement à notre époque, mais de vivre notre époque, de sentir que quelque chose de nouveau et d'indicible se prépare, et que nous le préparons tous; c'est la persuasion qu'une foi nouvelle qui avait son germe dans l'ancienne est en gestation dans les flancs de la société contemporaine, et que demain vaudra mieux qu'aujourd'hui. Il lui semble même qu'on ne peut bien voir le spectacle de la crise contemporaine qu'à la condition de le regarder et que le regarder c'est déjà l'aimer, c'est déjà vouloir nous affranchir de nos haines et de nos petitesses et nous préparer à l'action.

Évidemment ces vues dépassent et dominent les

données historiques; je m'en rends compte et aurais préféré n'avoir pas à en faire ici la confession publique. Mais que ceux qui seraient tentés de me jeter de trop grosses pierres veuillent bien faire un retour sur eux-mêmes et se demander s'ils sont sans péché. Si, quand ils ont eu l'occasion de s'occuper des délicates questions de l'histoire religieuse contemporaine, ils ont pu le faire sans être influencés soit par le dogme, soit par la pensée philosophique autour de laquelle s'organisent leur vie intellectuelle et leur activité, soit par des tendances qui font si bien partie de leur être moral qu'ils ne songent même plus à en constater l'existence.

Les plus humbles réalités nous échappent par quelque côté, et les efforts les plus sincères que nous puissions faire pour les rendre n'aboutissent qu'à des esquisses subjectives.

Ou nous nous trompons fort, ou le titre même « Bibliothèque du mouvement social » implique une sorte d'acte de foi à ce fait d'expérience que l'homme comme individu isolé n'existe pas, est un pur concept intellectuel, qu'il est bon gré mal gré *membre* d'une société infiniment vaste, complexe et ramifiée, que l'effort de la civilisation actuelle doit amener ceux qui ont déjà pris conscience d'eux-mêmes comme membres de la famille et de la nation à franchir une étape nouvelle et à prendre conscience de ce qu'ils sont et doivent être comme membres de la société.

Ici, comme ailleurs, le travail inspiré de sincérité scientifique n'est pas un effort fait à vide et au hasard. Il note des expériences, avec la persuasion qu'elles n'ont pas eu lieu en vain, et que leur notation peut avoir son utilité.

L'éditeur de cette collection a certainement voulu collaborer à sa manière au « Mouvement social », constituer une enquête qui serve de base à de nouveaux progrès.

* * *

Les légendes ont la vie dure : celle du Français léger a si bien pénétré partout que certains de nos compatriotes l'accueillent comme une sorte de fait incontestable, parce qu'il est incontesté. La plupart des étrangers, encouragés par cette apparence de consentement universel, nous jugent par ce qu'ils aperçoivent de Paris en le visitant à la hâte, en parcourant quelques journaux mondains, ou en voyant le genre de littérature qui s'étale dans nos gares de chemins de fer.

S'ils lisent ce livre, ils s'apercevront de ce qu'il y a de superficiel dans ce jugement. Il est exact que l'importation de cultes étrangers et étranges a donné en général de déplorables résultats; et même que les efforts de certains de nos compatriotes pour doter le pays d'une religion toute neuve, sortant de chez le plus habile faiseur, ont échoué misérablement. Aussi les réformateurs de cultes anciens et les initiateurs de cultes nouveaux s'éloignent-ils scandalisés, répétant le fameux mot : « Il n'y a pas assez de religion en France pour en faire deux ».

Peut-être conviendrait-il de se demander si ce dédain très réel, des Français, pour une série déjà longue de tentatives religieuses est vraiment le résultat du scepticisme.

Ne viendrait-il pas au contraire d'un très profond

sentiment religieux, beaucoup trop exigeant pour ne pas voir les lamentables lacunes intellectuelles et morales des formules qu'on lui propose?

Rien ne ressemble plus à la religion que l'amour. Est-ce par absence de cœur, par incapacité de rêve, de désir de fonder un foyer, que la jeune fille écarte un à un une série de prétendants?

Bien souvent ses persistants refus montrent seulement qu'elle a placé son idéal plus haut. L'attente religieuse de la France actuelle a quelque chose d'analogue : son apparent scepticisme pourrait bien n'être qu'une foi qui s'ignore.

CHAPITRE PREMIER

RELIGION ET ORIENTATION RELIGIEUSE

Recherche d'une définition de la religion qui vaille pour notre temps et notre civilisation. — Fond essentiellement moral que beaucoup d'esprits simples cherchent dans la religion. — Symbolisation spontanée et inconsciente du dogme. — Le mouvement religieux s'accomplit toujours au détriment des églises. — L'Église catholique et les droits qu'elle a à la reconnaissance de la France. — Activité de l'Église pour conquérir la direction de l'opinion politique. — La Bonne Presse. — Inutilité de ses efforts. — La nouvelle orientation religieuse.

Il importe, dès l'abord, de déterminer bien exactement ce qu'on entendra ici par religion.

La dernière tentative de définition qui ait attiré l'attention est celle de M. Salomon Reinach : pour lui c'est « un ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de nos facultés [1] », ou, pour parler plus brièvement, un ensemble de tabous [2].

Peut-être l'introduction de ce mot polynésien dans le langage courant est-elle nécessaire pour

1. Orpheus, *Histoire générale des religions*, Paris, 1909, p. 4.

2. « *Tabou*, en polynésien, signifie, à proprement parler, ce qui est soustrait à l'usage courant; un arbre qu'on ne peut toucher est un arbre *tabou*, et l'on parlera du *tabou* d'un arbre, pour désigner le scrupule qui arrête l'homme tenté de toucher cet arbre ou de l'abattre. » (*Ibid.*)

désigner certains aspects de la religion polynésienne, aspects dont les mots ordinaires de notre langue ne sauraient rendre compte. Mais est-il bien scientifique de faire, de la notion de tabou, la caractéristique de la religion, quand on écrit dans un des pays où le sentiment religieux a le plus évolué et où, pour la plupart des esprits qui se réclament de lui, il est l'extrême opposé d'un ensemble de tabous?

Pour qu'une définition soit juste, il faut, non seulement qu'elle le paraisse à celui qui la fait, mais que ceux qu'elle vise en soient satisfaits ou puissent, du moins, s'y reconnaître.

On peut accorder à M. Reinach que la sienne indique et met en relief un des éléments de la religion pour les esprits les plus frustes de notre civilisation [1]; mais, même pour eux, ce n'est qu'un élément entre beaucoup d'autres; et, à mesure qu'ils se dégagent de la misère physique et intellectuelle, le rôle du tabou perd de son importance.

Pour qu'une définition de la religion pût convenir à tout le passé et à tous les peuples, il faudrait qu'elle indiquât l'étonnante plasticité des religions, la rapidité de leur évolution malgré toutes les tentatives ecclésiastiques pour les maintenir immuables; il faudrait qu'elle montrât leur dynamisme prodigieux, leur puissance créatrice.

Voici, à titre documentaire, quelques-unes des plus récentes définitions :

« La religion est une *explication physique*, *méta-*

1. M. Lévy-Brühl vient de publier sur les primitifs un ouvrage qui n'est point à l'usage exclusif des spécialistes, et où surabondent les aperçus intéressants, nouveaux, bien documentés : *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures.*

physique et morale de toutes choses par analogie avec la société humaine, sous une forme imaginative et symbolique. Elle est, en deux mots, une *explication sociologique universelle, à forme mythique*[1]. »

« La religion embrasse tout le savoir et tout le pouvoir non scientifique[2]. »

« La religion est l'élan de l'âme qui, se retrempant aux sources de l'être, conçoit un idéal transcendant, et acquiert, pour y tendre, des forces dépassant la nature. Elle est essentiellement créatrice de modèles d'existence, et d'énergies capables de les réaliser. Elle se reconnaît à ce signe qu'elle va du devoir au pouvoir, et non du pouvoir au devoir. *Nemo ultra posse tenetur :* voilà le cri de la pure nature. Ce que tu dois, tu le peux : c'est la bonne nouvelle que nous apporte la religion. L'action de la religion dans une société se traduit par l'apparition de types et d'exemples de perfection qui dépassent les formes données. Et le principe et le moyen de propagation de ces modes d'existence, c'est la communion des hommes en Dieu[3]. »

« Toujours et partout, on a entendu par religion l'ensemble de sentiments, de représentations et d'actes volontaires provoqués, chez un individu ou dans un groupe d'hommes, par la conscience de ses relations personnelles avec les puissances supérieures souveraines, qui agissent dans l'univers au sein duquel il se meut[4]. »

1. M. Guyau, *Irréligion de l'avenir*, 1re éd., p. III.
2. Darmesteter, *Revue philosophique*, septième année, t. II, p. 76.
3. Émile Boutroux, *Revue des Deux Mondes* du 1er sept. 1910. Voir ci-après, chapitre VII, p. 105.
4. L'abbé Bricout, *Revue du Clergé Français*, 1er oct. 1910, t. LXIV, p. 15.

Il y a quelques définitions de la religion sur lesquelles nous voudrions appeler toute l'attention, parce qu'elles découlent de deux sciences qui sont en train de se constituer et vont renouveler beaucoup de nos conceptions : l'histoire des religions et la psychologie religieuse.

En parlant ainsi, nous pensons surtout à MM. Flournoy et Marillier; mais nous craindrions de gâter la pensée de l'éminent philosophe de Genève par une citation. Il faut le lire très lentement, s'isoler avec lui, se laisser baigner par sa pensée, pour en saisir la vie et la fécondité. Ses pages ne se prêtent pas à être séparées et promenées comme des tableaux qu'on fait voyager de musée en musée[1].

Léon Marillier, qui avait aussi orienté ses travaux vers l'histoire scientifique et la psychologie expérimentale, a dit : « La religion n'est point un ensemble d'affirmations dogmatiques, ni de préceptes moraux, c'est un ensemble d'états émotionnels, de sentiments et de désirs qui ont une originalité propre[2]. »

Ces définitions, et la plupart des autres qu'on pourrait citer, laissent dans l'ombre la puissance d'évolution si frappante, et parfois si étrange, de la religion. Rien que dans les livres sacrés du christianisme on trouve des prescriptions qui sont en parfaite contradiction les unes avec les autres. Et cependant, elles ne sont pas seulement dans le même recueil, — qui pourrait être l'œuvre du hasard, — elles

1. Sa définition de la religion se trouve dans une étude intitulée *Les principes de la psychologie religieuse* insérée dans les *Annales de Psychologie* (Genève, déc. 1902), p. 44 et suiv.

2. Dans sa préface à la traduction de Lang, *Mythes, Cultes et Religion*, Paris, 1896, p. XXVI.

procèdent les unes des autres : le Dieu qui, dans l'Ancien Testament, prescrit aux Lévites de massacrer leurs frères et leurs amis, est le très authentique ancêtre de celui qui, dans le Nouveau Testament, ordonne l'amour, l'amour du prochain et celui des ennemis.

* * *

Pourquoi ne pas reconnaître qu'une définition unique de la religion est impossible [1]?

Aujourd'hui, chez ceux qui semblent en être les représentants les plus authentiques, elle a éliminé certains de ses caractères qui, à d'autres époques, paraissaient essentiels. Elle les a éliminés par sa vertu propre [2]. Elle peut dire aujourd'hui le contraire de ce qu'elle a dit hier; et cependant elle ne remplace pas seulement celle d'hier, elle en est véritablement la suite, ou plutôt l'héritière légitime et la fille. Tout cela manque peut-être de logique; mais c'est vrai, et cela suffit. C'est seulement grâce à une observation patiente qu'on peut découvrir l'enchaînement des faits religieux.

N'est-ce pas l'observation aussi qui, seule, montre

1. Les philosophes américains ont fort bien montré l'inutilité des efforts tendant à définir l'essence de la religion. Voir en particulier l'article du professeur Leuba, *Introduction to a psychological Study of Religion* (dans *The Monist*, t. XI, p. 195, janvier 1901). Cf. W. James, *L'expérience religieuse* (trad. Abauzit, Paris, 1908, p. 24 et suiv.).

2. On pourrait le constater par exemple à propos des pratiques divinatoires si fortement condamnées par la loi mosaïque. C'étaient dans l'acception étymologique du mot des superstitions : des résidus du culte ancien que la religion postérieure s'efforça de faire disparaître.

que le papillon qui vole aujourd'hui, la chrysalide d'hier et la chenille d'avant-hier sont un seul et même être?

Puisque nous nous occupons d'histoire contemporaine et que notre champ de travail est limité à la France, il suffira que nous tâchions d'observer, en dehors de toute idée préconçue, ce qu'est la religion autour de nous.

Il faut d'abord remarquer que la plupart des hommes religieux ont, implicitement, deux définitions de la religion : l'une qu'ils ont apprise par cœur dès leur enfance, ou qu'ils ont puisée plus tard dans les livres des docteurs de leur église; l'autre qui est l'expression plus ou moins réfléchie de leur pensée individuelle et de leur expérience.

Or, il est bien rare que ces deux définitions coïncident. Il peut même arriver qu'elles soient antithétiques : par exemple, tel protestant qui a appris au catéchisme, par la définition de Schleiermacher, que la religion est « un sentiment absolu de dépendance », finit par trouver dans sa foi un indicible sentiment de liberté, la possession d'une force morale illimitée, d'une loi intérieure qu'il appliquera en lui et autour de lui et transmettra à ses fils plus forte, plus souple, plus efficace.

Le catholique admet avec déférence la définition officielle que son Église lui donne; mais, même le plus humble paysan a la sensation qu'elle doit se compléter par une vue plus personnelle. Il arrive ainsi, en général, à des définitions où la parenté entre la religion et la morale est fortement mise en relief [1].

1. Dans les Cévennes, où je puis observer de près les plus humbles couches sociales, il y a quelquefois dans les villages des

Ne pourrait-on pas dire que, pour nos contemporains, la religion est le besoin instinctif par lequel l'homme est amené à prendre conscience de son meilleur lui-même, à s'unir à ceux qui peuvent lui servir de guides ou de compagnons dans ce difficile labeur et à s'efforcer de réaliser avec eux ce que dicte le témoin intérieur?

Tant que l'homme regarde, réfléchit et disserte, il y a philosophie. Il y a religion quand, cessant d'être un simple témoin de sa propre vie et de la vie collective, il jette sa volonté dans la balance, s'affirme collaborateur de l'œuvre éternelle qu'il aperçoit et s'y voue.

Cette définition n'exclut-elle pas les religions basées sur la révélation? En aucune façon : même les églises qui s'attribuent cette origine, tout en déniant à l'homme le droit ou la possibilité de critiquer leurs titres, les offrent pourtant à son acceptation. Il y a un moment

discussions entre catholiques et protestants. Jamais les interlocuteurs ne songent à se prévaloir d'une origine divine pour leur église. Ils les apprécient toujours d'après leur efficacité morale et tombent d'accord que la véritable religion consiste à s'aimer les uns les autres. Ils considèrent les églises comme des écoles et des foyers de moralisation. Pour les uns et les autres le dogme a un rôle insignifiant. C'est un drapeau qu'on est prêt à arborer à sa fenêtre, ou autour duquel on se rallie, c'est à la fois un héritage et un symbole, rien de moins, mais rien de plus.

On trouvera peut-être étrange qu'une population qui semble à première vue si croyante en arrive à une sorte de symbolisme. C'est pourtant exact, et beaucoup de choses surprendraient chez ces paysans, si seulement on avait la patience de les écouter parler.

On pourrait constater que dans les mêmes contrées où l'homme des champs voit surtout le fond moral de la religion, le bourgeois en voit surtout la systématisation intellectuelle et métaphysique.

où l'homme leur donne ou leur refuse son adhésion.

S'il la donne, c'est qu'il pense trouver dans la révélation un appui, un concours, une lumière qui le guidera dans ses efforts. La révélation lui est supérieure, mais il l'homologue en quelque sorte et rentre ainsi dans la définition donnée. Quand un croyant dit : Je suis catholique parce que cette religion est celle qui offre l'idéal le plus élevé, il affirme implicitement avoir fait quelque chose ressemblant à un choix.

D'autres trouveront, au contraire, que cette définition permet non seulement aux cultes les plus disparates de se réclamer de la religion, mais même aux entreprises tentées contre elle.

La contradiction n'est qu'apparente.

A toutes les époques de l'histoire, les efforts religieux les plus puissants ont passé, au moment même où ils étaient le plus vigoureux, pour des tentatives antireligieuses. Les premiers chrétiens n'échappèrent pas à la loi commune et furent accusés d'athéisme[1].

Renverser les statues des dieux n'est pas toujours un acte d'incrédulité. C'est, en général, la proclamation d'une notion supérieure de la divinité.

De ce point de vue, on peut dire que la religion se présente comme l'affirmation humaine par excel-

1. M. Guyau avait déjà dit : « L'irréligion de l'avenir pourra garder du sentiment religieux ce qu'il y avait en lui de plus pur, d'une part, l'admiration du Cosmos et des puissances infinies qui y sont déployées ; d'autre part, la recherche d'un idéal non seulement individuel, mais social et cosmique, qui dépasse la réalité actuelle... L'irréligion, telle que nous l'entendons, peut être considérée comme un degré supérieur de la religion et de la civilisation même. » (*Irréligion de l'avenir*, p. XIV et suiv.)

lence, comme l'exercice de la volonté procréatrice de l'homme dans l'ordre spirituel. L'homme religieux n'affirme pas seulement le bien, il s'en fait le soldat; et, malgré toutes les défaites, en annonce le triomphe. Au milieu des ruines, il entrevoit une cité future qu'il construit d'avance idéalement avant de pouvoir la construire dans la réalité. Les grands moments de sa vie ne sont pas ceux où il s'arrête pour se reposer et jouir des vérités acquises; ce sont ceux où, dans l'anxiété, il repart pour une étape nouvelle parce que la voix mystérieuse lui a dit : « Sors de ton pays et de ta parenté, et va au pays que je te montrerai[1] ». Il semble renoncer à lui-même, alors qu'au contraire il se trouve; bien loin de se suicider, il se crée.

Les cosmogonies et les systèmes doctrinaux dans lesquels l'homme a de siècle en siècle essayé d'exprimer sa foi ne sont pas la religion, ils n'en sont que le langage fatalement imparfait et provisoire, éternellement perfectible.

*
* *

Tout ce qui précède fait voir combien les deux termes « ecclésiastique et religieux » sont loin d'être synonymes. On les confond souvent, et cette confusion est la source d'innombrables erreurs.

Si notre tâche était d'étudier la situation ecclésiastique, elle serait singulièrement facile. Ce qui est ecclésiastique se voit et se constate. Il aurait suffi de recourir à la documentation abondante et précise que fournissent les églises.

1. *Genèse*, XII, 1.

Mais le fait même qu'après tant de siècles, où l'Église catholique de France avait été l'âme du pays sans songer à se regarder vivre et sans éprouver le besoin de se rendre compte de son activité, le fait que tout à coup elle se met à passer en revue ses œuvres, à dresser des listes aussi exactes que possible de ses organes, à inventorier ses ressources morales, n'est-il pas un signe des temps [1]? Ne marque-t-il pas la fin d'une année de travail dans le labeur religieux de l'humanité? Il y a de la joie à la ferme quand rentre la dernière charretée des fruits de l'automne, mais il y plane aussi comme une mélancolie.

Non seulement, la situation ecclésiastique de la France ne peut pas être confondue avec sa situation religieuse, mais elle lui est presque antithétique. La force qui crée les églises est aussi celle qui les désagrège. C'est l'amour qui crée le nid, c'est aussi l'amour qui le fait abandonner.

A aucune époque, l'Église catholique, pour ne parler que de celle-là, n'avait eu plus clairement conscience de tout ce qu'elle a fait pour ses enfants, et s'avançant vers eux avec une inexprimable tristesse, comme au jour du Vendredi Saint, elle leur demande :

Popule meus, quid feci tibi? aut in quo contristavi te? Responde mihi [2].

N'ai-je pas, ô France, labouré ton sol, créé ton âme? N'est-ce pas moi qui t'ai proposé l'idéal du preux chevalier, qui ai ouvert tes universités, bâti tes cathédrales, fait la sainteté et le rayonnement de

1. Voir page suivante, note 2.
2. *Mon peuple, que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je constristé? Réponds-moi.* Paroles chantées pendant l'adoration de la croix.

ton foyer, parsemé toute ta vie de poésie, de force et d'harmonie?

La France sait tout cela; elle écoute émue, à la fois reconnaissante et embarrassée. Elle voudrait s'agenouiller à côté de sa vieille mère, continuer à se laisser bercer par la vieille chanson. Elle ne peut pas.

Il faut qu'elle marche, qu'elle avance, qu'elle crée à son tour.

Il en a toujours été ainsi : la synagogue juive condamna Jésus à mort, sans pouvoir s'imaginer que c'était ce révolté, ce blasphémateur, cet impie, cet hérétique, qui allait réaliser la vision prophétique et faire du tabernacle d'Israël un Béthel pour tous les peuples[1].

*
* *

Jamais l'activité de l'Église n'avait été aussi intense et son organisation aussi forte qu'elle ne l'est en France[2] en ce moment; mais les plaintes et les cris

1. *Is.*, LVI. 7. « Ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples. »

2. Pour avoir quelque idée des forces ecclésiastiques et du perfectionnement de leur organisation, il suffit d'ouvrir, par exemple, le *Guide de l'Action religieuse* (Reims, Bureaux de l'*Action populaire*, paraît chaque année) — où *religieux* est naturellement sans cesse confondu avec *ecclésiastique* : — on sera frappé de cet immense effort, doué d'organes infiniment complexes, qui pénètre partout, et qui, pourtant, presque ignoré de notre peuple, aboutit à des résultats à peine appréciables.

La multiplicité des moyens d'action ne fait que mettre en un plus vif relief l'exiguïté des résultats obtenus.

Parmi les forces énumérées dans ce livre, il en est une qu'on développe avec prédilection depuis quelques années : je veux

d'alarme qui s'élèvent de tous côtés disent assez qu'elle n'est pas rassurée, et qu'elle comprend la gravité de la crise actuelle.

parler de la Bonne Presse. Jamais effort plus méthodique n'avait été tenté pour prendre possession de l'opinion publique.

Sous ce nom générique de Bonne Presse, les Pères Assomptionnistes sont arrivés à donner au catholicisme de France un ensemble de journaux et de périodiques répondant à tous les besoins et qui devrait enlever au paysan aussi bien qu'au bourgeois toute velléité de lire quoi que ce soit ne sortant pas de leurs magasins.

Pour le grand public, voici *La Croix* quotidienne, avec ses six pages, et qui, malgré son supplément illustré du dimanche, coûte bien moins que la plupart des quotidiens de Paris.

Pour les habitants des campagnes, la phalange des *Croix régionales* ou *locales*, et des *Croix* spéciales pour les militaires et les marins; le *Noël* pour les enfants, etc. *Le Mois*, grosse revue illustrée, s'occupe de littérature, d'art, de musique; d'autres publications mensuelles ou bi-mensuelles visent telle ou telle catégorie de lecteurs, *Rome*, *Jérusalem*, *l'Eucharistie*. Il y en a même qui abordent les questions scientifiques, le *Cosmos* (Revue catholique des sciences et de leurs applications); d'autres qui sont des organes de propagande, *le Pèlerin, les Conférences, les Contemporains*, la *Vie des Saints*, les *Causeries du dimanche*, ou des bulletins documentaires, remarquablement rédigés, pour mettre sans cesse, entre les mains des avocats et des juristes, les textes et les faits qui peuvent leur être utiles pour défendre les institutions ecclésiastiques, telle la *Revue d'organisation et de défense religieuse*. Enfin il y a même des recueils documentaires, comme les *Questions actuelles*, fournissant d'une part le texte authentique et complet des documents intéressant la vie politique, sociale et religieuse, et de l'autre des dossiers et des fiches, où, pour toutes les questions intéressant l'Église, on trouve des résumés et des références très nombreuses. Je suis obligé de passer sous silence encore bien d'autres périodiques, *l'Action catholique, la Chronique de la presse*, etc , etc.

On est à la fois stupéfait de la perfection de cet outillage et de son inefficacité.

Avec un ensemble de pareils moyens, il semble qu'on devrait conquérir l'opinion publique, d'autant plus que cette organisation est aussi bien administrée au point de vue technique qu'au point de vue commercial. Et pourtant, ses résultats moraux et religieux sont aussi peu perceptibles que sa prospérité financière est évidente.

Quand une aussi vaste croisade a pris pied dans un pays, quand elle a réussi à confisquer à son profit une partie du patrimoine moral de ce pays, et quand, avec tout cela, elle prétend avoir à son service des moyens surnaturels [1], il y a de grandes chances pour que ses insuccès deviennent des défaites pour la cause religieuse qu'elle prétend servir.

En période électorale, en particulier, quel retentissement ne doit pas avoir sur la conscience des masses l'échec de celui qui a été présenté comme le candidat du « bon Dieu » et le triomphe du candidat « de la secte satanique ». Quand de pareilles aventures se répètent pendant quarante ans avec une fréquence croissante, le plus dévot campagnard commence à se demander si Satan ne serait pas plus fort que le Tout-Puissant. L'ouvrier, rencontrant son curé, lui parle sur un ton à la fois apitoyé et railleur des affaires du bon Dieu, qui ne marchent pas. — Blasphème! pense le pauvre prêtre. — Non ; ce sont ceux qui lui ont appris à identifier un parti politique avec la religion qui, seuls, ont blasphémé. Sa grossièreté n'est pas très différente de celle d'Elie, gourmandant, au sommet du Carmel, les prêtres de Baal convoqués là pour une suprême épreuve entre eux et lui : « Criez plus fort, disait-il à ces malheureux qui dansaient autour de l'autel, se tailladant le corps; criez plus fort, car il est Dieu; il est en méditation, ou il est occupé, ou il est en voyage; peut-être qu'il dort, et

1. Dans le guide d'*Action religieuse*, p. 387, au premier rang des moyens de propagande de la presse, sont indiqués les « moyens surnaturels ». On y verra la liste des paroisses où chaque semaine est célébrée une messe pour la diffusion de *la Croix*. Ailleurs le curé dit une dizaine de chapelet avec les enfants de son catéchisme, etc.

il se réveillera [1] ! » Mais sous cette grossièreté se cache, comme sous celle du prophète, l'explosion d'un sentiment religieux, inhabile encore à se manifester, qui s'exprimera même peut-être par de tristes moyens — Elie massacra les pauvres prêtres qui n'avaient d'autre tort que celui d'avoir trop cru à leur dieu — mais qui n'en est pas moins un progrès de la conscience religieuse.

*
* *

Tout ce qui précède aura, nous l'espérons, fait voir la profonde différence qu'il faut faire entre religion et église, religieux et ecclésiastique. On a pu ainsi prévoir le sens que nous donnons à l'expression « orientation religieuse. »

Quand on observe les courants de notre époque, on est tout d'abord frappé de leur diversité ; mais, quand on s'élève à une certaine hauteur, il semble bien qu'un instant vienne où on les voit se rencontrer tout à coup pour s'en aller finalement mêler leurs eaux dans la même mer.

Un coup d'œil sur l'orientation religieuse ne consiste donc pas à étudier tout ce qui semble important, à l'heure actuelle, au point de vue religieux. Il arrivera sans doute que nous passerons devant des palais éternels ou des systèmes définitifs, sans même les apercevoir, parce qu'il nous aura paru que palais et systèmes étaient des points d'arrivée et non des points de départ, des résumés d'un passé fier et glorieux, plutôt que des tentatives pour aller au-devant de l'avenir.

1. III, *Rois*, XVIII, 27.

Cela ne veut pas dire que nous aurons une admiration égale pour toutes les nouveautés. Ce qui est nouveau n'est pas nécessairement viable : à plus forte raison ne perdrons-nous pas de temps à des nouveautés factices, tentatives d'individualités encombrantes, désireuses d'attirer l'attention.

Le mouvement religieux n'a pas son programme tracé d'avance ; il ne sait ni d'où il vient ni où il va ; il n'est l'œuvre de personne ; il n'est la propriété de personne, ni même d'aucune collectivité. Bien des gens y travaillent sans le savoir, sans le vouloir. D'autres qui courent le monde pour tâcher de voir où il se dessine, où il va, afin de lui offrir leur concours et de l'amener à passer sur leurs terres, perdent leur temps et leur peine.

C'est donc dans ce qu'elle a de plus dynamique, de plus vivant que nous voudrions étudier l'orientation religieuse actuelle, quoiqu'elle ait à peine songé à prendre conscience d'elle-même et qu'elle soit encore loin du moment où elle cherchera à s'affirmer en une église.

Nous sommes encore à la période des origines : celle de la plus mystérieuse et peut-être de la plus grande influence. Le christianisme était plus vigoureux durant les siècles de gestation où il se cherchait lui-même, où il inspirait des rêves, faisait courir des inquiétudes dans la société romaine, que lorsqu'il régna sur les rois et les peuples.

Si le mouvement actuel ne s'est pas encore reconnu et incarné, en quelque sorte, dans un de ces génies fondateurs, engendrés par la poussée spirituelle de toute une époque, et s'il n'en est que plus difficile à saisir, peut-être n'en est-il ni moins important, ni

moins intéressant, car il pénètre comme un esprit et comme un ferment dans l'ensemble de la vie politique, intellectuelle, morale du pays et ne tend à rien moins qu'à transformer les bases mêmes de la société.

CHAPITRE II

CE QU'ON TROUVERA DANS CE LIVRE ET CE QU'ON N'Y TROUVERA PAS

Impossibilité d'être complet. — Véritable signification de l'affaire Dreyfus. — L'activité scientifique dans l'Église catholique. — Les essais de réforme et de religion nouvelle. — Portraits et noms propres : raisons pour lesquelles ils ne trouveront guère place ici. — Collaborateurs inconscients du mouvement religieux. — De quelques saints qu'il serait dangereux de nommer. — Confidences anonymes : leur valeur. — Faudrait-il faire aux diverses églises, aux tendances, une place proportionnelle à leur importance numérique ? — Conversions. — Impression négative produite sur certains spectateurs par le zèle missionnaire de certains convertisseurs. — Exclusion des phénomènes excentriques ou maladifs.

Les définitions qui précèdent ont déjà indiqué implicitement le contenu de ce livre, mais il n'est sans doute pas superflu de le préciser encore.

L'orientation religieuse actuelle est si complexe que, pour l'exposer dans toute son ampleur, il faudrait plusieurs volumes. On devrait l'étudier dans ses origines psychologiques et ethniques, la montrer dirigée par des besoins intellectuels, moraux, sociaux, aussi variés dans leur intensité que dans leur manifestation. L'instinct religieux que, jusqu'ici, l'histoire

nous montre partout et toujours, s'est brusquement trouvé devant une humanité transformée par les progrès scientifiques; il a subi de tous côtés des attaques inattendues; mais il a réagi à son tour, a déconcerté toutes les prévisions, a perdu des batailles sur les points où il paraissait le plus fort, conquis des positions auxquelles il ne pensait pas la veille, et on peut bien dire qu'une fois de plus, c'est lui qui tend à devenir l'inspirateur de la vie intellectuelle et morale du pays.

Pour être complet, il faudrait sonder avec un parfait sang-froid, et pourtant avec piété, quelques-uns des épisodes de notre histoire contemporaine et en dégager la signification et la portée.

L'affaire Dreyfus, par exemple, a été une crise éminemment religieuse; et il va sans dire que je prends ici religieux dans le sens rigoureux que nous lui avons donné. Qu'à droite, sans rien vouloir entendre, entraînés par les avantages qui devaient en revenir à leur cause, certains hommes aient voulu faire un dogme de la culpabilité; qu'à gauche, certains de leurs adversaires aient proclamé son innocence pour la même raison, voilà qui est évident. Mais ce qui remua la France, ce qui la fit passer par des angoisses qui se répercutèrent dans le monde entier, ce ne fut pas cela, et ce ne fut pas même un mouvement d'attendrissement sentimental pour un homme victime d'une erreur judiciaire. Il y eut un peu de cela, certainement; mais là ne fut pas la raison pour laquelle la France frémissante se leva avec une émotion qu'elle ne se comprenait pas, et qui semblait nous menacer d'une effroyable guerre civile. Tout au fond, il y avait une question de con-

science, une détermination religieuse. Fallait-il tout sacrifier pour dire la vérité telle qu'on la voit? Fallait-il, pour un homme, auquel il ne restait plus qu'un lambeau de vie, mettre en péril la nation même? Et ceux qui se posaient ces questions sentaient bien que toutes les forces humaines se coalisaient pour leur conseiller l'abstention, la prudence, les accommodements, mais une voix qu'ils auraient voulu faire taire leur disait : tu n'as pas le droit d'aimer ta vie, ta famille ou ton pays, plus que la vérité. Tu as un devoir, celui d'être martyr, s'il le faut[1].

J'ignore ce que valent ou ne valent pas nos forces militaires, mais ce que je sais bien, c'est qu'un pays qui affronte de pareilles crises, par cela seul qu'il les affronte, manifeste une foi religieuse indomptable.

1. M. Charles Péguy a mis en lumière ce côté de l'affaire Dreyfus (*Notre Jeunesse* [*Cahiers de la quinzaine*, 17 juillet 1910], p. 210-212) : « Nous disions une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, surtout si elle est officiellement enregistrée, confirmée, une seule injure à l'humanité, une seule injure à la justice et au droit, surtout si elle est universellement, légalement, nationalement, commodément acceptée, un seul crime rompt et suffit à rompre tout le pacte social, tout le contrat social, une seule forfaiture, un seul déshonneur suffit à perdre, d'honneur, à déshonorer tout un peuple... Plus nous avons de passé derrière nous, plus (justement) il nous faut le défendre ainsi, le garder pur. *Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu...* Tout au fond, nous étions les hommes du salut éternel et nos adversaires étaient les hommes du salut temporel. Voilà la vraie, la réelle division de l'affaire Dreyfus. Tout au fond nous ne voulions pas que la France fût constituée en état de péché mortel. Il n'y a que la doctrine chrétienne au monde, dans le monde moderne, dans aucun monde, qui mette à ce point, aussi délibérément, aussi totalement, aussi absolument la mort temporelle comme rien, comme une insignifiance, comme un zéro au prix de la mort éternelle, et le risque de la mort temporelle comme rien au prix du péché, mortel, au prix du risque de la mort éternelle ».

*
* *

Pour être complet, il faudrait étudier le mouvement religieux sous son aspect scientifique ; montrer, en particulier dans l'Église catholique, un réveil scientifique inespéré et dont personne encore n'a constaté l'ampleur.

Sur le terrain de l'histoire et de l'exégèse, non seulement les travaux de la science laïque ont été étudiés et égalés par des hommes appartenant à l'Église, mais souvent ils ont été dépassés. Il ne faudrait pas opposer à ce fait les tracasseries, persécutions, excommunications qui ont atteint certains des auteurs. Les mesures prises par la hiérarchie ne peuvent pas enlever à ces travaux leur caractère fondamental : celui d'avoir germé non seulement sur terre catholique, mais d'avoir été provoqués par des préoccupations religieuses spécifiquement catholiques.

En ce qui concerne l'essor scientifique dans l'Église, certains de ses adversaires voudraient qu'on adoptât comme infaillibles les décisions d'une autorité qu'ils ne cessent d'attaquer. N'est-ce pas quelque peu étrange?

De là à aller jusqu'à dire que tout ce qu'il y a de bon dans l'Église est emprunté à ses ennemis, ou n'est qu'un commencement d'apostasie, il n'y a qu'un pas. On le franchit souvent.

Ce sont là des procédés de guerre, et non des appréciations sereines et sérieuses.

Sans doute l'historien doit constater que le Saint-Siège désavoue ce magnifique effort[1]. Mais, après

1. En particulier par l'Encyclique *Pascendi* (8 sept. 1907) [§ 154,

cela, il a le devoir de constater également son origine catholique, et son but, catholique aussi.

*
* *

Nous passerons complètement sous silence certaines tentatives de fondation d'églises nouvelles. Parmi elles, il en est qui durent depuis plus d'un demi-siècle, qui ont pignon sur rue, une existence légale, peut-être même sont reconnues comme établissements d'utilité publique.

Les érudits de l'avenir, trouvant dans les archives des percepteurs le chiffre des impôts qu'elles paient, seront-ils amenés devant ces documents irréfutables, à leur donner une importance posthume?

Au « Congrès international de la Religion progressive » de 1910, on vit un homme, qui n'avait point l'air d'un sot, qui se faisait présenter aux membres les plus connus, les prenait à part et leur tenait à peu près ce langage : « Permettez-moi de vous demander

voir le texte officiel intégral dans Sabatier, *Les Modernistes*, p. 218]. Il est vrai que Pie X terminait par ces paroles : « Les adversaires de l'Église en abuseront [de l'Encyclique] sans doute pour reprendre la vieille calomnie qui la représente comme l'ennemie de la science, du progrès, de l'humanité. Afin d'opposer une réponse encore inédite à cette accusation — que d'ailleurs l'histoire de la religion chrétienne, avec ses éternels témoignagnes, réduit à néant — Nous avons conçu le dessein de seconder de out notre pouvoir la fondation d'une Institution particulière, qui groupera les plus illustres représentants de la science parmi les catholiques et qui aura pour but de favoriser, avec la vérité catholique pour lumière et pour guide, le progrès de tout ce que l'on peut désigner sous les noms de science et d'érudition. Plaise à Dieu que Nous puissions réaliser ce dessein avec le concours de tous ceux qui ont l'amour sincère de l'Église de Jésus-Christ. »

Il ne semble pas que le projet pontifical, si solennellement annoncé, soit en voie de réalisation.

le concours de vos lumières; je suis un esprit complètement libre. Né dans le catholicisme, je m'en suis détaché de bonne heure, sans effort, et même avec enthousiasme; je me suis renseigné sur le protestantisme, puis lui ai donné mon adhésion, et suis devenu la cheville ouvrière de notre congrégation de X**. Mais le protestantisme n'est pourtant pas encore ce qu'il me faut. Nous avions d'abord un pasteur orthodoxe, pire dans son intransigeance que tous les curés. Alors j'en ai fait venir un autre qui était libéral, — car il faut vous dire que j'ai une certaine fortune, et que je suis seul à m'occuper de cette paroisse. — Le libéral est autre chose que l'orthodoxe, mais ce n'est guère mieux. Il répète sans cesse : « Pas de dogme! » — Il faut pourtant des dogmes, quand on veut faire une église! Pour moi ce ne serait pas nécessaire, mais il faut une église; et, par conséquent, il faut des dogmes; il faudrait aussi un peu de musique. Ne croyez-vous pas, Monsieur? Je suis venu ici pour cela, pour vous en parler, pour en parler à d'autres. Au lieu de perdre son temps, comme on le fait, à se complimenter, il faudrait franchement aborder la grande question qui s'impose à notre temps, celle de fonder et d'organiser une église nouvelle, en harmonie avec les besoins du temps. Avec les progrès de la critique, il ne doit pas être difficile de faire cela.

« Vous êtes bien d'accord avec moi, n'est-ce pas, Monsieur, il faut une religion? Il faut bien affranchir nos frères, leur donner la vraie religion pour remplacer les superstitions auxquelles ils s'attachent.

« Quelle gloire pour ce Congrès s'il parlait haut et clair! Je comprendrais des hésitations, si on n'était

pas assuré des ressources nécessaires, mais c'est moi qui fait tout dans cette paroisse. La communauté me fournit à peine le vingtième des dépenses. Et je pourrais donner dix fois plus; je suis libre et n'ai pas d'héritiers. »

. . . .

J'ignore si ces démarches ont abouti. Il est rare que d'aussi généreuses intentions ne trouvent pas quelque moyen de se réaliser, et on pourrait assez facilement signaler sur divers points de la France des édifices qui paraissent encore neufs, qui sont déjà abandonnés, parce qu'ils ont dû leur fondation uniquement à des désirs et à des besoins analogues.

On n'emprunte pas une religion, on ne l'achète pas : on se la fait, on la conquiert ; et c'est justement parce que la génération actuelle, tout en se croyant irréligieuse, poursuit un idéal qu'elle n'arrive pas à saisir, parce qu'elle est jalouse de son autonomie, et refuse les mains secourables qui se tendent vers elle pour lui faire l'aumône d'une religion toute faite, c'est pour cela que, malgré tout, elle est religieuse, plus religieuse peut-être qu'aucune de celles qui l'ont précédée.

Voilà ce qui est nouveau, important, social, ce qu'il faudrait surprendre en plein travail.

C'est dire qu'on ne trouvera pas ici le portrait des hommes qui sont, ou croient être, les collaborateurs les plus efficaces du mouvement religieux.

* * *

D'un autre côté, il s'est rencontré dans la révolution intellectuelle et morale que nous traversons des

hommes qui ont été, pendant quelques jours ou quelques années, les interprètes de l'inquiétude générale et ont marché à la tête du mouvement nouveau. Puis, le moment est venu où quelque accident vulgaire les a tout à coup fait broncher.

Les spectateurs, toujours portés à ne voir que ce qui se passe tout près d'eux, ne comprennent guère que celui qui n'est, aujourd'hui, qu'un débris, ait pu, hier, être une force vivante.

Et pourtant il en est ainsi.

Certains apologistes du passé croient pouvoir triompher quand ils ont montré que les novateurs ne sont ni infaillibles, ni impeccables. Ils se trompent aussi lourdement que les conservateurs juifs, parfaitement convaincus de la banqueroute du mouvement de Nazareth. N'avait-on pas vu les disciples abandonner Jésus au moment suprême, et Pierre lui-même renier son maître, pendant qu'on le condamnait à mort?

Dans l'évolution sociale, de longues séries d'échecs apparents et piteux sont aussi nécessaires que dans la nature physique le gaspillage d'innombrables germes, ou dans l'art les ébauches des maîtres et, avant celles-ci, les pénibles et naïves tentatives de l'art à son berceau.

C'est une des gloires du XIXe siècle d'avoir compris cela et de nous avoir enseigné à préférer à certaines œuvres parfaites des tentatives encore maladroites, mais ennoblies et comme illuminées par l'effort, le travail et la sincérité.

Nous voudrions nous mettre à ce point de vue qui est celui de la réalité et de la vie.

*
* *

Il y a d'autres raisons pour lesquelles on trouvera ici peu de noms propres. L'une d'elles, c'est que beaucoup d'hommes collaborent au mouvement religieux sans le savoir. Trompés par la langue courante qui tend à faire de religion et de cléricalisme, d'antireligion et d'anticléricalisme, des mots synonymes, certains font profession d'ignorer tout des problèmes religieux; et pourtant ils arrivent, par leur inquiet désir de progrès intellectuel et d'amélioration sociale, à être des collaborateurs indirects et très efficaces du mouvement que nous voulons décrire[1]. Il y en a

1. Ce fait a frappé quelques-uns des membres les plus distingués du clergé. En voici un exemple : chaque année, à Lyon, à l'occasion de la rentrée des *Facultés Catholiques*, se célèbre une grande fête. Tous les évêques de la région du Sud-Est sont réunis. Le Primat des Gaules chante la messe du Saint-Esprit, et l'un des évêques prononce un discours.

Il y a quelques années, au plus fort des discussions sur la Séparation, l'évêque chargé de la prédication de circonstance fut invité à dîner, le soir de la solennité, chez une famille amie.

Au salon, on fit cercle autour de lui pour le complimenter : « Vous ne sauriez imaginer, fit-il, d'un air modeste et malicieux. la jalousie dont je me sens ému, en constatant l'impossibilité où se trouve le clergé séculier, surtout un évêque, de faire aussi bien que le clergé *irrégulier*. En venant ici j'ai vu un journal du matin qui venait d'arriver et qui avait un des plus beaux sermons que j'aie lus en ma vie. Voulez-vous me permettre de vous en lire un fragment?

Et, d'une belle voix, mesurée, contenue, où on sentait que l'émotion le gagnait, il lut quelques passages.

Quand il s'arrêta, il y eut dans le salon, comme un instant d'attente et d incertitude. On se sentait un peu gêné pour reprendre des conversations quelconques.

Cependant quelques dames, très vivement, s'étaient rapprochées de l'évêque : « Monseigneur, pourrait-on savoir le nom du célèbre prédicateur?

— Ah! voilà bien la curiosité féminine! Je vais la satisfaire,

même parmi eux, qui, si on les nommait auraient le droit de protester et d'assurer que leur activité n'a aucune orientation religieuse.

Essayer de faire une place à tous les collaborateurs efficaces du mouvement religieux, ce serait s'obliger à en faire une à beaucoup de précurseurs, à des hommes qui, tant qu'ils furent inconnus et méconnus, apportaient chaque année une pierre nouvelle pour les murailles de la cité future. Il en est malheureusement parmi eux que l'ange de la vanité est venu frôler de son aile, et, depuis lors, ils ont pensé plus à eux, à leur gloire, qu'à l'œuvre à réaliser. Ils continuent à apporter leur pierre; mais, si elle est plus grande, elle est taillée avec moins de soin dans les parties non vues; au lieu de l'apporter à l'édifice anonyme de la science et de la foi, à la maison commune de la cité, ils l'apportent bruyamment à des entreprises intéressées.

D'autres au contraire sont des saints, de vrais saints, éperdument voués à l'idéal; des saints d'au-

s'il le faut. Laissez-moi, pourtant espérer que vous trouverez son nom sans que je vous le dise. Vous êtes toutes, Mesdames, de bonnes chrétiennes, vous entendez beaucoup de sermons. J'aime à croire que vous devinerez. » Et, désignant un groupe de prêtres : « Je vous assure, ajouta-t-il, que ces messieurs se trouveront beaucoup plus embarrassés que vous-mêmes. »

Il y eut un instant de silence. Les dames, jeunes ou âgées, se regardaient, ne sachant que répondre. Une voix murmura, pour rompre le silence, le nom du P. Janvier, et aussitôt un chapelet d'autres suivit. Tous les prédicateurs de France y passèrent, et même quelques-uns de l'étranger.

L'évêque, visiblement amusé, ne cessait de répondre : « Non ». Finalement, il fut assiégé. La maîtresse de maison le supplia : « Eh bien, Mesdames, le morceau que je vous ai lu est emprunté à une homélie prononcée hier au Palais... Bourbon par le R. P.... Jaurès! »

tant plus admirables qu'ils sont hors de l'Église, et n'ont pas pour guides et compagnons les innombrables témoins de la vérité qu'Hippolyte Flandrin évoqua dans la frise de Saint-Vincent-de-Paul. Ce sont plus que des saints, car les saints rendent témoignage à la vérité déjà venue, tandis que ceux-ci annoncent et créent en quelque sorte la vérité de demain.

Hélas ! nous ne les voyons pas encore d'assez loin. Le grand public ne sait rien de leur vie, de leur sauvage indépendance, de leur pauvreté et de leur héroïsme ; leur nom n'éveille en sa mémoire qu'une image où est noté le tic ou la grimace.

Les noms propres n'auront donc pas ici le rôle qu'il faudrait leur donner, si on voulait faire plaisir aux uns, irriter les autres ou rendre ces pages plus intéressantes grâce à la saveur du pittoresque ou de l'actualité.

Aussi bien notre essai n'a-t-il pas pour but de prononcer des jugements, de marquer la part de chacun dans une œuvre encore inachevée, mais de tâcher de la saisir dans son unité. *Lampada tradunt !* C'est moins aux porteurs des flambeaux que nous regarderons, qu'aux flambeaux eux-mêmes.

*
* *

On voit donc pourquoi tant de conversions — et nous voulons indiquer par là aussi bien la rupture avec une église que la rupture avec l'incrédulité — bruyamment signalées en France dans ces dernières années n'occuperont aucune place ici.

Même celles qui sont de vraies crises de conscience

sont si bien exploitées au profit des partis, que de très sincères démarches perdent tout caractère désintéressé par suite des bénéfices grossiers qu'entendent en tirer ceux qui, bon gré mal gré, s'en improvisent les parrains.

D'ailleurs, aucune des conversions récentes n'a eu sur l'opinion publique les effets souhaités.

Elles en ont d'autres qu'on n'a peut-être pas aperçus et qu'il faut signaler brièvement.

Quand les premiers chrétiens annonçaient l'Évangile, ils signalaient aux autres une source de vie à laquelle ils avaient d'abord eux-mêmes étanché leur soif; et quand ils affrontaient le martyre pour propager cette « bonne nouvelle », il y avait en eux une force irrésistible, parce qu'elle était le pur amour.

La situation a bien changé. Plus est grand et sincère l'effort tenté pour renouveler les miracles des premiers siècles, plus son échec saute aux yeux.

Ce contraste des résultats vient de ce que les apôtres actuels sont mûs — peut-être sans le savoir — par des sentiments très différents : tout au fond de leur activité se trouve une préoccupation personnelle de l'ordre le plus élevé, certes, personnelle pourtant.

Il y a chez eux un besoin de vérifier dans la réalité des faits la vérité de l'Évangile. Ils ne se montrent si désireux de faire des expériences que parce qu'ils espèrent les réussir, et que le succès de l'expérience prouverait la vérité de la thèse. En d'autres termes le doute s'est glissé dans leur âme et c'est à l'en chasser qu'ils travaillent si fort.

Cette insécurité intime, inavouée, chez beaucoup d'hommes qui déploient un grand zèle missionnaire

soit au profit des églises, soit contre elles, est très vivement perçue par les masses populaires. C'est la fêlure. S'il est difficile de fixer avec précision la part d'influence qu'elle a eue dans le mouvement religieux, on peut cependant dire que cette part est considérable et qu'elle est un des facteurs de la situation.

Quand des croyants ne croient plus guère que pour persuader aux autres de croire, ou quand ils veulent fiévreusement que les autres croient, dans l'espoir que la foi des autres les réchauffera, ils sont bien près de ne plus croire du tout; et une église, grande ou petite, qui a beaucoup de croyants de ce genre peut tisser son suaire.

Vieilles églises et sectes nées d'hier vivent-elles donc si loin de la conscience populaire qu'elles puissent ne pas voir combien elles la scandalisent par leur empressement — nullement désintéressé — à accueillir trop vite et à fêter trop bruyamment quiconque vient à elles?

CHAPITRE III

LES CIRCONSTANCES QUI ONT DÉTERMINÉ L'ORIENTATION RELIGIEUSE ACTUELLE

Effets de la guerre de 1870 sur la conscience du pays. — Les prêtres, en tant qu'individus, se sont montrés alors d'admirables citoyens, mais l'Église, au lendemain des désastres, n'a pas su être à la hauteur de sa tâche. — Dispositions de la France avant 1870 à l'égard de l'Allemagne et du protestantisme. — La conquête prussienne porta un coup irréparable au prestige de la Réforme.

La première question qui se pose à l'esprit du lecteur est celle des origines de l'orientation religieuse actuelle. L'esprit humain aime la précision, même là où elle est le moins possible, peut-être surtout là. Il déteste de dire : Je ne sais pas, et déteste tout autant qu'on le lui dise.

Dans le voyage de découverte que nous accomplissons aujourd'hui, il serait bien difficile de dire avec quelque exactitude quand, et où, a commencé le mouvement dont nous nous occupons. S'il s'agissait de tentatives comme le Saint-Simonisme ou le Positivisme, où il y a eu un fondateur et un programme arrêté d'avance, la besogne serait aisée;

mais le mouvement que nous voulons observer est bien différent : il ne procède d'aucun homme ; mais, comme le printemps dans la nature, du travail le plus mystérieux. C'est jusqu'au cœur de la société et de la civilisation qu'il faut aller pour en découvrir la source.

Qu'on n'aille pas dire que parler du cœur de la société c'est créer une entité que ne donne pas la simple observation des faits, car celle-ci nous donne tout aussi peu l'individu.

Il ne s'agit pas ici de métaphysique, mais de réalité ; or, ce que nous montre sans cesse celle-ci, c'est l'individu qui existe d'autant mieux qu'il s'oublie plus dans et pour la société, et qui reçoit d'elle d'autant plus qu'il lui donne davantage. Il n'existe que par elle et pour elle.

La gloire et la force de l'Église catholique, c'est que, société de fait, à côté d'autres sociétés analogues, elle a dépassé cette notion. Il ne lui a pas suffi d'avoir sa place au grand soleil, pas même de devenir la première, elle a voulu être l'unique. Et par cela même qu'elle réclamait ce titre, elle a créé en sa faveur une sorte de droit. Par les symboles à la fois les plus divers, et les plus précis, elle a proclamé l'unité de l'humanité, et même l'unité et la solidarité de la nature entière, anticipant ainsi par une sorte de prophétie hardie sur les préoccupations actuelles les plus élevées[1].

1. Saint Paul, par exemple, parle (*Rom.*, VIII, 19-22) de « la création qui attend avec un ardent désir la manifestation des enfants de Dieu » et ajoute « que la création tout entière gémit et souffre en quelque sorte les douleurs de l'enfantement ». C'est dans cet esprit qu'il a dit la fameuse parole, si souvent mal comprise, que

Malgré les défectuosités de nos observations, les incessants changements du champ examiné, nous arrivons à saisir dans l'histoire le travail d'une conscience collective qui ne connaît guère les frontières politiques, qui devient plus forte, plus assurée de jour en jour; d'une conscience qui n'a pour elle d'abord ni le nombre ni la force, et qui pourtant, avec une lenteur qui fait songer à la croissance des chênes, à travers des démentis et des défaites sans nombre, finit par imposer ses jugements à ceux qui voudraient le moins en tenir compte.

Quoique la mémoire humaine n'embrasse qu'une infime portion de la durée, elle peut suivre l'histoire de quelques-uns de ces jugements, les voir naître sur les lèvres des précurseurs, s'épanouir sur celles des penseurs ou des martyrs, s'emparer d'une génération, devenir si indiscutés que l'homme s'imagine qu'ils font partie intégrante de son existence et arrive difficilement à se figurer qu'à quelques centaines de lieues de sa demeure vivent des peuples qui ne les ont pas encore murmurés.

« toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu ».

Renan ne faisait guère que traduire cette pensée en style laïque lorsqu'il a dit : « Quand une révolution est devenue nécessaire, rien ne l'arrête et tout la sert ».

Pour saint François d'Assise, la nature n'est pas seulement la réalisation et comme l'expansion d'une pensée divine, elle est un corps immense ayant son unité mystérieuse, sa vie et sa mission. « L'homme participe à cette mission générale d'une façon éminente, et a pour cela, comme collaborateurs, nos frères inférieurs les animaux, auxquels il doit obéissance dans la mesure où ceux-ci l'aident à réaliser le programme divin : *Sancta obedientia facit hominem subditum omnibus hominibus hujus mundi, et non tantum hominibus, sed etiam bestus et feris ut possint facere de eo quidquid voluerint quantum fuerit eis datum desuper a Domino.* » (*Laudes de virtutibus*, éd. Bœhmer, p. 65.)

Et alors une certitude d'intuition, supérieure à tous les raisonnements, lui dit qu'il est lui-même dans la voie de la vie, que son jugement triomphera, parce qu'il doit triompher. Qu'aux confins de l'Europe un monarque oriental fasse massacrer ses sujets et croie n'avoir de comptes à rendre à personne, sous prétexte qu'il est souverain, est un fait qui nous semble à peine possible, et nous sommes sûrs que le jour viendra où de tels moyens paraîtront à son pays et à ses successeurs aussi abominables qu'ils nous le paraissent à nous-mêmes en ce moment.

D'où vient cette conviction? Quel est le fondement de cette certitude? Nous serions bien embarrassés de le dire. On l'acquiert sans y penser, et une fois qu'on l'a acquise, on ne peut plus la perdre.

Le mouvement religieux agit d'une façon tout à fait analogue, avec la même lenteur et la même sûreté. Çà et là, ses étapes sont marquées par l'apparition d'individualités puissantes en qui un groupe, une nation, une civilisation se reconnaissent. L'œuvre est définitive, pense-t-on; et on n'a pas tort, si toutefois on ne veut pas dire par là qu'elle soit immuable : elle s'est insinuée dans la vie sociale et y deviendra féconde.

* * *

Si le génie créateur du mouvement religieux n'est autre que l'obscur personnage, aussi peu connu que puissant qui s'appelle le cœur de la société, ce génie créateur a agi dans des circonstances que nous connaissons, et qui ont été les moules dans lesquels s'est réalisé son effort.

La guerre de 1870 a été pour notre pays l'occasion d'une crise religieuse qui dure encore.

Lorsque, décimée sur les champs de bataille, amputée de deux de ses plus nobles provinces, encore ébranlée par la guerre civile, appauvrie, blessée dans son orgueil, tremblante à la fois de colère et d'indignation, la France put jeter un regard sur elle et autour d'elle, elle n'eut pas le courage de demander aux autres nations l'aumône d'une larme de sympathie et de redire la plainte :

O vos omnes qui transitis per viam,
Attendite et videte
Si est dolor sicut dolor meus[1].

Ceux qui passaient avaient soin de passer assez loin pour ne pas entendre ses paroles.

Alors elle se réfugia dans les églises.

Mais voilà que le prêtre qui avait été admirable de charité et de dévouement sur les champs de bataille, ne trouvait à peu près rien d'efficace à lui dire, quand elle lui demandait les secours spirituels qu'il a pour mission de distribuer. Il célébrait d'émouvants services de *Requiem* en l'honneur de ses morts et les canonisait en quelque sorte, en leur donnant place à la suite des innombrables héros autour du cercueil de qui l'Église psalmodia sa plainte séculaire et fit fumer son encens. Mais quand, dans la nef redevenue silencieuse et froide, les derniers cierges du catafalque hâtivement éteints, les vivants demandaient : « Et maintenant que devons-nous faire? » le prêtre ne savait que leur conseiller de pauvres

1 *Lam.*, I, 12. O vous qui passez par le chemin, regardez, et dites s'il est une douleur pareille à ma douleur.

dévotions, bien faciles, bien mécaniques, où l'intelligence n'était pas plus intéressée que le cœur; il leur recommandait les médailles miraculeuses, les prières indulgenciées, ou l'organisation de quelque pèlerinage bruyant à Paray-le-Monial, pour supplier le Sacré-Cœur de rétablir le pouvoir temporel, de sauver Rome et la France : Rome par la France et la France par Rome.

Tout cela est de l'histoire, quoique ce soient des faits que les historiens ne songent guère à enregistrer. Or c'est dans ces heures de détresse tumultueuse qui suivirent la guerre que s'est surtout façonnée l'âme de la France contemporaine.

On vit les vieilles cathédrales envahies par des foules émues, vibrantes, où l'élément ouvrier qui se disait indifférent, sceptique ou hostile formait la majorité. Des hérétiques notoires, des membres d'associations plus ou moins maçonniques, disputaient les places aux professionnels de la dévotion et ne se faisaient remarquer que par l'éveil de leur attention.

Tous ces gens-là évidemment étaient conduits par des sentiments assez obscurs. L'idée que leur démarche pourrait être interprétée comme une abdication de leurs idées ne leur était pas venue. Ils allaient à l'église, parce que les commotions sociales créent chez les hommes un irrésistible besoin de se rapprocher, de s'embrasser, de mêler leur joie et leurs larmes. Sans qu'ils s'en rendissent exactement compte, tout au fond, ils savaient gré au catholicisme de ses églises ouvertes à toute heure et à tout venant, de sa tendance à vouloir vivre de la vie de la Cité et de la Patrie. Il y eut vraiment quelques mois, en 1871, durant lesquels l'énorme majorité des Français

s'étaient instinctivement rapprochés de l'Église de leur naissance.

La mort si simple de Mgr Darboy, l'héroïsme de bien des curés sur la frontière de l'Est, le dévouement avec lequel les autres sur tout le territoire avaient organisé les secours et les ambulances, tout cela avait ému le pays et profondément modifié ses sentiments à l'égard du clergé.

Le peuple de France revenait vers sa mère, tout simplement, tout bonnement, pour se mettre à table chez elle, parce que c'est le rôle d'une mère d'avoir sa table toujours dressée pour ses enfants, même prodigues ; surtout pour les enfants prodigues.

Or, la table n'était pas dressée. La vieille mère n'avait aucun veau gras à tuer, ni même l'énergie de préparer un peu de nourriture substantielle pour les affamés. Il ne lui restait que la force de se mettre en colère et de les accabler de reproches. Elle fit le procès des fausses doctrines et des faux prophètes, avec des arguments qui étaient rarement bons. Les affamés non seulement n'étaient pas rassasiés, mais souvent ils étaient indignés de tant d'ignorance et de tant d'orgueil.

Ils repartaient aigris, courroucés avec l'amer regret d'être venus.

Cette occasion si propice, qui s'était présentée à l'Église d'entrer de nouveau en contact avec les préoccupations nationales, est ainsi devenue, par son fait, l'origine de nouveaux malentendus.

Les érudits n'ont pas fait de place dans leurs fiches aux milliers de prédicateurs, illustres ou obscurs, qui, en 1871 et 1872, se répandirent jusque dans les plus petites paroisses. En réponse aux angoisses

de la nation, ils semblaient n'avoir qu'un désir : celui de créer de vigoureuses haines : haine de l'Italie, maîtresse de Rome, haine de quelques hommes qu'ils représentaient comme responsables des désastres de la guerre[1], haine de la société laïque, haine de la forme républicaine.

Et pourtant c'est là que sont les origines de la situation religieuse actuelle; c'est alors que dans les plus petites bourgades la masse populaire s'est aperçue que décidément l'Église ne la comprenait pas, était une institution préoccupée surtout d'elle-même, et de ses intérêts corporatifs, qu'elle n'était pas la nation priant et cherchant sa voie.

On s'étonne de tous côtés, surtout à l'étranger, de la facilité avec laquelle a été votée et réalisée la Séparation des églises et de l'État. Il est exact qu'une loi qui, d'après les personnages les mieux informés et les plus opposés, — par exemple les évêques et M. Dumay, directeur des cultes — était irréalisable, a été appliquée au milieu d'une parfaite indifférence. Que des publicistes pressés veuillent attribuer ce phénomène à un mot d'ordre maçonnique, on voit aisément pourquoi; mais c'est vraiment donner trop d'importance à des mots d'ordre; et on en a vu beaucoup, en ces dernières années, qui étaient lancés par

1. En 1872 j'ai entendu développer à la cathédrale de Besançon le thème que la guerre avait été la réponse de Dieu aux impiétés de Renan dans la *Vie de Jésus*.

Plus près de nous, on a vu la plupart des journaux qui s'intitulent catholiques faire des tremblements de terre qui, en décembre 1909, ont bouleversé Messine, la manifestation de la vengeance de Dieu contre quelques couplets publiés par un journal humoristique. Voir, par exemple, dans l'*Univers* du 27 janvier 1909, l'article intitulé : BLASPHÈMES PROVOCATEURS.

un pouvoir plus vénérable que celui de la maçonnerie, avec des moyens de transmission et des ressources qu'elle n'a pas, que n'a pas même « le syndicat des forces occultes », et qui ont été sans effet.

En réalité, le calme de la France et son indifférence devant l'exécution des nouvelles lois est un résultat tout naturel de la vie nationale depuis quarante ans. Seuls peuvent être étonnés ceux qui ne voient pas que les évolutions profondes ont des causes lointaines, ou qui s'obstinent à méconnaître le rôle des infiniment petits.

Ce n'est rien, pensait-on, quand, dans un village, un capucin enfiévré croyait avoir réconcilié les habitants avec Dieu, parce qu'après les avoir effrayés par la menace de châtiments divins, et les avoir réunis autour d'une croix de bois blanc, il les avait fait crier avec lui : Vive Jésus! Vive la croix!

Ce n'est rien, pensait-on, quand, dans le chef-lieu voisin, un moine de tournure plus moderne, préalablement renseigné sur la paroisse, son curé, ses habitants, organisait ce qu'il appelait la croisade de Dieu, et partait quelques semaines après avec des sommes élevées, où l'obole de la veuve voisinait avec l'offrande du riche et la rançon du péché.

Des faits analogues se répétaient dans dix, dans cent, dans des milliers de communes grandes et petites, et partout des prédicateurs pleins de zèle et d'une bonne foi évidente, croyaient avoir puissamment aidé à la christianisation et à la conversion de la France.

Contre leur gré, sans doute, ils avaient scindé la population en deux camps hostiles, semé des malentendus, allumé des haines. Ils n'avaient pas compris

ce que l'élite intellectuelle et morale de la France, — aussi bien que ses paysans et ses ouvriers — attendait de l'Église : une parole de paix civique, un appel au travail, au relèvement national, à un énergique effort de civilisation morale.

Jamais nation ne fit l'honneur à son clergé de compter autant sur lui. L'événement montra qu'elle s'était trompée.

Des échecs pareils peuvent rester longtemps sans résultat apparent : les ferments invisibles qu'ils ont fait germer accomplissent leur lent travail de dissolution, et sans qu'on s'en soit aperçu la crise devient irrémédiable.

Cette incapacité où s'est trouvée l'Église romaine de parler à la France « selon son cœur[1] » est une des circonstances qui ont le plus influé sur l'orientation religieuse de notre temps.

*
* *

Nous aurons, plus loin, l'occasion de constater l'isolement dans lequel végète le protestantisme, mais il faut indiquer dès à présent les raisons pour lesquelles il ne vint à peu près à personne l'idée de lui demander ce qu'on avait en vain attendu du catholicisme.

Sans être précisément populaire, le protestantisme, avant 1870, inspirait cependant une haute estime à une minorité pensante, qui, sans le connaître vraiment, lui savait gré de sa modération, de son bon sens, de

1. Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu.
Parlez à Jérusalem selon son cœur. (*Is.*, XL, 1.)

ses vertus domestiques et civiques, de sa prudente antipathie pour tous les excès, de son esprit d'observation, d'ordre et d'économie, enfin du bon accueil qu'il faisait à la science et à la critique. On trouvait en lui les avantages d'une religion qui se tenait à sa place et n'intervenait pas dans les querelles politiques. La vitalité des nations protestantes et la décadence des nations catholiques étaient deux expressions qui commençaient à avoir cours, si bien que, sauf dans les milieux purement « ultramontains », pour employer le mot de l'époque, la qualité de protestant était déjà, à elle seule, un titre et une recommandation. Si certains protestants étaient bien vus du gouvernement, d'autres étaient les collaborateurs les plus efficaces de l'opposition. Leur présence dans les rangs de la gauche conférait à celle-ci, à Paris et dans ceux des départements où ils étaient en nombre, une respectabilité dont les partis d'opposition sont souvent un peu dépourvus.

En dehors des qualités dont nous parlions plus haut, cette faveur marquée avait bien des causes. Chez beaucoup de nos compatriotes, il y avait sans doute un désir très vif de rendre justice à une minorité contre laquelle le clergé employait des armes parfois empoisonnées, et on s'efforçait de réparer à l'égard de ces persécutés les torts que leur avaient faits les anciens régimes.

Tous ces sentiments, qui allaient bien moins au protestantisme comme religion qu'aux protestants comme élément social, étaient encore fortifiés par le prestige qu'avaient les vertus allemandes dans notre littérature, et la science allemande dans nos milieux universitaires. C'était une sorte d'axiome que, pour

la morale et la science, les Allemands marchaient en tête de toutes les nations, et que celles-ci n'avaient qu'à se mettre à leur école, l'école de Luther et de la Réforme.

Plus récemment, la France a pu s'engouer de la Russie pour des motifs politiques et s'éprendre de sa littérature, mais à aucun moment ces sentiments n'ont ressemblé à ceux que vers le milieu du XIX[e] siècle le pays éprouvait pour l'Allemagne. C'était une estime à laquelle ne se mêlait aucune préoccupation d'intérêt; c'était du respect et une sorte d'admiration. Les hommes que l'esprit public de ce côté-ci du Rhin reconnaissait comme ses directeurs regardaient les universités et l'église allemandes comme des foyers où s'élaboraient les principes scientifiques et moraux qui conduiraient le monde vers de nouvelles destinées.

Tout naturellement, un peu de cette complaisance rejaillissait sur le protestantisme français, et quand on trouvait, parmi les représentants en vue de la science allemande, une foule de noms français, on maudissait l'aveuglement de Louis XIV qui, par la révocation de l'édit de Nantes, avait jeté hors de nos frontières de si précieux éléments de civilisation et de progrès.

La guerre de 1870 éclata et, en quelques semaines, ce fut une immense désillusion.

Personne, certes, ne songeait à reprocher à l'Allemagne ses victoires; mais quand on vit les horreurs de la guerre et le vainqueur entremêler les coups de canons d'effusions mystiques, quand on apprit qu'il se considérait comme le collaborateur de Dieu, et quand des voix protestantes eurent la naïveté de dire

que chaque soldat prussien avait une Bible dans son sac, et d'ajouter que si nous avions eu Luther, nous n'aurions pas eu Sedan, le cœur des vaincus fut blessé, leur conscience scandalisée.... Chez beaucoup il y eut une suprême révolte du sentiment religieux et comme un dégoût.

Le protestantisme, après avoir profité des sentiments favorables qu'inspirait naguère l'Allemagne, souffrait — et c'était fatal — du revirement qui s'était fait dans les esprits.

Les ennemis des protestants se sont souvent efforcés de leur nuire en les représentant comme de mauvais citoyens et même comme des traîtres. L'indignation contre de pareilles calomnies se comprend aisément. Mais, après avoir réduit leurs adversaires au silence, en leur prouvant, ce qui est bien facile, qu'ils ont fait leur devoir dans les bons et dans les mauvais jours, peut-être les protestants français devraient-ils se demander pourquoi d'aussi sottes inepties sont encore répétées, malgré les faits qui ne cessent de les démentir.

Ils s'apercevraient assez facilement que si le protestantisme est méconnu quelquefois par la France, c'est que la France — avec son histoire, son tempérament, ses besoins, — a été méconnue par lui d'abord. Il parle toujours comme si le choix d'une religion était pour les individus et pour les nations un pur et simple acte de volonté. Or, une religion ne se confère pas du dehors : elle ne s'impose à un peuple civilisé que si elle vient coordonner, compléter et affirmer ses pensées latentes, que si, partant de son meilleur lui-même, elle lui montre une nouvelle étape à accomplir.

Je suis tenté de penser que le protestantisme, en insistant, comme il le fait, sur son efficacité pour organiser la prospérité de l'individu, de la famille et de la nation, blesse l'idéal français là où il est le plus susceptible... et le plus noble. Ce pragmatisme religieux qui ferait apprécier une doctrine d'après ses résultats matériels a quelque chose d'antipathique.

Quand on invite nos populations à admirer comme une sorte d'idéal vers lequel on pourrait s'acheminer par l'intermédiaire du protestantisme, la prospérité industrielle et commerciale des États-Unis et qu'on leur signale certains professeurs de vie intense comme des maîtres, à l'école desquels elles devraient aller se mettre, on les étonne, on ne les édifie pas. Ce sont là des conseils qui sont très en deçà de leur instinct religieux.

En France, les États-Unis ne comptent que des amis, mais l'amitié n'empêche pas les différences d'appréciation sur des points fondamentaux, et de ce côté-ci de l'Océan on se demande, non sans anxiété, si l'idéal du nouveau monde est vraiment supérieur à celui de l'ancien.

C'est ainsi que, presque en même temps, les deux principales églises établies en France, se trouvèrent incapables, pour des raisons très diverses, de répondre aux besoins moraux et religieux du pays.

CHAPITRE IV

MALENTENDUS DE PLUS EN PLUS GRAVES ENTRE L'ÉGLISE ET LE PEUPLE

L'attitude de l'Alsace et de la France a transformé la question politique des pays annexés en question morale. — Inexactitude de la formule disant que le patriotisme est devenu la religion de la France. — Notion nouvelle du patriotisme que l'Église n'a pas créée. — L'épanouissement de certaines idées, semées jadis par elle, semble parfois se faire contre elle. — Parmi les autres facteurs qui ont fortement influé sur l'orientation religieuse, il faut compter l'école laïque. — Elle a été accusée d'être la pépinière du crime. — Erreurs des apologistes de la religion qui cherchent à faire de la peur de l'apache, un motif de retour à la foi. — L'Église, en faisant sans cesse appel au dévouement illimité de ses enfants répond, et répond seule, au plus puissant instinct du cœur humain.

Après 1870, la France écrasée releva peu à peu la tête, et ce ne fut pas pour maudire son vainqueur.

Le démembrement de la patrie s'est très vite transformé en une question de conscience. Le même travail s'est opéré au delà des Vosges et a donné aux prévisions des diplomates et des gouvernements — peu habitués à faire entrer en ligne de compte les raisons morales — le plus cruel démenti.

Aujourd'hui, après quarante ans d'annexion et d'un régime politique qui leur a donné une prospérité matérielle enviable, l'Alsace et la Lorraine sont moins germanisées que jamais. Les efforts — assez brefs et saccadés — pour les gagner par la douceur n'ont pas mieux réussi que la manière forte, et en dépit de l'afflux allemand d'un côté, de l'incessante émigration vers la France de l'autre, ces deux provinces n'ont rien oublié.

Il y a pourtant une très grande différence entre la situation actuelle et celle d'il y a vingt ou trente ans, c'est que le travail intime qui a des deux côtés des Vosges fait jaillir de la question politique une question morale, gagne de proche en proche et s'impose à la conscience internationale.

Malgré les traités qui tiennent certains peuples liés à l'Allemagne, celle-ci peut bien sentir avec quel entraînement leur cœur se tourne vers des horizons qui ne sont pas précisément ceux de leur puissante alliée.

Quand M. Loubet alla en Italie, l'accueil enthousiaste qui lui fut fait par la population laissa bien loin derrière lui les manifestations, tantôt correctes, tantôt chaleureuses, faites à divers souverains. Que dans ces hommages une partie se soit adressée à l'homme bon, simple et souriant, qui, premier citoyen de son pays, restait dans son rôle, sans songer même à jouer au monarque, c'est fort probable ; mais ce qui avait préparé l'explosion de sympathie qui, à Rome, étonna si fort les cercles diplomatiques, c'était la France et son prestige moral. Les applaudissements allaient au peuple qui s'est relevé, au peuple dont les autres peuples se sentent les frères, plus que d'aucun autre,

parce qu'ils lui sentent des préoccupations qui dépassent ses intérêts nationaux.

Il y a en Italie une expression qui est devenue banale en parlant de la France, la « *nazione sorella* », les deux sœurs latines ont en effet mêlé leur sang dans les plaines de la Lombardie ; mais ce serait se méprendre que de ne voir dans l'amitié actuelle qu'une suite de cette fraternité d'armes. Il y a bien plus. La fraternité s'est confirmée et peut-être refaite sur une base plus solide. Elle est en train de devenir une fraternité d'effort intellectuel et moral. Quelque chose, dans les fêtes qui saluèrent le Président de la République, allait au peuple qui a su préparer la guerre et qui a voulu la paix, et dans la conscience duquel s'accomplit un obscur travail qu'il nous faut essayer de caractériser.

*
* *

On a dit souvent qu'après 1870 le patriotisme était devenu la religion de la France. C'est une formule hâtive et peu heureuse pour définir une évolution profonde des sentiments nationaux. Sur les lèvres de quelques-uns de ceux qui l'ont répétée elle prenait un sens tout à fait contraire à la réalité. Il y a eu des croyants et aussi des non croyants qui, les uns avec douleur, les autres avec joie, ont cru que les vieilles religions allaient être remplacées dans le cœur de leurs concitoyens par un culte nouveau. Certains manuels de morale civique, pressés de devancer l'opinion, cherchèrent à remplacer les catéchismes des cultes déchus par des manuels patriotiques.

Il y avait là une méprise complète. On avait raison

de rapprocher les deux idées de religion et de patrie. On s'était trompé sur le rapport qu'on avait établi entre elles.

La France essaya de mettre de la morale et de la religion dans son patriotisme; elle essaya de trouver sa voie *sub specie æternitatis*. Bien souvent les voûtes de ses cathédrales avaient frémi aux accents des *Te Deum* remerciant Dieu pour ses victoires, maintenant elle sentait que la défaite allait lui donner de plus pénibles, mais plus utiles leçons.

Elle fit alors deux choses en apparence contradictoires : elle voulut la paix et en même temps elle se prépara à la guerre. Elle comprit qu'elle n'avait pas le droit de suivre les conseils d'amis naïfs qui voulaient lui persuader de désarmer sous prétexte de donner la preuve de sa tranquillité et de sa sagesse. Elle sentait fort bien que cette attitude serait fatalement interprétée comme l'acceptation du fait accompli; qu'elle aurait l'air — elle si passionnée de son honneur — de déguiser son abdication sous des oripeaux oratoires qui ne trompent personne.

Elle fit donc des sacrifices, — au bout desquels nous ne sommes peut-être pas, — mais auxquels répond, au delà des Vosges, l'inaltérable persévérance avec laquelle on répète qu'il n'y a pas de tribunal au monde qui puisse valider un mariage forcé.

Que voulons-nous donc par ces sacrifices? Une chose bien simple : empêcher la prescription de s'établir, être fidèles à l'Alsace sans doute, mais au fond ce que nous voulons par-dessus tout, c'est être fidèles à une idée, être les chevaliers de cette idée, et que par nous, par nos douleurs, elle fasse dans le monde son entrée définitive.

Évidemment on pourra alléguer que certains faits contredisent ces vues. Toute évolution sociale profonde commence par s'ignorer. Elle semble avoir des à-coups, des retours, elle peut rencontrer des obstacles; mais les éléments principaux de ces considérations : l'élan de la France à tous les sacrifices, son obstination à vouloir la paix sont des faits que chacun peut constater.

Quoique la question soit délicate et complexe, j'espère avoir parlé clairement et montré ce que la démocratie française cherche, attend, veut. Ce n'est à aucun degré une revision du traité de Francfort dont elle dicterait tous les articles, c'est un effort de l'Allemagne qui s'apercevrait que son honneur n'est engagé à aucun degré dans la question d'Alsace. Ce que veut la démocratie française ou plutôt ce que veut en elle la pensée qui la domine et la conduit, c'est que la question soit étudiée, non en s'inspirant des intérêts de l'Allemagne ou de la France, mais de ceux de l'Alsace et que cette vaillante population, qui a donné à l'Europe contemporaine le spectacle d'un idéalisme qu'on n'aurait pas cru possible, devienne enfin l'arbitre de ses propres destinées. Utopie, dira-t-on. C'est peut-être l'utopie d'aujourd'hui; mais si ce n'est pas la réalité de demain, ce sera celle d'après-demain [1]. En tout cas c'est la foi, et c'est l'espérance aussi; l'espérance dont un livre que l'Allemagne

1. Ces sentiments finiront bien par être compris. Ils le sont déjà en Allemagne, par quelques esprits d'élite. On a vu un jour, à Strasbourg, un célèbre professeur de l'Université s'excuser, la voix tremblante d'émotion, de prendre la parole dans une assemblée où il était seul à représenter les immigrés; il avait compris et admiré la réserve pleine de dignité dans laquelle s'enveloppe la population alsacienne.

connaît bien, la Bible, a dit qu'elle « ne confond point ».

C'est ainsi que l'attitude politique de la France au moment où elle semblait s'éloigner de toutes les églises est devenue plus foncièrement religieuse qu'elle ne l'avait été sous ses rois les plus pieux.

Qu'est-ce en effet que cet effort qui tend à faire pénétrer la lumière de l'idée dans les questions qui semblent lui être le plus étrangères, sinon la continuation et l'épanouissement de l'effort chrétien? Ce respect des adversaires, cet amour des ennemis que l'Église ne prêchait plus qu'en théorie, et un peu comme un idéal inaccessible, un peuple qui se dit incroyant parce qu'il croit plus et mieux que son Église s'en est inspiré. Il en a fait le principe même de son action politique, la clef de voûte d'un des édifices qu'il prépare pour la nouvelle « Cité de Dieu » dont il porte le rêve, et à la construction de laquelle il veut s'employer avec tous les peuples ses frères.

Ce n'est donc pas la paix pour la paix que nous cherchons, et notre pacifisme n'est pas plus inspiré par la lassitude que par la lâcheté. On aurait pu se méprendre si nous n'avions pas fait les préparatifs que nous avons faits. Si, çà et là, on a peut-être chanté les bienfaits de la paix de façon à la présenter comme un but, ceux qui ont agi ainsi n'ont su regarder ni assez loin, ni assez haut; ils n'ont vu que l'étape intermédiaire, sans apercevoir le but vers lequel la caravane s'achemine.

La France veut la paix avec l'Allemagne parce qu'une guerre est une explosion de haine, et qu'elle ne se sent pas plus de haine pour ses voisins de l'Est que pour les autres. Elle sent sa solidarité avec eux;

elle a besoin d'eux — pour un labeur qui va bien au delà des ententes commerciales, industrielles ou financières. Ils ont besoin d'elle.

Si le malheur voulait que ces sentiments ne fussent pas compris, et qu'après nous avoir représentés pendant plus de quarante ans comme ceux qui menacent la paix de l'Europe, on nous attaquât, oh ! alors, nous nous élancerions avec l'enthousiasme de citoyens qui défendent non seulement le sol de leur patrie, mais qui portent une idée, qui, par leurs efforts, leur martyre, s'il le faut, fera son entrée dans le monde, et nous trouverions des alliés — désarmés, et pourtant indomptables — jusque dans le cœur et la conscience de nos ennemis.

* * *

J'ai dit tout à l'heure que les semences de ces idées de respect et d'amour pour l'adversaire venaient du christianisme. Ce n'est pourtant pas sur le sol de l'Église qu'elles ont germé. Celle-ci, non seulement n'a pas créé tout cet immense mouvement de conscience qui s'est dessiné depuis 1870, mais elle n'a pas cessé de l'ignorer.

Léon XIII, dans sa lettre à la reine Wilhelmine de Hollande (29 mai 1899), ne cacha pas son déplaisir de ce que ses représentants n'eussent pas été convoqués à La Haye, mais sa plainte n'eut aucun écho : plus le pontife romain affirmait avec vigueur qu'il entre dans son rôle, non seulement de prêter un appui moral à toute œuvre de pacification, mais aussi d'y coopérer effectivement — ce sont les expressions mêmes de la lettre apostolique — plus il semblait

étrange qu'il ne s'en fût pas aperçu plus tôt, et que le Saint-Siège eût laissé la petite Suisse prendre à peu près toutes les initiatives, et faire à peu près tout l'effort nécessaire pour émouvoir l'opinion publique.

Si on eût écouté la réclamation du pape, c'est lui qui, par son légat, aurait posé la première pierre d'un édifice dont l'Église Romaine n'avait pas eu l'idée, et dont elle n'avait pas contribué à rendre l'exécution possible. Dans le monde entier, les organes catholiques n'auraient pas manqué de dire que les efforts laïques ne peuvent se passer de la bénédiction religieuse.

Je suis bien loin de méconnaître les services éminents que le pontife romain pourrait rendre à la civilisation ; mais si, après le 20 septembre 1870, l'espérance de voir le Saint-Siège devenir une sorte de témoin de la justice supérieure traversa quelques esprits, elle fut de courte durée.

Souverain d'un royaume qui n'est pas de ce monde, le pape aurait pu donner aux trois couronnes de sa tiare une signification nouvelle et plus haute, se faire écouter même par les schismatiques et les infidèles.

Léon XIII entrevit ce rôle d'arbitre suprême, mais on s'aperçut bientôt qu'il était surtout préoccupé des bénéfices qu'il en pourrait tirer pour la reconstitution de son trône temporel : *Pro Tribunali sedentes et solum Deum præ oculis habentes*, dit le protocole des Congrégations romaines. Or, les interventions de ce pontife n'aboutirent pas à des sentences faisant à la fois la lumière et la justice, s'imposant, à force d'indépendance et d'élévation, à toutes les consciences. On prétendait à tout cela, alors qu'en réalité on faisait des combinaisons politiques. On rendait à tel ou tel gouvernement des services dont

on escomptait par avance les gros intérêts. Les négociations qu'on trouve à chaque page des actes de ce pape lui firent oublier la plainte des Irlandais, comme celle de la Pologne prussienne, et l'amenèrent à imposer aux catholiques de France la politique du ralliement. Tout cela, bien loin de frapper l'attention du monde, comme l'effort d'un pouvoir spirituel pour concourir à l'évolution vers la paix et vers la justice, parut plutôt une tentative pour se constituer une sorte de *droit éminent* sur et dans les choses temporelles. Le Saint-Siège en était encore au rêve de Boniface VIII et ne songeait ni à l'agrandir ni à le spiritualiser.

*
* *

Pour en revenir à la question du mouvement pacifiste, on est obligé de constater qu'en France les grands organes catholiques ne semblent s'en occuper que pour le blâmer ou le ridiculiser[1].

On les a vus s'arroger le monopole du patriotisme, chercher en lui un moyen de retrouver une popularité qui leur échappe de plus en plus.

Le patriotisme qu'ils ont prêché n'était que l'igno-

1. Notons cependant qu'en 1907 a été fondée « La Société Gratry pour le maintien de la paix entre les nations » (composée de catholiques et qui a pour secrétaire général M. A. Vanderpol, 40, rue Franklin, Lyon). Elle a reçu l'adhésion ou les encouragements d'une quinzaine d'évêques. Les membres du comité sont MM. Chénon, Fonsegrive (Yves Le Querdec), R. Jay, l'abbé Gayraud, l'abbé Lemire, Marc Sangnier, P. Gemahling, l'abbé Pichot.

De plus, en avril 1910, Pie X a envoyé sa bénédiction *cunctis sodalibus coetus* PACIFISTARUM, et a, de sa main, souligné ce dernier mot. (*Appel de la Ligue des Catholiques français pour la paix aux catholiques belges*, Bruxelles, 1910, p. 16.)

rance systématique, enfantine et impossible de ce qui se passe au delà des frontières; c'était la haine et le mépris de l'étranger qu'ils représentent comme occupé à préparer de sottes machinations contre la France. On voit sans cesse les plus grands journaux catholiques parler de l'or de l'étranger qui servirait à fomenter de véritables complots contre nous, tandis que les protestants, les francs-maçons et les juifs sont dénoncés comme les agents de cette conspiration internationale [1].

Je m'excuse de parler, même brièvement de ces pauvretés, qui dans certains milieux sont devenues une véritable littérature, dont on attend un réveil du sentiment catholique français [2]! Il fallait pourtant le faire pour montrer la régression, tout à fait

1. C'est une lourde erreur de méthode historique que de vouloir juger une institution séculaire sur des parties isolées de son évolution, et par exemple de juger l'Eglise tout entière d'après ses manifestations actuelles. Nous ne voulons donc pas la commettre et nous nous garderons de confondre l'Eglise, avec sa hiérarchie, et même avec le pape.

2. On se plaint souvent, et avec juste raison, du niveau intellectuel et moral si bas de la plupart de nos journaux; ce qui ne saurait être trop blâmé dans des entreprises purement commerciales dont le caractère n'échappe à personne, devient bien plus regrettable dans des journaux qui se présentent avec la recommandation du vicaire de Jésus-Christ.

Les grossièretés et les sottises de la *Correspondance romaine* inspirent dans le monde entier une partie de la presse qui s'intitule catholique.

L'inexplicable faveur dont elle n'a cessé de jouir en haut lieu, malgré les plaintes et les protestations de beaucoup de membres de l'épiscopat, restera un des faits les plus tristes du pontificat de Pie X.

Il faut avoir sous les yeux la collection complète de cette feuille pour croire possible son existence.

Voir la remarquable étude de M. Pernot dans son volume *La Politique de Pie X* (Préface d'Emile Boutroux). Paris, 1910, p. 254-297.

étrange, à la fois intellectuelle, morale et sociale, qu'il y a dans l'Église à ce sujet, au moment même où l'opinion publique fait un effort si caractéristique pour purifier la notion du patriotisme [1].

* * *

Il fallait noter avec quelque précision les faits qui précèdent, car ce sont eux qui ont à peu près déterminé le cours des événements depuis 1870. Les églises, après n'avoir pas été en état de fournir à la France le viatique dont elle avait besoin, n'ont pas songé qu'il pouvait y avoir un peu de leur faute. Elles ont récriminé contre ceux qui se permettaient de leur dire : « Votre pain a sans doute été excellent jadis, mais aujourd'hui il est si dur que nos dents n'arrivent pas à l'entamer. Nous les y briserions sans profit. »

La colère qu'elles leur ont manifestée a eu naturellement pour résultat de disperser et d'éloigner encore beaucoup de ceux qui étaient tentés de regarder de leur côté.

1. Ici le protestantisme se comporte d'une façon toute différente : parmi les sermons prêchés à l'occasion de la fête nationale du 14 juillet on en trouve beaucoup où l'orateur est en harmonie complète avec les préoccupations de ses concitoyens. Il suffit pour s'en assurer de parcourir les volumes où sont réunies les prédications des pasteurs Eugène Bersier, T. Fallot, Léopold et Wilfred Monod, Ch. Wagner, J.-E. Roberty, J. Viénot. Dans le même ordre d'idées, il faut signaler le discours prononcé à Strasbourg par M. Th. Gérold, pasteur, président du consistoire de Saint-Nicolas, à l'occasion du quarantième anniversaire de 1870, et reproduit intégralement dans le *Journal d'Alsace-Lorraine* du 30 septembre 1910. Voir du même un autre discours, prononcé à Wissembourg le 7 octobre 1909 (dans la brochure *Le monument français de Wissembourg*, par E. Herrmann. Paris, *Union pour la vérité*, 1909, p. 52-59).

Et ainsi l'enthousiasme instinctif pour les idées générales et les causes généreuses, qui est si fort chez le Français, a été amené à se manifester en dehors des églises et quelquefois sous le feu croisé de leurs moqueries. L'éclosion et la réalisation d'idées dont elles-mêmes avaient péniblement ensemencé le cœur humain, s'est tout à coup faite sans elles, et en apparence contre elles.

L'internationalisme et l'humanitarisme sont aujourd'hui considérés comme les hérésies par excellence par le représentant officiel d'une Église qui se fait pourtant gloire de s'intituler catholique.

De quelque côté qu'on puisse jeter les yeux dans notre pays, on aperçoit des phénomènes analogues à ceux que nous venons de voir : en dépit de défaillances souvent bien exagérées dans les récits qu'on en fait, c'est l'effort vigoureux de tout un peuple pour imprégner ses lois et sa vie politique de justice et d'idéal. Il ne se résout pas à proclamer l'égalité et la fraternité seulement sur ses monuments et sur ses monnaies, il veut les faire entrer dans la réalité la plus humble. Entre le prêtre qui dit « l'injustice règne ici-bas, la justice règnera dans la vie future » et le mécréant qui dit : « il faut que la justice règne dès maintenant », quel est le plus religieux?

Il ne faut donc pas s'en laisser imposer par les mots. A aucune époque de son développement, la France n'avait été aussi préoccupée de la réalisation des idées. Et qu'est-ce que cela, sinon l'inspiration même du génie religieux?

« Imprudence! dira-t-on, le fanatisme des principes qui ne tient aucun compte des possibilités conduit

aux pires déceptions ». Ceux qui parleraient ainsi, à propos de ces pages, montreraient qu'ils n'en ont pas compris le but. Nous ne recherchons pas ce que la France devrait ou pourrait faire, mais ce qu'elle fait. Si elle est imprudente, cela ne prouve pas qu'elle soit irréligieuse, cela prouverait plutôt le contraire. Qu'est-ce, en effet, que la religion sinon l'affirmation joyeuse, vaillante de la vérité, de la beauté et du devoir sans prendre conseil des circonstances ou des intérêts apparents?

* * *

Il y a bien d'autres questions à propos desquelles les diverses églises n'ont pas partagé les préoccupations de la conscience contemporaine : c'est ainsi qu'elles n'ont guère coopéré aux tentatives qui avaient pour but de faire disparaître de nos codes des lois qui établissent, sans l'avouer, certaines incapacités natives de la femme, ou de honteuses réglementations qui font de la « traite des blanches » une institution sociale. Sauf de rares exceptions, les églises n'ont pas compris l'étonnement qu'on éprouve à ne pas les voir courir au secours des faibles et des opprimés.

Il serait trop long de parler de tout cela ici et nous ne prétendons pas dresser le tableau de tous leurs déficits, mais simplement signaler dans quelles conditions le sentiment religieux social a été amené à se manifester en dehors des vieilles institutions et sous des formes qu'elles ne semblaient pas prévoir.

C'est pour cela aussi que nous rappellerons pour mémoire seulement l'attitude politique qu'a prise

l'Église Romaine — et elle seule — dans les conflits touchant la forme gouvernementale. En théorie elle a proclamé sa neutralité; en pratique, elle a fait figure, surtout et avant tout, de parti politique, de parti réactionnaire et régressif.

Ces faits sont trop connus pour qu'on s'y arrête. De plus, s'ils ont eu une influence énorme sur les sentiments de la France à l'égard de son clergé, s'ils ont depuis longtemps séparé le clergé de la France, puis la France de son clergé, c'est là une situation toute négative, alors que nous voulons nous attacher au côté positif de l'évolution, à ce qui vient, plus qu'à ce qui s'en va, à ce qui naît plus qu'à ce qui meurt.

Il faut pourtant signaler un point sur lequel la grande majorité du pays n'a pas seulement blâmé les compromissions politiques du clergé, mais en a été blessée dans sa conscience. A la rigueur, elle aurait excusé un entraînement involontaire pour les représentants des anciens partis. Mais le cléricalisme est quelque chose d'organisé, de discipliné, et lorsqu'on voit les bataillons de fidèles conduits aux urnes par les curés, on a le sentiment de se trouver devant des hommes qui ont une notion encore rudimentaire de certains devoirs civiques.

Il est bien possible que ce bataillon catholique croise, à l'entrée de la salle de vote, un autre bataillon qui dira oui, là où lui dira non, sans plus de critique ou plus de liberté; mais ce qui est déjà fort regrettable de la part de quelque comité éphémère, devient singulièrement triste, venant de l'Église du Christ.

Il y a un autre point de son activité politique par lequel elle a porté gravement atteinte à son prestige moral, c'est — puisqu'il faut appeler les choses par

leur nom — le manque de franchise dans les méthodes. Il n'est pas nécessaire d'avoir cinquante ans pour se rappeler le temps où les mots de progrès et de liberté n'étaient prononcés, par les candidats politiques patronnés par l'Église, qu'avec colère et réprobation. Ils ont fini par s'apercevoir que s'ils ne sacrifiaient pas aux nouveaux dieux, leur cause était perdue. Tout le monde sait aujourd'hui le sens nouveau qu'ils ont donné aux mots « libéral » et « progressiste ».

Des habiletés de ce genre peuvent réussir un instant, çà et là : elles sont fatalement découvertes et rejaillissent sur l'honneur de ceux qui s'en sont faits les collaborateurs. En les encourageant, le clergé a contribué, pour sa part, à abaisser le niveau de nos mœurs électorales, il a agi comme si tous les moyens étaient bons pour arriver à la conquête du pouvoir.

Telles sont quelques-unes des causes qui travaillant lentement partout, ont aggravé les malentendus qu'il y avait déjà entre l'Église et la France, et ainsi s'explique l'indifférence avec laquelle a été accueillie la loi de Séparation des Églises et de l'État.

*
* *

Si on tâche de dégager une impression générale de tout ce qui précède, on s'apercevra sans doute que ce qui éloigne notre jeune démocratie des églises, ce n'est pas la foi des églises, mais leur incrédulité, ce n'est pas la hauteur de leur idéal, mais ce qu'il y a de mécanique et de trop facilement réalisable dans cet idéal.

La démocratie n'aime pas les dogmes, parce qu'on les lui représente non comme des points de départ, ou

comme des bornes milliaires de la route, indiquant la voie suivie par les générations passées, mais parce qu'on les lui impose comme des points d'arrivée, absolus et définitifs. En arrêtant le canon de leurs livres saints et en le clôturant, les églises n'ont pas seulement honoré le passé, elles lui ont donné un rôle unique; elles n'ont pas su le voir engendrant l'avenir.

« Mon Père agit continuellement », avait dit le Christ, et il avait annoncé que son esprit se manifesterait de nouveau et avec plus d'efficacité dans la suite des temps, mais les églises qui se réclament de lui ont rétréci ces visions d'avenir.

Ces constatations ne correspondraient cependant pas à la réalité, si on n'en ajoutait pas tout de suite une autre, pour indiquer la cause de la prise immense que le catholicisme a encore sur les âmes. Il y a un des rayons de sa couronne qui n'a point pâli.

Je veux parler de l'ardeur et de la hardiesse avec laquelle il fait appel à l'élément le plus mystique et le plus puissant de la nature humaine, à l'instinct de dévouement.

De même que le Christ, passant jadis dans les bourgades de la Galilée, arrêta son regard sur un inconnu qui raccommodait ses filets, et lui dit : « Toi, suis-moi »; telle l'Église répète aujourd'hui cette parole; et, en un instant, transforme et transfigure les vies les plus vulgaires.

Parmi ceux qu'elle appelle ainsi et qu'elle entraîne là où ils ne savent pas, là où ils ne voudraient peut-être pas aller, il y en a bien peu qui, un jour ou

l'autre, ne regrettent pas leur enthousiasme, la naïve imprudence avec laquelle ils se sont engagés dans une voie d'où ils ne peuvent plus sortir, où tous les ponts sont coupés derrière eux. Et cependant ils ont choisi la bonne part, puisque, s'arrachant à l'égoïsme, ils ont essayé d'ébaucher en eux l'homme social.

En réclamant un dévouement complet, une immolation absolue, l'Église a rendu hommage à la meilleure tendance des cœurs; et les cœurs, malgré bien des désillusions et des naufrages, lui en ont su gré.

C'est là sa grande supériorité sur les tentatives de réformes et de religions nouvelles : celles-ci en général semblent avoir hâte de s'enlever cette haute influence sur l'âme; elles croient faire merveille en avertissant qu'elles ne demanderont à leurs fidèles que des efforts raisonnables, dont on puisse bien saisir la portée, dont on pourra voir bien vite les résultats.

Elles ne s'aperçoivent pas qu'en croyant répondre au désir de l'homme elles le rabaissent et méconnaissent ce qu'il y a de plus fort en lui.

L'Église fait sans doute un énorme gaspillage de vies humaines. Au point de vue du sens commun, les milliers et milliers d'existences qui se traînent dans les couvents ou s'offrent à aller convertir des païens pour lesquels le christianisme est inassimilable sont une perte nette pour la civilisation. Le sens commun a ici parfaitement tort : il ne s'aperçoit pas que, si elles ne sont pas parvenues jusqu'aux cimes étincelantes vers lesquelles invinciblement elles se sentent attirées, elles les ont du moins affirmées et ont essayé de tracer un sentier pour y parvenir. *Gloria victis!* disons-nous pour ceux qui n'ont pas réussi à défendre

le sol de la patrie visible où est le tombeau des pères et le berceau des enfants. Et l'humanité s'élevant d'un coup d'aile, au-dessus des calculs et des apparences, pousse ce même cri, avec plus de joie et d'admiration encore, quand elle voit passer le cortège des martyrs et des saints.

La folie de l'immolation est la suprême sagesse.

CHAPITRE V

LES DÉFICITS DE L'ANTIRELIGION

Nécessité de ne pas confondre la libre pensée avec l'anticléricalisme. — Impression produite sur les populations rurales par certaines manifestations de celui-ci. — Qu'une profonde antipathie pour le cléricalisme se rencontre chez certains paysans qui ne veulent pourtant pas s'agréger aux organisations anticléricales. — Enterrement civil et enterrement religieux. — Incapacité de l'anticléricalisme à comprendre ce qu'est le catholicisme de nos populations rurales. — Pâques. — Que l'Église donne le sens de la discipline, de la solidarité et de l'harmonie. — Peu de succès des essais de religion scientifique.

Dans un chapitre précédent, nous avons indiqué la nécessité qu'il y a de ne jamais confondre la religion — besoin instinctif qui se manifeste sous des formes infiniment variables, graduées, voire même contradictoires — avec les églises, expressions transitoires et concrètes de cet instinct.

Constamment celles-ci sont menacées et détruites par les esprits les plus religieux. Il en est ainsi par la force même des choses, lorsqu'elles veulent éterniser des formules, excellentes au moment où elles correspondaient aux besoins d'une civilisation, détestables, quand on prétend les imposer à des civilisations très différentes de celles qui les ont élaborées.

Avec le même soin, il faut éviter de confondre la pensée libre — besoin instinctif, lui aussi, de juger d'après les données de notre intelligence et de notre expérience — avec l'antireligion.

La religion et la pensée libre sont deux sœurs jumelles entre lesquelles les traits de ressemblance sont nombreux; si elles se querellent souvent, elles ne se quittent jamais et se contrôlent mutuellement. La pensée libre se fait tout naturellement l'alliée de la religion contre les églises arrivées à la décrépitude.

Le cléricalisme est un trouble fonctionnel qui n'est pas spécial à la religion : tous les gouvernements portent le germe de cette affection, parce qu'ils tendent toujours à se prendre pour but et non pour moyen. A mesure que les rouages d'un gouvernement se perfectionnent et que ses moyens d'action s'intensifient, dans la société se manifestent des besoins nouveaux qu'il ne comprend pas, qu'il se met à combattre, et il en arrive à des efforts brusques, spasmodiques, parfois violents pour maintenir son pouvoir. C'est ainsi que, dans l'Église, un groupe de prêtres en vient à faire de ses intérêts temporels, les intérêts de l'Église, de ses préjugés des lois, et rend les crises plus graves et plus difficiles, parfois insolubles autrement que par les moyens violents. Il ira jusqu'à s'allier avec les éléments les plus négatifs de la société et finira par perdre de vue complètement les principes de ses origines.

Rien de plus dangereux que ces groupes d'exaspérés, qui se prétendent et se croient les héritiers d'une longue tradition, qu'ils ne servent pas, mais dont ils se servent : incapables d'aucun labeur de

construction, mais très disposés à devenir un levain de dissolution sociale et persuadés qu'un cataclysme les ramènera au pouvoir[1].

Nous connaissons en ce moment cet état morbide essentiellement antisocial. Le plus grand danger qu'il offre n'est pourtant pas dans le mal qu'il fait directement, mais dans les réactions qu'il provoque. Il fait facilement perdre la tête à ceux devant lesquels il se manifeste. Pris au dépourvu, ils oublient que le tact, la patience, un respect à toute épreuve sont au point de vue moral, comme au point de vue scientifique, la méthode la meilleure à employer.

*
* *

J'aurais préféré pouvoir ici ne pas employer ces deux termes, cléricalisme, anticléricalisme, qui nous ramènent aux plus tristes et plus vulgaires discussions politiques, mais il y aurait eu là une sorte d'affectation, un refus de voir la réalité telle qu'elle

1. Si l'*Action Française*, à laquelle nous pensons spécialement en écrivant ces lignes, est l'enfant gâtée de certains catholiques, il faut constater aussi qu'elle a trouvé chez d'autres une irréductible opposition. Voir, par exemple : abbé Jules Pierre, *Avec Nietzsche à l'assaut du Christianisme. Exposé des théories de* l'Action Française *suivi de leur réfutation par les principaux représentants de la tradition catholique*, Limoges, 1910 ; — A. Lugan, *L'Action Française et l'idée chrétienne*, Paris, 1910 ; — le même, *La morale de l'Action Française*, Paris, 1910 ; — L. Laberthonnière, *Positivisme et catholicisme*, Paris, 1911, avec l'imprimatur de l'archevêché de Paris. L'illustre penseur, prenant occasion d'une série d'articles du R. P. Descoqs, S. J., dans *Les Études* (juillet à décembre 1909), intitulés : *A travers l'œuvre de M. Maurras*, montre comment le souci de faire triompher la religion terrestrement et temporellement, en la mêlant à la polémique des partis, ne réussit qu'à en faire perdre le sens par une dénaturation profonde (p. 8).

est, puisque ces tendances ont, l'une et l'autre, une influence très réelle sur l'orientation religieuse actuelle. Nous aurions pu, à la rigueur, les ignorer, si notre but avait été de rester dans la sereine région de la pensée; mais, puisque nous voulons suivre l'élaboration morale et religieuse qui va se faisant dans la masse sociale, il faut bien, après avoir signalé les déficits des églises, voir aussi ceux qui se constatent ailleurs, et qui agissent tout aussi puissamment sur les idées que l'opinion publique se forme peu à peu et sur les résolutions qu'elle s'apprête à prendre.

Les hésitations de cette opinion publique et ce qu'il y a de flottant dans son attitude déconcerte à la fois les politiciens et certains faiseurs d'enquêtes, toujours pressés qu'on réponde par oui ou par non aux questions qu'ils posent. Elles sont cependant la preuve de l'effort instinctif que fait la masse populaire, même dans les campagnes les plus reculées — et peut-être surtout là — pour ne pas faire de fausses démarches; elle a le sentiment qu'elle ne peut ni se vendre ni se donner, mais qu'elle doit garder toute sa présence d'esprit, toute la sincérité dont elle est capable pour trouver sa voie.

Il y a là dans la vie de la France contemporaine un élément à peu près inobservé, et qui est pourtant de la plus haute importance. Notre presse politique, occupée à d'autres besognes, ne s'aperçoit guère de cette réserve.

Quant à la presse étrangère, assez souvent elle se demande où en est l'âme de la France; mais quand elle songe à regarder au delà des boulevards extérieurs de Paris, ce qui est rare, elle pose des ques-

tions si bizarres, de mentalité si exotique ou si anachronique, qu'elle n'obtient que de très vagues réponses, un sourire contenu qui fait croire au parfait scepticisme des interrogés.

Si, dans nos campagnes, faisant abstraction du petit nombre de paysans ou d'ouvriers qui appartiennent à un clan déterminé, on cherche à pénétrer la pensée de nos concitoyens, on les voit d'abord essayer de se dérober à toute question trop intime, mais si on parvient à les rassurer, à leur montrer qu'on ne veut rien entreprendre contre leurs convictions, on s'aperçoit souvent que leur apathie est beaucoup plus apparente que réelle. Ils s'efforcent de se faire une opinion, mais n'y arrivent guère. Ne se sentant plus catholiques à la manière que désire leur curé, ils n'ont pourtant pas de sérieuse tentation d'entrer dans les rangs de l'anticléricalisme militant. Ils répètent volontiers le mot de Gambetta : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi », et pourtant ne donnent que très rarement leur nom à des associations anticléricales, ou, s'ils le donnent, se repentent très vite de l'avoir donné [1].

N'y a-t-il pas là une contradiction? Peut-être bien que non. En tout cas, si les ruraux qui ont souvent cette attitude sont en général assez embarrassés pour la justifier, il faut pourtant qu'elle ait sa raison d'être, car on la constate dans toutes les régions : le même homme qui tout à l'heure marquait son aver-

1. Il faut naturellement s'abstenir d'enquêter auprès des tout petits employés de l'État, facteurs, cantonniers, etc. La *Bonne Presse* leur a si bien répété que le gouvernement réservait toutes ses faveurs aux militants de l'antireligion, qu'ils se conduisent parfois en conséquence.

sion pour le prêtre organisateur d'élections refuse très nettement de s'affilier aux sociétés anticléricales.

Dans certains milieux universitaires il se passe, pour une raison qui n'a rien de mystérieux, quelque chose d'analogue. Le Français est né frondeur ; le simple fait qu'on puisse paraître faire sa cour au gouvernement ou à l'administration, en manifestant un grand zèle anticlérical, suffit pour provoquer un effet contraire. Il y a d'humbles fonctionnaires qui, sans être le moins du monde cléricaux, se font un devoir d'aller ostensiblement à la messe pour affirmer leur indépendance.

Quand il s'agit d'habitants de nos campagnes cette raison ne vaut pas. A quoi donc est dû leur manque de sympathie pour l'anticléricalisme organisé? Si j'ai bien interprété les conversations entendues, il viendrait de la tendance sectaire des efforts anticléricaux.

Ce que notre paysan déteste dans le cléricalisme, ce sont ses appels à la haine, le succès avec lequel il désunit les habitants de sa petite commune, et jusqu'aux élèves de l'école ; il blâme l'Église, s'éloigne d'elle dans la mesure — très grande — où elle se montre solidaire du parti clérical.

Ce qu'il connaît de l'anticléricalisme n'est souvent pas grand'chose, mais cela suffit, pourtant, pour lui laisser une impression analogue. Il a souri de bon cœur en voyant la facilité avec laquelle étaient choisis les chefs de groupe et les membres des comités, sous-comités, etc. Il n'aime pas les meneurs cléricaux de son milieu, et les combat vigoureusement ; mais il n'a pas plus d'estime pour leurs adversaires qu'il voit réussir à se donner une importance dans les feuilles régionales par des communiqués dont il n'est

pas difficile de deviner la source. Tout cela lui paraît mesquin, méchant, dangereux et par-dessus tout peu respectable.

Puis le jour vient où un enterrement civil est célébré au village, et souvent l'impression qu'il éprouve est désastreuse.

Certes, les consolations de la religion, même pour nos campagnards, ne sont plus guère qu'une expression dépourvue de tout sens précis; et pourtant, quand au cimetière, près d'une tombe ouverte, la voix du pauvre desservant s'élève pour répéter les paroles rituelles, il en est beaucoup qui, sans croire, se sentent de la reconnaissance pour ce prêtre et pour l'Église qui vient donner un cadre de noblesse et de grandeur à leur émotion.

Les paroles latines, jetées sur le cercueil déjà au fond de la tombe, n'enveloppent pas seulement de piété la terre qui tombe lourdement ; elles se mêlent à la brise des cyprès, au parfum des fleurs, font communier la douleur des paysans ignorés avec toutes les douleurs que l'Église a chantées ou qu'elle chantera jusqu'à la fin des temps.

Ces sensations qui élargissent la douleur et la consacrent, les enterrements civils ne les donnent pas. Ils en donnent d'autres qui ne sont pas toujours heureuses. L'exagération des éloges funèbres, le manque de tenue des orateurs, leur assurance de pontifes proclamant les dogmes d'une église nouvelle, leurs violentes attaques contre quiconque ne pense pas comme eux, leur désir démesuré de faire des prosélytes, tout cela produit une pénible impression. Et il n'est pas rare de voir de simples paysans contester à certains anticléricaux militants le droit

de se dire libres penseurs. Il y a en effet bien peu de communes de France qui, vers le milieu du XIX[e] siècle, n'aient pas eu des libres penseurs dont le souvenir est encore vivant. Etrangers à toutes les églises, ils avaient des vertus de tolérance et de civisme dont ils pénétraient leur activité et avaient ainsi donné au mot libre penseur un prestige réel.

Ces jugements de nos populations rurales sur certaines tentatives ne doivent pas être négligés. Si nos campagnes n'ont plus que très exceptionnellement la foi catholique ou protestante, tout aussi exceptionnellement se sentent-elles portées vers les antidogmes. Beaucoup d'esprits, en apparence frustes, réfléchissent et arrivent à une sorte de philosophie pragmatiste; ils ignorent le mot de symbole, et pourtant ils voient des symboles dans la prédication de leur curé et jusque dans les ornements de leur église. Ce qu'ils voient par-dessus tout dans le catholicisme, c'est l'union, la cohésion, la tradition, un milieu qui développe leur instinct social. Ce qui les éloigne décidément de l'anticléralisme, c'est qu'ils le soupçonnent d'être un peu insincère et intéressé. Si même ils ne l'accusent d'aucune préoccupation matérielle proprement dite, ils lui attribuent des intérêts intellectuels ou moraux. Si Dieu n'est pas, pourquoi perdre tant de temps contre lui? Il leur semble que les propagandistes anticléricaux ont besoin de tuer Dieu pour anéantir en même temps que lui toutes les règles de la vie sociale.

Voilà quelques-unes des pensées qui hantent nos populations rurales, sans que jamais on en entende l'écho. Tout cela est très confus, sans lien logique, incohérent; il s'y mêle une foule de réflexions sur

la politique, l'effronterie des partis — de tous les partis — sur la presse et ses mensonges.

Mais le moment vient où tout cela se précise, se coordonne, et devient le point de départ d'une nouvelle orientation des esprits.

Malgré le sourire des sceptiques, l'éducation des masses se poursuit, lentement mais sûrement, et on peut constater que dans de très humbles milieux le prestige du journal est sérieusement atteint; on s'aperçoit que la feuille régionale est souvent alimentée par d'anonymes correspondants, experts dans l'art d'insinuer les pires calomnies contre leurs adversaires; on se rend compte que par ses romans policiers, par la complaisante narration des crimes, la presse devient un instrument de démoralisation.

*
* *

C'est de tout ce qui s'agite ainsi obscurément dans la masse que sortira la direction politique et religieuse de demain. C'est de cette terre qui semble inerte à un regard distrait que va germer une synthèse nouvelle.

Pour le moment, tout ce qu'on peut dire de la crise religieuse, bien plus vive et sérieuse chez les habitants des campagnes, moins impressionnables et moins extérieurs que ceux des villes, c'est que le cléricalisme est vaincu, et que sa défaite a porté un coup terrible au catholicisme; que le protestantisme n'a joué aucun rôle, et qu'enfin l'anticléricalisme s'attribue une victoire qui est celle de la pensée libre, non la sienne, et qu'il échoue lamentablement dans son effort pour organiser la victoire.

Non seulement il n'a pas créé un état d'âme supérieur à celui qui existait auparavant, mais on peut même se demander s'il y a songé sérieusement.

Cela vient peut-être de ce qu'il réunit deux idées très simples sans s'apercevoir qu'elles ne sont pas interchangeables. D'abord, il met en relief les fautes et les crimes du clergé pour montrer combien une autorité si faillible, est peu qualifiée pour distribuer la nourriture spirituelle à l'humanité, puis il conclut, d'une façon tout à fait inattendue, à la suppression de la nourriture spirituelle.

Il est amené cependant par la force des choses à se démentir lui-même et à s'apercevoir que la disparition de la religion, même dans ce qu'elle a de plus extérieur — car lui n'en voit que les rites et les pratiques — laisse un trou dans la vie des individus, des familles, de la société. Et il en arrive ainsi parfois à organiser des cérémonies, à composer une sorte de liturgie dont il n'est, certes, pas fier, mais qu'il concède provisoirement à ses frères inférieurs, un peu comme certaines mères qui font sucer à leurs enfants des bouts de seins en caoutchouc pour tromper leur impatience.

Et quand il a fait cela, il s'imagine que tous les rituels du monde ont été composés de la même façon, qu'il a répété ce qu'ont fait les prêtres à travers les siècles, et que l'effort religieux n'a eu d'autre but que de créer des « hochets » pour le peuple.

Il se met ainsi complètement en dehors de la réalité : il ne s'aperçoit pas que les rites, les dogmes, l'Église avec sa hiérarchie et sa discipline sont l'œuvre incessante de la civilisation qui se cherche.

La faiblesse de l'anticléricalisme vient aussi, en partie, de ce qu'il a appris à voir les faits à travers quelques livres trop simplistes qui le rendent incapable d'observer directement. Quand il voit, par exemple, ses concitoyens se rendant à la messe, il se figure qu'il y a là une adhésion à la Trinité, à l'infaillibilité, à mille questions auxquelles ceux-ci ne songent pas. Il n'aperçoit pas d'autres éléments, d'autres ressorts, d'autant plus importants qu'ils sont plus délicats et plus cachés : le désir, peut-être inconscient, de faire acte de solidarité sociale, de nous rencontrer avec nos semblables autre part que sur le terrain des intérêts matériels ou des distractions, d'accepter le rendez-vous qu'ils nous donnent et que nous leur donnons, pour nous rapprocher, plus que cela : pour nous unir et nous unifier.

Dans la fête de Pâques, par exemple, l'orthodoxie considère surtout le fait surnaturel de la résurrection ; et l'anticléricalisme, adoptant cette vue, s'élève contre l'absurde affirmation d'un impossible miracle. Et pourtant l'art religieux français et l'instinct populaire avec lui y voient bien autre chose. Sans s'arrêter à critiquer les témoignages, ils prennent les images qu'on leur présente, s'enchantent de ce qu'elles racontent. La victoire du persécuté, du pauvre, de l'abandonné, malgré la coalition de l'autorité ecclésiastique et de la puissance politique ; le triomphe de la vérité, malgré les sceaux et les gardes. Jésus a vaincu ! Et cette victoire qui est un fait historique, est le prélude, la préfiguration et la garantie de celle de tous les faibles, de tous les opprimés qui souffrent pour la vérité et la justice. Voilà ce que le peuple chrétien chante, voilà ce qui donne à ses fêtes, non

pas l'aspect d'une commémoration, d'un rappel du passé, mais une vie actuelle et une efficacité sur l'avenir.

Pour bien connaître l'Église, il faudrait l'étudier non seulement dans ses manifestations publiques et officielles, mais aller chercher derrière les formules apprises par cœur la vraie nature, la réalité de cette foi. Alors on s'apercevrait que croire en Dieu pour beaucoup de nos contemporains n'est pas adhérer à une thèse scolastique, que c'est un acte de volonté par lequel on affirme pratiquement l'existence du bien, et son caractère obligatoire ; c'est une sorte d'engagement qu'on prend de le faire triompher. En affirmant Dieu, l'homme s'affirme lui-même, se crée lui-même pour ainsi dire, s'exalte et s'humilie tout à la fois.

Il s'exalte, parce que dans un élan de vie et d'amour il projette en dehors de lui son meilleur lui-même. Il s'humilie, parce qu'en se comparant à ce meilleur lui-même il constate toute la distance qui le sépare encore des plus prochaines cimes.

Par delà la formule des autres dogmes, la pensée libre et respectueuse trouverait de même des réalités puissantes, et comprendrait pourquoi de grandes intelligences et de très nobles cœurs restent attachés à des notions qui pour d'autres sont presque vides de sens.

*
* *

On rapproche quelquefois de la libre pensée des entreprises de religion scientifique qui ont eu un certain succès dans les pays anglo-saxons.

Aucune d'elles n'a pu s'implanter en France. Certes,

les efforts qu'on a faits dans ce sens partaient d'un bon sentiment. Il y a de par le monde beaucoup d'honnêtes gens qui passent leur vie à préparer des concordats entre la science et la foi; mais leur pacifique et méritoire apostolat n'a pas chez nous de résultat appréciable. Et rien ne montre mieux l'ardeur religieuse naturelle aux Français.

Si on pouvait imaginer l'avènement d'une philosophie scientifique qui tout à coup rendrait clairs et évidents tous les dogmes, les catholiques en seraient navrés. Ils se sentiraient détachés de leur religion et chercheraient autre chose.

Ce n'est pas qu'elle soit pour eux le culte de l'absurde ou de l'antirationnel, mais il faut qu'elle dépasse le sensible actuel, ce qui est vérifiable par la raison ou l'expérience et qu'elle coure au devant de l'avenir pour le vivifier et le créer. C'est le cœur partant comme précurseur de l'action.

Le mariage tant désiré de la science et de la foi, c'est l'avant-garde renonçant à son rôle pour se replier sur le gros de l'armée.

CHAPITRE VI

LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE ET L'ORIENTATION RELIGIEUSE

Ce ne sont pas les philosophes qui ont créé l'orientation religieuse actuelle. — Efforts de l'élite nationale, aussi bien dans les classes laborieuses que chez les intellectuels, pour se placer en face de la réalité sociale vivante. — Le christianisme, à ses origines, a été un mouvement populaire, non provoqué par des vues philosophiques. — Les efforts de MM. Pillon, Renouvier, Secrétan, dont la haute valeur a été reconnue dans les cercles intellectuels, n'ont pas eu d'influence pratique appréciable. — Pourquoi la génération actuelle s'attache à la pensée de Bergson, Boutroux, William James. — Tendances de la philosophie nouvelle.

La première idée qui vient à l'esprit quand on songe à étudier l'orientation religieuse d'une époque, c'est de rechercher où en étaient les cultes ou les églises de cette époque, puis de s'enquérir des courants philosophiques qui ont pu soit provoquer la dissolution des croyances, soit aider à la genèse d'une mentalité nouvelle. En d'autres termes, on agit comme si un mouvement religieux était toujours le résultat de la pensée philosophique, agissant sur une pensée religieuse qui n'est plus jeune, qui hésite, et cherche sa voie.

Les choses ne se passent pourtant pas ainsi lors des

révolutions religieuses les plus importantes : le christianisme, par exemple, n'a rencontré la philosophie et n'a été influencé par elle qu'à la troisième génération. Saint Paul fut amené par la tournure de son esprit à lui constituer comme une armature théologique, mais celle-ci resta longtemps individuelle et isolée : la force du christianisme fut d'être un mouvement de conscience populaire, indépendant des spéculations philosophiques de son temps.

Il en est de même aujourd'hui. Les sentiments religieux actuels procèdent d'un travail latent, à la fois très complexe et très vaste, de la conscience populaire. Imprégnée de principes chrétiens, elle les applique dans des directions que l'Église n'avait pas prévues ; en tout cela elle agit, non sous l'influence de la philosophie ambiante, mais sous la poussée d'une inspiration intime, dont elle suit les impulsions sans la moindre hésitation.

Pour le moment elle en est à des tâtonnements, à des aspirations ; mais, de même que le christianisme existait avant le Christ, de même la pensée religieuse actuelle qui n'a pas encore reçu de nom, agit déjà, est assurée de l'avenir, précisément parce qu'elle monte des milieux les plus humbles de la société.

Nous avons essayé, dans les pages qui précèdent, d'indiquer quelques-unes des directions dans lesquelles cette pensée populaire a cherché à agir, a tâché de se trouver. Nous la verrons plus loin porter toute son attention sur le problème angoissant de l'enseignement religieux et moral dans les écoles, afin de le résoudre elle-même, en dehors des prétentions des églises, trop intéressées dans la question.

Ce serait donc une erreur de chercher dans les

essais philosophiques qui se multiplient et s'entre-croisent l'origine du labeur qui s'accomplit ici. Ce fait est d'autant plus significatif qu'il n'y a eu de mauvaise volonté ni d'un côté ni de l'autre. Des philosophes d'une haute valeur, et appartenant aux tendances les plus diverses, ont offert leurs bons services à leurs contemporains, soit pour réorganiser l'ancienne cité spirituelle soit pour en bâtir une nouvelle [1].

D'un autre côté, le désir et même l'espoir de la conscience publique de trouver chez d'éminents penseurs des conseils en complète harmonie avec nos besoins ne s'est pas réalisé.

On s'est entrevu à un carrefour, on s'est salué, serré la main chaleureusement, fixé un rendez-vous; puis, quand on s'y est retrouvé, on ne s'est pas compris : les préoccupations des deux interlocuteurs n'allaient pas dans la même direction.

Depuis le XVIIIe siècle et les Encyclopédistes, aucune autre philosophie n'a vraiment pénétré l'âme française ; c'est encore elle qui inspire toute notre vie politique et sociale. Mais la pensée actuelle fait un continuel effort pour se dégager de ses méthodes bien séduisantes pour des Français, à cause de leur aspect clair et logique, mais trop courtes et décidément trop simplistes, trop purement négatives.

Fatalement, les hommes qui écrivent croient à la puissance et à l'efficacité du livre, et peut-être n'ont-

1. Qu'on songe, par exemple, à Charles Fourier et au phalanstère, au Saint-Simonisme, au Positivisme d'Auguste Comte, à Secrétan et à sa *Philosophie de la Liberté*, à Renouvier et au Néo-Criticisme; aux infatigables efforts de M. Pillon dans la *Critique philosophique*, puis dans l'*Année Philosophique*.

ils point tout à fait tort; les livres pourtant sont bien loin d'avoir l'importance qu'on leur attribue, quand il s'agit d'une orientation religieuse naissante, primesautière, pleine d'énergies insoupçonnées, et toute différente du mouvement intellectuel — théologique, comme on l'appelle — qui vient plus tard, lorsque la nouvelle pensée sort de la jeunesse et commence à se fixer en formules rigides.

* * *

Depuis une quarantaine d'années, les pays latins ont eu des philosophes éminents; mais, — abstraction faite de quelques hommes de valeur secondaire, qui se sont mis au service d'une cause déterminée et précise, — on n'en trouve aucun, parmi ceux qui exercent une influence sur la pensée actuelle, qui ait eu l'idée de faire ce qui semblait en quelque sorte la fonction de leurs prédécesseurs : offrir à leurs disciples un système religieux complet.

Bien loin de diriger le mouvement religieux actuel, nos penseurs les plus estimés semblent plutôt en être les spectateurs et les témoins.

Guyau, Bergson, Boutroux, William James n'ont à aucun degré l'attitude de créateurs d'une doctrine religieuse, areligieuse, ou antireligieuse. Malgré la diversité de leur manière de voir, il y a entre eux une analogie fondamentale : les regards et l'effort de ces hommes si différents vont dans la même direction; ils cherchent à saisir l'évolution religieuse, à l'interpréter, on pourrait presque dire à la servir.

Ils sentent que la crise actuelle se passe en dehors d'eux; ils la suivent et prennent des notes, non pas

extérieures et objectives, comme celles d'un procès-verbal officiel, mais subjectives et émues. L'idée que nous pouvons comprendre ou juger du dehors des phénomènes dont, bon gré mal gré, nous sommes les agents est le fond même de la philosophie intellectualiste, inspiratrice de nos orthodoxies et de nos antiorthodoxies. C'est elle qui a perdu la bataille. Tout l'effort de la philosophie actuelle tend à nous faire perdre de vue les signes des choses pour nous montrer les choses elles-mêmes et nous placer en face de la réalité vivante, ou plutôt au centre même de la réalité. De là l'importance unique, tout à fait prépondérante que le fait religieux a pris dans la pensée des hommes que je viens de nommer.

« Placez-vous, disait James, dans la belle leçon qu'il a consacrée à Bergson et à l'intellectualisme [1], au centre de la vision philosophique d'un homme, et vous comprendrez immédiatement toutes les choses si différentes qu'elle lui fait exprimer par la parole ou par des écrits. Par contre, restez au dehors, employez votre méthode d'autopsie, essayez de reconstruire sa philosophie à l'aide de phrases séparées, en prenant d'abord l'une, puis l'autre, pour chercher ensuite à les faire concorder : vous serez certain d'échouer. Pour explorer la chose considérée vous vous traînez dessus, à la manière d'une fourmi myope, qui se traîne tout du long d'un bâtiment, trébuche et se laisse tomber dans les fentes les plus minuscules, dans les fissures les plus microscopiques, n'aperçoit que des vides et ne soupçonne jamais que tout cela ait un centre....

1. Dans son volume : *La Philosophie de l'expérience*. Traduit par E. Le Brun et M. Paris, p. 253 et suiv.

« Ce qui existe, en réalité, je le répète, ce ne sont pas des choses toutes faites, mais des choses en train de se faire.

« Une fois faites, ce sont des choses mortes, et pour les définir on peut recourir à un nombre infini de décompositions conceptuelles, laissant toujours des alternatives à choisir. Considérez, au contraire, comme en *train de se faire* la chose à définir; donnez-vous cette attitude à son égard par un élan de sympathie intuitive; et embrassant ainsi la série entière des décompositions possibles, vous ne serez plus gêné par la question de savoir laquelle entre toutes est la plus absolument vraie. Vous faites *tomber* la réalité, quand vous la versez dans le crible de vos analyses conceptuelles; vous la voyez *monter* quand vous la laissez vivre de sa propre vie, non mutilée : alors, elle a ses bourgeons et ses fleurs en boutons; elle est diversité, elle est création. Entrez une fois, à n'importe quelle occasion, dans ce mouvement de vie; et vous connaîtrez ce que Bergson appelle le *devenir réel*, le devenir qui fait qu'il y a évolution et croissance partout. La philosophie se doit de pratiquer cette vivante méthode pour chercher à comprendre le mouvement de la réalité, au lieu de s'en aller derrière la science recueillir quelques débris parmi les choses mortes qu'elle nous donne, et de faire sur ces débris un stérile travail de rapiècement. »

Cette belle page indique fort bien la direction, la méthode, ou plutôt l'inspiration de la philosophie nouvelle. L'enthousiaste accueil qui lui est fait par la jeune génération montre que, dans ce qu'on appelle

les classes dirigeantes, s'est manifestée la même crise que nous avons tâché de signaler dans les classes ouvrières. Ce ne sont pas deux mouvements séparés, c'est un seul et même mouvement dans des milieux différents. Ici et là on est amené à constater le fait religieux comme le plus important et le plus réel, celui d'où tout part, et vers lequel tout converge, et on est amené à écarter comme incomplètes les explications intellectualistes qu'on en donnait jadis.

Le pauvre paysan assis près du lit où est étendu le cadavre de son fils aîné, écarte l'imprudent consolateur qui tente de lui prouver l'éternelle vie dans un monde meilleur; mais il écarte avec plus de vigueur encore celui qui, lui affirmant le contraire, voudrait lui faire dire qu'il voit clair devant lui, lui faire proclamer que tous ceux qui, à travers les siècles, ont chanté la victoire de la vie sur la mort étaient des insensés.

Il appelle le curé. « Attitude illogique », disent à la fois l'orthodoxe et l'athée. C'est possible, mais attitude singulièrement humaine et vraie; car l'affirmation de l'un et la négation de l'autre étaient des raisonnements se substituant à la réalité, une sorte de mensonge se tirant comme un voile entre nous et elle pour nous intercepter sa vue.

Il appelle le curé, parce que celui-ci, dans son latin mystérieux, fera écho au grand mystère.

*
* *

Certains intellectuels sont stupéfaits du succès des nouvelles idées. Après s'en être étonnés, ils sourient,

se scandalisent et en arrivent à des réfutations d'où la moquerie n'est pas exclue.

Sans doute, aucun de ceux que j'ai nommés tout à l'heure n'est arrivé portant son projet intellectuel, un peu comme des architectes exposent à un concours international des plans de monuments. Ils n'ont songé ni à juger le passé à travers ce modèle idéal, ni à l'imposer à l'avenir; mais il n'y a là ni oubli ni abstention. Il y a simplement un hommage au rôle vrai de la philosophie qui, aujourd'hui, est bien moins de créer un système intellectuel absolu que d'observer la vie de la pensée.

Dans certains milieux, on répète très haut que les nouvelles tendances, incapables de virilité intellectuelle, se complaisent dans des divagations qui sont peut-être dignes d'artistes, mais ne le sont pas de savants authentiques. On va même jusqu'à insinuer que tel ou tel maître en vogue est plus préoccupé d'attirer la foule autour de sa chaire que d'enseigner à raisonner et à penser; que certaines contradictions sont préméditées et ont pour but de satisfaire tout le monde et même d'augmenter le désordre intellectuel et moral dans lequel se trouve le pays.

Il faut savoir gré à quelques représentants d'un certain rationalisme de l'ingénuité avec laquelle ils font valoir ces arguments, et du regret, à peine voilé, qu'ils manifestent pour les époques où l'ordre intellectuel et social était maintenu par le bras séculier.

Nous ne nous arrêterons pas davantage à l'opposition que rencontre la pensée nouvelle, encore moins relèverons-nous des polémiques inspirées, semble-t-il, par des froissements d'amour propre.

Parmi ceux qui portent la question plus haut se

trouve M. Rémy de Gourmont, qui écrivait naguère dans le *Mercure de France*[1] une page qu'il vaut la peine de citer. En indiquant l'espèce d'énervement que provoque M. Bergson chez ses contradicteurs, elle montrera aussi, et mieux que je ne saurais le faire, l'ascendant extraordinaire qu'a pris sa pensée sur la pensée contemporaine :

« J'ai un peu rêvé sur les philosophes ces temps derniers, à propos de la mort de William James, et j'ai découvert que l'influence des philosophes pouvait se résumer en quelques mots. Je crois que toute philosophie qui n'est pas purement scientifique, c'est-à-dire négative des métaphysiques, aboutit, en fin de compte, à renforcer le christianisme sous la forme où il domine dans les différentes nations. La plupart des personnes qui croient s'intéresser à ce qu'elles appellent les grands problèmes sont mues par un souci intéressé et égoïste. On pense à soi, à sa destinée; on espère trouver rationnellement une solution agréable à ses désirs qui sont en secret conformes aux premiers enseignements reçus. Or, comme tous les mouvements métaphysiques sont fort obscurs ou du moins peu accessibles à la plupart des intelligences, quand on les confronte avec les croyances religieuses, on trouve que ces croyances sont du même ordre et plus claires étant anciennement connues. Le phénomène s'est produit au commencement du XIXe siècle. Le déisme de J.-J. Rousseau, qui semblait si éloigné du catholicisme, prépara le terrain pour une rénovation du catholicisme. Cha-

1. N° du 1er novembre 1910.

teaubriand, tout imprégné de Rousseau, fut le premier de cette espèce.... William James, avec sa religiosité indifférente aux formes religieuses, a de même travaillé sans le savoir pour les sectes. Le spiritualisme en spirale de M. Bergson, aux allures scientifiques, mais traîtresses, atteint le même résultat. Les nuées métaphysiques qu'il remue avec éloquence se résolvent en pluie religieuse, et cette pluie, en séchant, laisse comme une manne dont se nourrit la croyance. Il y a plus de prêtres que de penseurs libres d'esprit aux cours de M. Bergson. La manière de postuler le libre arbitre prend en France, pays catholique, une valeur apologétique. Il faut que le plus illustre de nos métaphysiciens sache bien ce qu'il fait. »

Cette dernière phrase est extrêmement précieuse, car elle caractérise avec un réel bonheur l'antithèse qu'il y a entre la philosophie intellectualiste telle qu'elle s'offre à nous et la pensée nouvelle.

De toute évidence ni M. Bergson ni les autres penseurs dont s'inspire la génération actuelle ne savent ce qu'ils font, du moins dans le sens où M. R. de Gourmont semble employer cette phrase. Ce bref rappel à l'ordre, adressé à l'élève Bergson, ne résume pas seulement toute la page, il la rend inutile. Elle n'est là que pour l'amener et l'envelopper.

Eh bien, non! la pensée nouvelle ne sait pas ce qu'elle fait, et ne veut pas même le savoir. Elle va, saluant tout le monde sur son passage, voire même les bêtes qu'elle rencontre, et le sol qu'elle foule, pour leur souhaiter la paix, le travail, la liberté. Et si, par elle et en elle les ennemis d'hier se rencontraient,

se réconciliaient, communiaient, et si, tenant de sa main droite le chrétien et de sa gauche l'antichrétien, elle les amenait à se regarder, et à se voir tout à coup bien différents de ce qu'ils croyaient être l'un et l'autre, elle ne penserait pas être absurde ou folle en réunissant le oui et le non, et en les amenant à une affirmation unique, en n'effaçant ni l'affirmation ni la négation d'hier, mais en les dépassant pour les unifier.

« Ainsi, a dit M. Bergson [1], aux yeux d'une philosophie qui fait effort pour réabsorber l'intelligence dans l'intuition, bien des difficultés s'évanouissent ou s'atténuent. Mais une telle doctrine ne facilite pas seulement la spéculation. Elle nous donne aussi plus de force pour agir et pour vivre. Car, avec elle, nous ne nous sentons plus isolés dans l'humanité, l'humanité ne nous semble pas non plus isolée dans la nature qu'elle domine. Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier, entraîné avec lui dans ce mouvement indivisé de descente qui est la matérialité même, ainsi tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'au temps où nous sommes, et dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible aux yeux une impulsion unique, inverse du mouvement de la matière et, en elle-même, indivisible. Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité, et l'huma-

1. *L'Évolution créatrice*, 4e édition, p. 293 et suiv.

nité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort. »

Dans cette page, comme dans d'autres de l'illustre penseur, il serait bien difficile de ne pas voir la tendance que nous avons signalée si souvent déjà dans le labeur de la conscience contemporaine, à s'assimiler l'effort séculaire de la pensée *catholique*. Les superbes envolées oratoires de Lacordaire se retrouvent chez Bergson en une langue encore plus belle peut-être. Nous dirions qu'elles s'y trouvent laïcisées, si ce mot n'avait pris un sens trop étroit. Nous dirons simplement qu'elles s'y retrouvent triomphantes, non plus comme une sorte de vision d'avenir, mais comme la constatation de la suprême réalité scientifique.

Cette philosophie qui n'apparaît pas armée contre l'erreur, et ne se résout pas en une haine vigoureuse du mal, paraît naturellement très dangereuse aux partisans de tous les vieux systèmes.

« Si la langue des métaphysiciens, a dit M. Le Dantec[1], comme celle des artistes producteurs, s'adresse à un public restreint formé uniquement de leurs *résonateurs* personnels, elle jouit encore d'une autre propriété qui la rend supérieure, pour un certain public (inférieure, au contraire, à mon avis), à la

1. Dans un article de *La Grande Revue* intitulé : *Réflexions d'un Philistin sur la Métaphysique* (10 juillet 1910).

langue éminemment impersonnelle des mathématiciens. Cette propriété remarquable, c'est que ceux qui la perçoivent, ceux qui vibrent à l'unisson du métaphysicien ou de l'artiste, ne sont pas ordinairement d'accord sur ce qu'ils comprennent ; ils sont agréablement émus, et c'est là leur seul point commun ; mais cela ne les empêche pas de conserver, par ailleurs, leurs attitudes premières, notamment vis-à-vis des questions religieuses ou sociales. Un catholique et un anarchiste, qui entendent en même temps la *Symphonie en ut mineur*, éprouvent en même temps des émotions, vraisemblablement différentes, et restent l'un anarchiste, l'autre catholique comme devant. Ils ne s'imaginent pas, je pense, que Beethoven ait exprimé, précisément, dans son œuvre, leur croyance religieuse ou sociale ; tandis que, quand ils communient en Bergson ou en James, chacun d'eux reconnaît, dans l'œuvre de ces subtils artistes, l'expression de sa propre pensée ; tous deux tirent de la lecture des ouvrages de métaphysique de nouvelles raisons d'être, l'un plus anarchiste, l'autre plus catholique que dans le passé. »

Au fond de la critique de M. Le Dantec, il y a la plus belle constatation qu'on puisse faire à l'honneur de la nouvelle philosophie, c'est qu'elle n'est à aucun degré une doctrine négative. Ce serait déjà beaucoup ; mais il y a plus : elle est comme la bouffée d'air des hauteurs qui vivifie le voyageur. Mais il est malade, dit le contradicteur, et en lui donnant des forces nouvelles, vous les donnez à sa maladie. C'est fort possible, mais on les donne surtout à lui, et on lui fournit le seul moyen vraiment efficace pour lutter

contre les germes morbides et les éliminer peu à peu.

De tout contact avec la philosophie nouvelle le catholique antimoderne et l'anarchiste antisocial sortent fortifiés dans tout leur être, fortifiés aussi et surtout dans les raisons qu'ils peuvent avoir l'un et l'autre de s'être attachés aux idées qu'ils professent. Nous pouvons ne pas les voir, nous, ces raisons, mais elles existent. Et si nous ne les voyons pas, c'est assez souvent parce que nous ne voulons pas les regarder; parce que nous avons peur de les voir et que nous avons besoin pour notre tranquillité, pour n'avoir pas de changement à faire dans notre moi doctrinal, de ne pas les voir.

La philosophie nouvelle met le catholique aussi bien que l'anarchiste en présence des raisons, en général très nobles et très pures, pour lesquelles il a choisi la voie dans laquelle il s'est engagé; et, en ramenant sa foi à ses sources, elle lui fournit l'occasion de se purifier elle-même, de voir ses erreurs et de les corriger.

Nous parlions, au début de ce livre, du désir de réconciliation internationale, qui se manifeste avec tant de force dans notre pays; les mains se cherchent et les cœurs aussi. Le même mouvement se manifeste dans le cercle plus restreint de la vie nationale.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que c'est le sympathique élan avec lequel la nouvelle philosophie vibre à ce mouvement d'affirmation, d'amour et d'unité qui lui a donné tant de prise sur la génération qui vient.

*
* *

Ce succès est rendu plus éclatant par l'échec d'une philosophie qui, il y a quelques années, sembla à la veille d'imposer silence à toutes les autres en notre pays.

Ce fut le temps où beaucoup d'honnêtes gens, qui n'avaient rien lu de Nietzsche assuraient que sa pensée, à peine arrivée, triomphait déjà; que la France, vaincue matériellement, acceptait la philosophie de son vainqueur; que c'était bien là le système qui convenait à une civilisation où l'arrivisme se montre non seulement vainqueur, mais respecté et honoré.

Les pessimistes semblaient d'autant moins avoir tort que les pages de Nietzsche étaient un arsenal inépuisable : toutes les violences, toutes les infaillibilités, toutes les colères, toutes les folies pouvaient lui demander une auréole littéraire et une justification intellectuelle.

Y aurait-il donc chez lui quelque chose d'analogue à ce qu'on signalait tout à l'heure chez Bergson? L'analogie existe, mais elle est tout à fait extérieure. Celui-ci, en fortifiant ses auditeurs, en les tonifiant, les prépare pour la vie, qui est association, compréhension, amour; l'autre rend ses disciples puissants non parce que forts, mais parce que redoutables. C'est tout autre chose.

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de faire une exacte et scientifique analyse de la pensée du célèbre philosophe allemand[1], mais uniquement de constater

1. Ce travail a été fait et fort bien fait par H. Lichtenberger. *La philosophie de Nietzsche*, 3e éd., Paris, 1899. *Friedrich Nietzsche, Aphorismes et fragments choisis*, Paris, 1899.

ce que le public français a vu en lui et dans sa doctrine — car c'est cette idée j'allais dire cette légende, vraie ou fausse, qui a agi de ce côté-ci du Rhin — et quelle influence il a exercée non seulement sur la pensée, mais surtout sur la vie sociale de notre pays. Cette influence a été aussi superficielle qu'éphémère.

Une consultation toute récente montre que la jeune génération l'ignore à peu près complètement [1]. M. Jean Viollis, qui a dirigé l'enquête, l'a résumée en disant :

« Le meilleur service que les « nietzschéens » puissent rendre à Nietzsche, c'est de le laisser en paix. Ni lui ni eux n'ont intérêt à ce que l'on serre sa pensée de près. Même négateur, Nietzsche manque de force originale. Nos préjugés, nos fausses vérités, d'autres leur ont fait une chasse autrement serrée : moins de fanfares, plus de traits mortels.

« Certains esprits, plus résonnants que raisonnables, ont besoin de fracas et d'éclairs pour éveiller en eux certaines sonorités. A ceux-là, Nietzsche apporte, avec un vacarme prophétique, quelques lueurs justes, qu'un œil moins barbare trouverait aisément ailleurs. Il restera philosophe pour ceux qui ne le sont pas. Aux autres, il apparaîtra comme le plus grand poète du romantisme. Riche de mots, pauvre d'idées... Il égale la somptuosité verbale de Hugo, comme sa faiblesse de pensée. Ce qui lui donne un splendide avantage, c'est qu'il a, lui, véritablement, profondément souffert. Ses appels, ses

1. *Nietzsche et la Jeunesse d'aujourd'hui*, *Grande Revue*, 10 et 25 janvier 1911.

cris viennent du profond de sa chair. Il a souffert avec violence, avec bonne foi. »

Après l'accueil bruyant fait à Nietzsche, à quoi attribuer la brusque éclipse de son influence? Évidemment au fait qu'après avoir flatté certaines tendances superficielles, exagérées, peut-être, au moment où ont paru ses livres, il n'a pourtant pas répondu à ce besoin — que la France actuelle manifeste dans tous les milieux et dans toutes les directions — de voir la réalité vivante : besoin de la suivre, de vivre en elle et pour elle, d'éviter les orgueilleuses et décevantes doctrines, qui font que l'individu se voit seul et isolé, sans dette envers le passé, sans responsabilité envers l'avenir.

Sa doctrine conspirait avec certaines passions égoïstes exaspérées ; elle ne répondait pas aux besoins réels, meilleurs, profonds que notre pays ressent d'une vie commune plus intense et de plus de dévouement [1].

1. C'est peut-être aussi à cause de son manque de contact avec les préoccupations sociales les plus diffuses qu'un essai philosophique d'un tout autre genre, celui de Sully Prudhomme, restait, vers la même époque, à peu près sans écho.

CHAPITRE VII

LES VUES PHILOSOPHICO-RELIGIEUSES DE J.-M. GUYAU ET D'ÉMILE BOUTROUX

Guyau. Son *Irréligion de l'avenir*. — Importance grandissante de cette œuvre. — Pensées de Guyau sur une nouvelle notion de l'amour de Dieu, de la prière, du doute, sur ce qu'il y a d'éternel dans les religions. — Boutroux va plus loin encore dans la voie du réalisme, de la compréhension de la vérité vivante et de l'amour des institutions. — Sans affirmer l'absolue perfection des églises, il voit leur effort vers l'idéal; il manifeste à toutes une sympathie, à la fois désintéressée et efficace, très nouvelle chez les philosophes. — Sa définition de la religion. — La philosophie de la contingence : signification historique de son succès. — Pensée de Boutroux sur les postulats qu'implique toute vie consciente d'elle-même, sur les résultats de l'évolution religieuse, sur les rites et l'avenir religieux.

On a certainement compris que nous ne songeons pas à faire ici une sorte de résumé des doctrines philosophiques contemporaines : nous cherchons simplement à voir comment et pourquoi certaines d'entre elles sont en correspondance avec les tendances intellectuelles, les désirs moraux et les aspirations religieuses de notre temps. Il nous arrivera, chemin faisant, de rapprocher des noms qui peut-être s'étonneront de la parenté que nous aurons l'air de signaler entre eux. Ils voudront bien nous

pardonner. C'est la vie qui les rapproche et non une fantaisie d'écrivain.

Quand la diligence est embourbée, le général et peut-être même l'évêque descendent du coupé, les bourgeois, de l'intérieur, les prolétaires, de l'impériale, et tous tâchent d'aider avec le même cœur. Ils sympathisent dans l'effort commun et ne songent plus à ce qui les sépare d'ordinaire. Il en est un peu ainsi aujourd'hui pour l'orientation religieuse. Les réalités rapprochent des pensées qui s'ignoraient, qui sont opposées, du moins en apparence.

On ne saurait trop le répéter : ce qui fait l'originalité et la puissance de l'effort que nous étudions, c'est qu'il n'est pas un mouvement intellectuel, résultat du plus ou moins d'enthousiasme avec lequel une école aurait adopté le système d'un maître et expliqué les grandes énigmes métaphysiques; mais il procède d'une poussée de vie qui monte des milieux les plus humbles.

Et c'est pour cela que la crise spirituelle dont souffre notre pays intéresse à un si haut degré les autres peuples. *Hodie mihi, cras tibi*, aujourd'hui c'est mon tour, demain ce sera le tien, disent les vieilles inscriptions tombales. La vie qui s'avance le dit aussi.

Ici, la gloire de la France est d'avoir été amenée, quelque peu avant ses sœurs, à sonder des horizons nouveaux, et à faire des expériences qui pourront servir à d'autres.

L'impuissance des systèmes intellectualistes a provoqué en philosophie l'éclosion du pragmatisme, tout comme, dans les églises, l'échec des tendances scolastiques et rationalistes provoquait une apologé-

tique nouvelle, basée tantôt sur l'histoire, tantôt sur l'expérience et quelquefois sur l'une et l'autre [1].

Le penseur en qui les tendances nouvelles ont pour la première fois cherché à prendre pleinement conscience d'elles-mêmes est, si je ne me trompe, J.-M. Guyau. Son beau livre — au titre inexact et malheureux : *L'Irréligion de l'avenir*, — après n'avoir guère eu qu'un succès d'estime à gauche, de scandale à droite, est peut-être plus lu aujourd'hui qu'il y a vingt ans [2].

Pourquoi avait-il donné un titre qui faisait prévoir quelque prophétie antireligieuse à une œuvre qui ne prophétise pas, qui, bien loin d'être antireligieuse, est imprégnée de la plus large compréhension historique et sociale, et montre la place hors de pair que la religion occupe et continuera vraisemblablement à occuper dans les annales de la civilisation ?

1. Par exemple dans l'ouvrage célèbre d'Auguste Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la Psychologie et l'Histoire*, Paris, 1901 ; — L. Laberthonnière, *Essais de philosophie religieuse*, Paris, 1903, avec une lettre du T. R. P. Nouvelle, supérieur général de l'Oratoire ; — le même, *Le Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec*, Paris, 1904. [Rencontre du christianisme et de la philosophie grecque. — La philosophie grecque. — Le christianisme. — Opposition du christianisme et de la philosophie grecque. — A quoi se ramène le conflit de la raison et de la foi : deux attitudes. — Du rôle de l'histoire dans la croyance religieuse : son insuffisance et sa nécessité. — Comment se concilient l'immutabilité et la mobilité dans le christianisme] ; — Édouard Le Roy, *Dogme et critique*, Paris, 1907 ; — V. Maurice Blondel, *Histoire et dogme* (*La Quinzaine*, n[os] des 15 janvier, 1[er] et 15 février 1904).

2. La première édition est de 1887 (Paris, in-8° de xxviii et 480 p.). C'est celle que nous citerons.

« L'idée dominante que Guyau a développée et suivie dans ses principales conséquences, c'est celle de la *vie* comme principe commun de l'art, de la morale, de la religion. Selon lui — et c'est la conception génératrice de tout son système, — la vie bien

Ce fut là, j'imagine, le résultat d'un scrupule aussi honorable qu'exagéré. J.-M. Guyau, sentant tout ce qu'il y avait de foi, d'ardeur, de vie dans son œuvre, et voyant la base toute nouvelle qu'elle offrait à une apologie de la religion, se trouva quelque peu embarrassé. Il voulut éviter toute équivoque et proclamer dès le titre de quel côté de la barricade il combattait.

Il l'avoue, du reste, dès la préface : son irréligion garde ce qu'il y a de plus pur dans le sentiment religieux, « d'une part, l'admiration du Cosmos et des puissances infinies qui y sont déployées ; d'autre part, la recherche d'un idéal non seulement individuel, mais social et même cosmique, qui dépasse la réalité actuelle ».... Et il concluait : « L'irréligion telle que nous l'entendons peut être considérée comme un degré supérieur de la religion et de la civilisation même ».

Avec un sens merveilleux de la vie, qui continuait Renan sans le répéter, il voyait les innombrables interprétations du sentiment religieux et contemplait la beauté unique de cette évolution dont beaucoup de ses contemporains ne voulaient apercevoir que les grossièretés, les superstitions, les erreurs ou les mensonges. Aussi, après avoir, pour la forme, déclaré la guerre aux églises qui se disent immuables, il

comprise enveloppe, dans son intensité même, un principe d'*expansion* naturelle, de fécondité, de générosité. Il en tirait cette conséquence que la vie normale réconcilie naturellement en soi le point de vue individuel et le point de vue social, dont l'opposition plus ou moins apparente est l'écueil des théories utilitaires sur l'art, la morale et la religion. » Alfred Fouillée, *Pages choisies de J.-M. Guyau*, Paris, 1895, p. VII de l'Introduction. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas indiqué la provenance de chaque extrait.

leur montrait avec une joie non dissimulée qu'elles sont plus évolutives et, par conséquent, plus vivantes qu'elles ne le croient.

Ce prétendu professeur d'irréligion annonçait un avenir où « il y aura moins de foi, mais plus de libre spéculation ; moins de contemplation, mais plus de raisonnement, d'inductions hardies, d'élans actifs de la pensée ; où le dogme religieux se sera éteint, mais où le meilleur de la vie religieuse se sera propagé, aura augmenté en intensité et en extension. Car celui-là seul est religieux, au sens philosophique du mot, qui cherche, qui pense, qui aime la vérité [1]. »

Avec sa belle honnêteté, il n'hésitait pas à signaler aux églises certaines contrefaçons de la religion contre lesquelles il les mettait en garde. Quel aveu d'impuissance, par exemple, que d'accepter les services de certains sceptiques qui veulent conserver la religion précieusement, comme un fin bibelot sur une étagère, ou de s'allier avec ceux qui ne veulent pas la laisser disparaître parce que ses clochers dispersés sur les collines font bien dans le paysage ; ou parce que les leçons qu'elle dispense au peuple sont un gage de préservation sociale et de soumission à tous les pouvoirs.

Rappelant enfin une phrase de Renan dans une lettre à Sainte-Beuve : « Non, certes, je n'ai pas voulu détacher du vieux tronc une âme qui ne fût pas mûre. » il ajoutait : « Pas plus que M. Renan, nous ne sommes de ceux qui croient avoir tout fait quand ils ont secoué des arbres et jeté sur la terre toute une

1. Pour toutes les citations qui précèdent voir *Irréligion de l'Avenir*, Introduction, p. XIII-XXIV.

récolte meurtrie; mais, si l'on ne doit pas au hasard faire tomber des fruits verts, on peut chercher à les faire mûrir sur la branche ».

* * *

Malgré toutes ces fortes et sereines déclarations, malgré son style merveilleux, le livre de M. Guyau n'eut pas le succès qu'il aurait aujourd'hui. Les savants le trouvèrent trop poétique, les antireligieux furent déconcertés devant tant de piété et de mysticisme. les représentants des églises, même les plus libérales, ne virent guère que le titre[1].

Comment un anticlérical pur aurait-il pu discuter avec un homme qui disait : « Au fond, ce n'est pas une si mauvaise chose que cinquante-cinq mille personnes en France soient ou paraissent occupées d'autres soucis que de leurs soucis matériels. Sans doute on ne remplit jamais la tâche qu'on s'est donnée, et l'idéal désintéressement du prêtre est rarement une réalité; pourtant il est bon que quelques hommes poursuivent ici-bas une tâche au-dessus de

1. M. le pasteur Grotz, de Nîmes, une des figures les plus distinguées et les plus attachantes du protestantisme libéral, fit une tournée de conférences contre ce livre.

Il est vrai que Guyau rappelle quelques-unes des pages les plus cruelles de M. de Hartmann contre les protestants libéraux qui, s'obstinant à vouloir rester dans les vieilles églises, y sont à leur place « comme un moineau dans un nid d'hirondelle ». Ils ressemblent encore, toujours d'après M. de Hartmann, « à des hommes dont la maison craque en maint endroit et menace ruine; ils s'en aperçoivent, font tout ce qu'ils peuvent pour l'ébranler encore davantage, et cependant ils continuent d'y dormir, ils y appellent même les passants en leur offrant le vivre et le couvert ». (*Ibid.*, p. 144 et suiv.)

leurs forces : tant d'autres en poursuivent qui sont au-dessous d'eux! »[1]

Un peu plus loin parmi les pages consacrées aux progrès à réaliser, on lisait : « La seconde chose essentielle est que le prêtre, qui est un des éducateurs du peuple, reçoive lui-même une éducation plus élevée que celle qu'il reçoit aujourd'hui. L'État, loin de chercher à diminuer le traitement des prêtres, — bien mince économie, — pourrait au besoin l'augmenter, mais en exigeant alors des diplômes analogues à ceux des instituteurs, des connaissances scientifiques et historiques étendues, des connaissances d'histoire religieuse. Déjà quelques curés de campagne s'occupent de botanique, de minéralogie, d'autres de musique; il y a dans les rangs du clergé une quantité considérable de force vive stérilisée faute d'une éducation première suffisante, faute d'initiative, faute des habitudes de liberté. Les libres-penseurs, au lieu de chercher à séparer l'Église de l'État par une opération chirurgicale qui n'est rien moins qu'une guérison, pourraient s'appuyer sur le Concordat, profiter de ce que l'État a entre les mains le traitement du clergé pour agir sur ce grand corps engourdi et chercher à le réveiller. En sociologie comme en mécanique, il ne faut pas toujours essayer de briser les forces qui font obstacle à la marche en avant, il faut savoir se servir d'elles. Tout ce qui est, est utile dans une certaine mesure; par cela même que l'éducation donnée par le clergé subsiste encore, on peut affirmer qu'elle joue encore un certain rôle dans l'équilibre social, fût-ce un rôle passif, un rôle

1. *Loc. cit.*, p. 229.

de contrepoids... Il faut chercher non à détruire le prêtre, mais à transformer son esprit, à lui donner des occupations théoriques ou pratiques autres, par exemple, que l'occupation mécanique du bréviaire. Entre la religion littérale, qu'enseigne seule encore la majorité du clergé français, et l'absence de religion positive qui est, croyons-nous, l'idéal national et humain, il existe des degrés innombrables qui ne peuvent se franchir que graduellement, par une lente élévation de l'esprit, par un élargissement presque insensible de l'horizon intellectuel [1]. »

La haute valeur politique de ces vues n'échappera à aucun esprit réfléchi. Leur portée était d'autant plus grande que, vers la même époque, pour des raisons naturellement très différentes, une partie de l'épiscopat français faisait de vigoureux efforts pour élever le niveau intellectuel du clergé paroissial.

Persuadés que la foi n'a rien à redouter de la science, divers prélats donnaient à leurs séminaires une organisation nouvelle, et le jour n'était pas éloigné où, dans plusieurs diocèses, le baccalauréat ès lettres allait être exigé de tous les candidats à la prêtrise. Parmi ceux où la rénovation des études était complète en 1905 et fut particulièrement brillante, je n'en citerai que deux : je les choisis parce qu'ils étaient dirigés par des évêques d'allure bien différente, celui de Mgr Lacroix (Tarentaise) et celui de Mgr Turinaz (Nancy).

Aujourd'hui on relit Guyau, et la jeune génération n'est pas loin de voir dans ce livre une des plus belles

1. *Loc. cit.*, p. 229 et suiv.

œuvres du dernier quart du XIX[e] siècle. Bien loin de nous, il est lu, aimé, admiré, et je n'oublierai jamais l'accent d'enthousiasme avec lequel, dans une bourgade italienne, un jeune professeur de comptabilité, guéri par Guyau du fanatisme antireligieux, lisait une des phrases qui l'avaient libéré : « Quand vous vous indignez contre quelque vieux préjugé absurde, songez qu'il est le compagnon de route de l'humanité depuis dix mille ans peut-être, qu'on s'est appuyé sur lui dans les mauvais chemins, qu'il a été l'occasion de bien des joies, qu'il a vécu pour ainsi dire de la vie humaine : n'y a-t-il pas pour nous quelque chose de fraternel dans toute pensée de l'homme [1]? »

C'est en effet surtout parce qu'il a enseigné la réconciliation avec le passé, parce qu'il a dépassé la tolérance et prêché le respect, la compréhension et l'amour des adversaires, parce qu'il a fait de ces dispositions comme le couronnement de toute œuvre scientifique que le nom de Guyau grandit chaque jour, et qu'on pourrait appliquer à ses idées les dernières lignes de son introduction : « Parfois, dans les longs trajets de nuit, les soldats en marche s'endorment, sans pourtant s'arrêter; ils continuent d'aller dans leur rêve et ne se réveillent qu'au lieu d'arrivée, pour livrer bataille. Ainsi s'avancent en dormant les idées de l'esprit humain; elles sont parfois si engourdies qu'elles semblent immobiles, on ne sent leur force et leur vie qu'au chemin qu'elles ont fait; enfin le jour se lève et elles apparaissent : on les reconnaît, elles sont victorieuses [2]. »

1. *Loc. cit.*, p. XXVII.
2. *Ibid.*, p. XXVIII

Nous ne le quitterons donc pas sans avoir signalé quelques-unes de ces idées qui sans être encore victorieuses complètement dans les faits, semblent bien l'être dans la pensée.

« Si l'amour du Dieu personnel mystiquement conçu tend à s'effacer dans les sociétés modernes, il n'en est pas ainsi de l'amour du Dieu idéal conçu comme un type pratique d'*action*. L'idéal, en effet, ne s'oppose pas au monde, il le dépasse simplement; il est au fond identique à notre pensée même, qui, tout en sortant de la nature, va de l'avant, prévoit et prépare de perpétuels progrès. Dans la *vie*, se trouvent conciliés le réel et l'idéal, car la vie tout ensemble est et devient. Qui dit vie dit *évolution*; or l'évolution est l'échelle de Jacob appuyée à la fois sur la terre et sur le ciel; à la base nous nous sentons brutes, au sommet nous nous devinons dieux. Le sentiment religieux ne s'oppose donc pas au sentiment scientifique et philosophique; il le complète, ou plutôt il lui est au fond identique. Nous avons dit que la religion est de la science qui commence, de la science encore inconsciente et diffuse; de même la science est de la religion qui retourne à la réalité, qui reprend sa direction normale, qui se retrouve pour ainsi dire. La science dit aux êtres : Pénétrez-vous les uns les autres; la religion dit aux êtres : unissez-vous les uns aux autres; ces deux préceptes n'en font qu'un.

« En somme, il tend à se faire une substitution dans nos affections. Nous aimerons Dieu dans l'homme, le futur dans le présent, l'idéal dans le réel. L'homme de l'évolution est vraiment l'Homme-Dieu du chris-

tianisme. Et alors cet amour de l'idéal, concilié avec celui de l'humanité, au lieu d'être une contemplation vaine et une extase, deviendra un ressort d'action. Nous aimerons d'autant plus Dieu que nous le ferons pour ainsi dire. S'il y a au fond du cœur de l'homme quelque instinct mystique persistant, il sera employé comme facteur important dans l'évolution même : épris de nos idées, plus nous les adorerons, plus nous les réaliserons. La religion se transformant en ce qu'il y a de plus pur au monde, l'amour de l'idéal, deviendra en même temps ce qu'il y a de plus réel et en apparence de plus terre à terre, le travail[1].

. . . .

« Il s'agit de trouver des dieux en chair et en os, vivant et respirant avec nous — non pas des créations poétiques, comme ceux d'Homère, mais des réalités visibles. Il s'agit d'apercevoir le ciel dans les âmes humaines, la providence dans la science, la bonté au fond même de toute vie. Il faut non pas projeter nos idées et nos représentations subjectives en dehors de ce monde et les aimer d'un amour stérile, mais aimer d'un amour actif tous les êtres de ce monde, en tant qu'ils sont capables de concevoir et de réaliser les mêmes idées que nous. De même que l'amour de la patrie tend à disparaître en tant qu'amour d'une abstraction et se résout dans une sympathie générale pour tous nos concitoyens, de même l'amour de Dieu se dispersera sur la terre entière, se fragmentera entre tous les êtres. Connaître les choses vivantes, c'est les aimer : ainsi la science, en tant qu'elle s'applique à la vie, se confond, croyons-nous, avec le

1. *Loc. cit.*, p. 169 et suiv.

sentiment constructif des religions les plus hautes, avec l'amour[1]....

. . . .

« Le doute n'est pas, au fond, aussi opposé qu'on pourrait le croire au sentiment religieux le plus élevé : c'est une évolution de ce sentiment même. Le doute, en effet, n'est que la conscience que notre pensée n'est pas l'absolu et ne peut le saisir, ni directement, ni indirectement ; à ce point de vue, le doute est le plus religieux des actes de la pensée humaine. L'athéisme même est souvent moins irréligieux que l'affirmation du Dieu imparfait et contradictoire des religions[2].

. . . .

« Ce qui seul est éternel dans les religions, c'est la tendance qui les a produites, le désir d'expliquer, d'induire, de tout relier en nous et autour de nous ; c'est l'activité infatigable de l'esprit, qui ne peut s'arrêter devant le fait brut, qui se projette en toutes choses, d'abord troublé, incohérent, comme il fut jadis, puis clair, coordonné et harmonieux, comme est la science d'aujourd'hui. Ce qui est respectable dans les religions, c'est donc précisément le germe de cet esprit d'investigation scientifique et métaphysique qui tend aujourd'hui à les renverser l'une après l'autre[3].

. . . .

« Dès lors, la croyance au divin ne sera plus une adoration passive, mais une action. De même, la croyance à la providence ne sera plus une justifica-

1. *Loc. cit.*, p. 315.
2. *Ibid.*, p. 329.
3. *Ibid.*, p. 331.

tion du monde actuel et de ses maux au nom de l'intention divine, mais un effort pour y introduire, par une intervention humaine, plus de justice et plus de bien[1]...

« Le remède à toutes les souffrances du cerveau moderne est dans l'élargissement du cœur[2]. »

Comment comprendre que tant de pages, qui auraient dû, lorsqu'elles furent lues par les églises, petites ou grandes, aller réveiller dans leur cœur le souvenir des jours anciens, leur rappeler les élans et les envolées de leur jeunesse, n'y évoquèrent au contraire qu'un long et triste regard d'indifférence, d'incompréhension ou d'impuissante colère?

Sur la tombe de Guyau — là-bas, au cimetière de Menton, entre la mer bleue et les montagnes qu'il chanta si souvent — une main pieuse a transcrit ces paroles tirées de son dernier livre : « Ce qui a vraiment vécu une fois revivra, ce qui semble mourir ne fait que se préparer à renaître. Concevoir et vouloir le mieux, tenter la belle entreprise de l'idéal, c'est y convier, c'est y entraîner les générations qui viendront après nous. Nos plus hautes aspirations, qui semblent précisément les plus vaines, sont comme des ondes qui, ayant pu venir jusqu'à nous, iront plus loin que nous, et peut-être, en se réunissant, en s'amplifiant, ébranleront le monde. Je suis bien sûr que ce que j'ai en moi de meilleur me survivra. Non, pas un de mes rêves peut-être ne sera perdu : d'autres les reprendront, les rêveront après moi, jusqu'à ce

1. *Loc. cit.*, p. 394.
2. *Ibid.*, p. 410.

qu'ils s'achèvent un jour. C'est à force de vagues mourantes que la mer réussit à façonner sa grève, à dessiner le lit immense où elle se meut. »

Ces paroles n'étaient pas seulement le testament spirituel de Guyau, elles étaient celui que le XIXe siècle sur son déclin léguait au siècle suivant, comme une sorte de préface et de programme.

*
* *

M. Émile Boutroux est, lui aussi, épris de réalisme, de vérité vivante et de réconciliation. Il se plaît à montrer que la plupart du temps des oppositions qui, dans le raisonnement abstrait, paraissent absolues et définitives se résolvent en relations concrètes dès qu'on se place en face de la réalité. Mais si, chez lui, comme chez les autres représentants de la pensée contemporaine, le vieux désir philosophique de comprendre et d'expliquer l'univers s'épanouit et prend une vigueur nouvelle en devenant une sorte de communion avec les réalités actuelles, on peut dire pourtant que cette tendance va chez lui beaucoup plus loin encore que chez Guyau lui-même. Celui-ci, arrivé comme il l'était, à voir dans l'innombrable variété des instituts religieux la manifestation extérieure et transitoire d'un sentiment éternel qui amène l'humanité à se créer, à chaque renouveau de sa pensée, un idéal plus lointain, aurait pu sans doute, s'il avait vécu, parvenir à considérer tous ces instituts avec une égale sérénité, et une égale admiration. On sent pourtant chez lui quelque impatience, et même, çà et là, un peu de colère contre les religions positives, comme il les appelle, si lentes à

évoluer. Il est vrai que cette impatience et ces velléités d'irritation étaient, à les bien prendre, l'écho d'un grand amour.

Chez M. Boutroux, la sérénité est parfaite, mais l'intensité de l'admiration a changé de sens. Tandis qu'avec Guyau elle allait plus libre et plus entière vers les essais religieux tentés loin de nous soit dans le temps, soit dans l'espace, avec M. Boutroux elle suit la marche contraire : elle s'affirme et grandit à mesure que nous nous rapprochons de l'époque contemporaine et des essais religieux en pleine activité. Ce n'est pas seulement une haute déférence, quelque chose ressemblant au respect que manifeste un ambassadeur lorsqu'il parle au souverain d'une grande puissance étrangère : c'est une sincère et cordiale sympathie.

Voilà un fait nouveau dans l'histoire de la pensée française. Sans doute, on avait déjà vu des philosophes offrir leur concours à la religion, mais c'était en général pour des raisons qui n'étaient pas strictement scientifiques. La haute signification de l'attitude de M. Boutroux à l'égard des églises vient de ce qu'elle n'a rien de voulu ni de cherché; elle est le résultat naturel de la situation, telle que l'ont faite les circonstances et le triomphe des idées nouvelles.

Au moment même où les observateurs superficiels peuvent croire que la France devient antireligieuse, l'évolution naturelle des idées amène la philosophie la plus laïque, non pas à conclure avec le sentiment religieux une alliance plus ou moins politique, utilitaire ou sentimentale, mais à se rencontrer et à collaborer avec lui pour des raisons expérimentales et scientifiques.

L'attitude de M. Boutroux, comme aussi l'attitude des milieux intellectuels et des milieux religieux à l'égard de M. Boutroux, n'aurait été prévue par aucune des personnes qui, il y a quarante ans, étudiaient l'avenir philosophique ou religieux de notre pays. Elle n'était pas dans la logique des systèmes : elle est dans la logique de la vie, et cela vaut mieux.

Émile Boutroux s'est placé devant la réalité non pour la soumettre à lui, mais pour se soumettre à elle. Il la voit compénétrée d'idéalités potentielles, et fait pour elle ce qu'il a fait pour Pascal[1] : « Pascal, avant d'écrire, se mettait à genoux et priait l'Être infini de se soumettre tout ce qui était en lui, en sorte que cette force s'accordât avec cette bassesse. Par les humiliations il s'offrait aux inspirations. Il semble que celui qui veut connaître un si haut et si rare génie dans son essence véritable doive suivre une méthode analogue, et, tout en usant, selon ses forces, de l'érudition, de l'analyse et de la critique qui sont nos instruments naturels, chercher, dans un docile abandon à l'influence de Pascal lui-même, la grâce inspiratrice qui seule peut donner à nos efforts la direction et l'efficace. »

* * *

D'où venait, dès 1874, à ce philosophe, alors tout jeune[2], la belle assurance avec laquelle, dans le titre même de sa thèse de doctorat, était précisé le point fondamental du système qu'il n'a fait depuis lors

1. *Pascal*, Paris, 1900, p. 5.
2. Il est né en 1845. Sa thèse française avait pour titre : *De la contingence des lois de la nature*. Nouvelle édition, 1896.

qu'agrandir et développer? Évidemment du bonheur avec lequel, tout en parlant en son propre nom, il se sentait interprète des préoccupations les plus générales de la pensée d'alors.

Qu'on prenne, en effet, l'effort de la pensée contemporaine chez Boutroux, Bergson, James, Eucken, Flournoy, Oliver Lodge, Poincaré, Le Roy, Blondel, Fonsegrive, Laberthonnière, Tyrrell ou Guyau, partout, il apparaît comme un appel à la vie, à l'expérience, à la volonté contre la raison abstraite; et c'est au moment où, en France, on pouvait croire que le dogme soi-disant scientifique, regardé comme absolu, allait enfin régner, que sa relativité est proclamée.

Or, au même moment, à l'autre pôle du monde intellectuel, l'Église venait de proclamer, non seulement l'absoluité de son dogme, mais d'apporter à sa construction, par la définition de l'infaillibilité du pontife romain, une clef de voûte qui semblait la compléter et la finir. Mais, là aussi, par un mouvement tout à fait analogue à celui que nous venons de constater dans la pensée laïque, s'est produite une revanche de la vie. Elle était si imprévue qu'elle a étonné même ceux qui en étaient les instruments, quand ils en ont aperçu la puissance et l'ampleur.

Là est la grandeur et la beauté de l'heure présente. Certes, beaucoup d'esprits qui appartiennent encore à la génération précédente, et n'ont pas eu le temps ou la force d'attention nécessaire pour comprendre la pensée actuelle, se trouvent déconcertés. Ils voient encore la Religion se ruer contre la Science, ou la Science contre la Religion, au nom de leur commune prétention à l'absoluité. Ils ne s'aperçoivent pas que si les deux armées enne-

mies existent encore, elles ne parviennent plus à se recruter.

* * *

Il ne saurait être question ici d'examiner à fond le système de M. Boutroux, d'étudier en particulier la souplesse incomparable avec laquelle il expose les principales doctrines religieuses actuelles[1]. Nous n'avons voulu qu'indiquer le sens de sa pensée, la direction de ses efforts et les montrer coïncidant avec les tendances les plus caractéristiques de notre génération. La philosophie de la contingence a déjà profondément pénétré la pensée contemporaine, elle est devenue un facteur du mouvement social.

« Remonter au principe créateur de la vie n'est pas une nécessité. On peut vivre par le seul instinct, ou par la routine, ou par l'imitation, on peut vivre, peut-être, par l'intelligence abstraite et par la science. La religion offre à l'homme une vie plus riche et plus profonde que la vie simplement spontanée ou même intellectuelle : elle est une sorte de synthèse ou plutôt d'union intime et spirituelle de l'instinct et de l'intelligence, dans laquelle chacun des deux, fondu avec l'autre, et, par là même, transfiguré et exalté, possède une plénitude et une puissance créatrice qui lui échappe quand il agit séparément. »

Ces paroles sont empruntées à la conclusion du volume *Science et Religion*, pages où se résume avec

1. *Science et religion dans la philosophie contemporaine*, in-18 de 394 p., 1908.

une élégante clarté la pensée de l'auteur[1]. Personne ne devrait se permettre de parler, je ne dis pas de la pensée philosophique de notre pays à l'heure actuelle, mais de sa pensée tout court, sans les avoir lues et méditées. On verrait combien sont superficiels et faux des jugements que propage encore la grande presse, et d'après lesquels la France en serait arrivée à un système de négations brutales, au scepticisme absolu, ou au matérialisme, à la guerre à l'idéalisme sous toutes ses formes. Si on veut bien tenir compte du fait que, sauf deux peut-être, tous les éminents penseurs français que j'ai énumérés au cours de ces pages ont occupé ou occupent des chaires rétribuées par l'État, on verra combien est erronée l'idée que notre enseignement public serait soumis à une sorte d'athéisme officiel et quasi obligatoire.

Il n'y a pas de pays en Europe où, dans l'enseignement donné par l'État, l'idéalisme soit aussi fortement représenté qu'en France; et par là je ne veux pas parler du nombre des maîtres qui répéteraient machinalement des formules spiritualistes, mais de ceux qui font un vigoureux et scientifique effort pour continuer la tradition idéaliste en la renouvelant, en la complétant, en donnant aux idées une prise sur les faits qu'elles n'ont jamais eue.

Cette constatation est d'une haute valeur pour l'histoire du mouvement religieux actuel. La mentalité française générale s'est profondément transformée. Le mouvement laïque n'est qu'un côté d'un mouvement très profond, très complexe, qui ne peut

1. *Science et Religion*, p. 371. Voir aussi la conférence *Morale et Religion* du 3 mai 1910, publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre suivant.

paraître antireligieux qu'à un observateur pressé et superficiel. Non seulement on ne pourrait s'imaginer une philosophie comme celle de M. Boutroux venant à éclore il y a cinquante ans, mais à supposer que ç'eût été possible, il n'aurait pas pu agir comme il a agi; ou, s'il l'avait fait, il aurait eu contre lui une trop grande partie de l'opinion publique. Celle-ci, à un moment où l'État protégeait l'Église, n'aurait pas compris qu'un savant indépendant offrît aux églises non seulement une apologétique générale nouvelle, mais jusqu'à une justification de leurs dogmes, de leur discipline et de leurs rites.

L'universel respect dont sont entourés des hommes comme MM. Boutroux, Bergson, Le Roy montre l'importante évolution qui s'est faite dans l'opinion générale du pays.

Voici quelques citations, assez copieuses pour montrer, avec exactitude, l'attitude de M. Boutroux à l'égard de la religion et des églises [1].

« La morale prétend qu'une chose est meilleure qu'une autre; qu'il y a en nous des activités inférieures et des activités supérieures; que nous pouvons, à notre gré, exercer celles-ci ou celles-là; que nous devons croire aux suggestions d'une faculté mal définie, irréductible d'ailleurs aux facultés purement scientifiques, et qu'on appelle la raison; et que, en suivant ses conseils ou en obéissant à ses commandements, nous transformerons notre individualité

1. Elles sont extraites de la conclusion de *Science et Religion*, p. 361 et suiv. Les mêmes idées reviennent avec quelque chose de plus achevé encore, du moins au point de vue littéraire, dans l'article *Morale et Religion* (*Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1910).

naturelle en une personnalité idéale. Que valent toutes ces phrases si la science est seule juge?

« Il n'est pas jusqu'à la science elle-même qui, considérée, non dans les théorèmes que les écoliers apprennent par cœur, mais dans l'âme du savant, ne suppose une activité irréductible à l'activité scientifique. Pourquoi cultiver la science? Pourquoi s'imposer tant de travaux, de jour en jour plus ardus? Est-ce que la science est nécessaire pour vivre, à supposer que la vie soit un bien, une réalité? Est-ce sûrement une vie plus agréable, plus tranquille, plus conforme à notre goût de bien être et de moindre action que la science nous procurera? Ne serait-ce pas plutôt une vie plus haute, plus noble, plus difficile, riche de luttes, de sensations et d'ambitions nouvelles, amoureuse notamment de la science, c'est-à-dire de la recherche désintéressée, de la pure connaissance du vrai? Qu'est-ce que les joies intenses et supérieures de l'initiation à la recherche, de la découverte principalement, sinon le triomphe d'un esprit qui réussit à pénétrer des secrets en apparence indéchiffrables, et qui jouit de son labeur victorieux, à la manière de l'artiste? Qui peut mettre à la science son prix, sinon la libre décision d'un esprit qui, dominant l'esprit scientifique lui-même, croit à un idéal esthétique et moral?

. . . .

« Foi, représentation d'un idéal, enthousiasme, telles sont les trois conditions de l'action humaine. Mais ne sont-ce pas, précisément, les trois moments du développement de l'esprit religieux? Ces trois mots n'expriment-ils pas fidèlement la forme que

prennent, sous l'influence religieuse, la volonté, l'intelligence et le sentiment?

« La vie humaine, donc, par un côté, par ses ambitions idéales, participe naturellement de la religion. Comme il est clair que, par l'autre, par son rapport à la nature, elle participe de la science, puisque c'est à la science qu'elle demande les moyens d'atteindre ses fins, il paraît juste de voir dans la vie le trait d'union de la science et de la religion [1].

. . . .

« Soit par évolution, soit par l'action des milieux qu'elle a traversés, la religion, qui jadis s'était surchargée de rites, de dogmes, d'institutions, a, de plus en plus, dégagé, de cette enveloppe matérielle l'esprit qui est son essence. Le christianisme, en particulier, la dernière des grandes créations religieuses qu'ait vues l'humanité, n'a, pour ainsi dire, tel que l'enseigne le Christ, ni dogmes, ni rites. Il demande que l'homme adore Dieu en esprit et en vérité. Ce caractère spirituel a dominé toutes les formes qu'il a revêtues. Et aujourd'hui encore, après qu'on a essayé de l'emprisonner, soit dans des formes politiques, soit dans des textes, il subsiste, chez les peuples les plus cultivés, comme une affirmation irréductible de la réalité et de l'inviolabilité de l'esprit.

« Que la religion se déploie ainsi dans le monde, selon sa nature propre, comme une activité toute spirituelle, visant à transformer les hommes et les choses du dedans et non du dehors, par la persuasion, par l'exemple, par l'amour, par la prière, par la communion des âmes, et non par la contrainte ou par la

1. *Loc. cit.*, p. 361-364.

politique ; et il est clair qu'elle n'a rien à redouter du progrès de la science, de la morale ou des institutions.

« Affranchie du joug d'une lettre immuable et muette, ou d'une autorité qui ne serait pas purement morale et spirituelle, et rendue à elle-même, elle redevient excellemment vivante et souple ; capable de se concilier avec tout ce qui est ; partout chez elle, puisque, en tout ce qui est, elle discerne une face qui regarde Dieu. Ce qui a pu paraître contradictoire avec les idées ou les institutions modernes, c'est telle ou telle forme extérieure, telle ou telle expression dogmatique de la religion, vestige de la vie et de la science des sociétés antérieures : ce n'est pas l'esprit religieux, tel qu'il circule à travers les grandes religions. Car cet esprit n'est autre que la foi au devoir, la recherche du bien et l'amour universel, ressorts secrets de toute activité haute et bienfaisante [1]. »

En vérité il y a là les conclusions d'une apologétique autrement solide que celle dont on nourrit les auditeurs des conférences du carême à Notre-Dame de Paris. Et c'est un laïque qui vient l'offrir à l'Église, aux églises, non parce qu'il voudrait leur faire plaisir, mais parce qu'il a été amené, tout naturellement, à ces conclusions par ses études mêmes, par sa philosophie et sa science.

Un pareil fait, puisqu'il n'est pas isolé, et qu'il paraît si naturel aux contemporains qu'on songe à peine à en relever la nouveauté, est la manifestation d'une évolution profonde dans la pensée actuelle.

[1] *Loc. cit.*, p. 376 et suiv.

Si l'attitude de M. Boutroux en face des églises est loin d'être dans la ligne des prévisions qu'on faisait, il n'y a pas très longtemps, l'attitude des églises à son égard est tout aussi imprévue. Les catholiques — je ne parle naturellement que de ceux dont la pensée est active — étaient d'autant mieux préparés à écouter et à comprendre l'éminent penseur, que, chez eux, s'est développée depuis une vingtaine d'années une philosophie qui allait à la rencontre de ces vues; mais on sera plus à l'aise, dans dix ans, pour s'expliquer à ce sujet. Il est inutile que ces pages puissent servir de pièces à conviction contre de pauvres prêtres dont le seul crime serait d'avoir voulu penser leur pensée.

Du côté des protestants, on se rappelle l'accueil singulièrement froid fait à M. Guyau, même par les plus libéraux. Il semblait donc probable qu'une philosophie qui se présente, sans ambages, sous le pavillon de la contingence, ne serait pas mieux vue. Or, non seulement on ne l'anathématise pas, mais les milieux les plus orthodoxes organisent des conférences où M. Boutroux est invité à exposer sa doctrine[1].

1. L'article *Morale et religion*, dont nous avons parlé plus haut, et qui a une valeur essentielle, comme résumé de la pensée de M. Boutroux, n'est autre chose qu'une conférence prononcée le 3 mai 1910 sous les auspices de la rédaction de *Foi et Vie*. Or, celle-ci a pour directeur M. le pasteur B. Couve, et pour rédacteur en chef M. le pasteur Paul Doumergue. Elle a été publiée dans cette revue le 16 septembre 1910. Le 4 mars 1909, M. Boutroux avait présidé une conférence de M. Henri Bois, professeur de la Faculté de théologie protestante de Montauban, et présenté quelques réflexions pour introduire le sujet *La vérité et la vie*. Elles ont été publiées dans *Foi et Vie* du 1er décembre 1909.

CHAPITRE VIII

L'ORIENTATION RELIGIEUSE DANS L'ART ET LA LITTÉRATURE

Sollicitation constante de notre attention par les faits les plus superficiels. — Segantini, Bœcklin; Courbet, « l'Enterrement à Ornans ». — Eugène Carrière, son « Premier Voile »; sa biographie par M. Gabriel Séailles; ses idées sur l'art et son union avec la vie. — Que la littérature russe et scandinave a eu peu d'influence religieuse en France. — Causes de ce fait. — Sully Prudhomme; Mæterlinck; Charles Peguy.

Un des plus regrettables résultats de l'influence excessive des journaux sur l'opinion publique est de l'habituer à vivre d'impressions fugitives et saccadées. Beaucoup de nos contemporains croient être documentés sur ce qui se passe, quand ils ont collectionné, jour après jour, dans leurs cartons, des quantités de fiches, parfaitement cataloguées, sur tous les événements; mais, même en admettant que la presse soit toujours exactement renseignée, les plus parfaites de ces collections ne seraient qu'une sorte de cinématographe, où on ne trouverait guère que des fragments du réel.

Le journal s'interpose sans cesse entre nous et la réalité; et il arrive — on ne l'a pas assez noté — à

s'imposer comme vision de la réalité, non seulement à ceux qui ne la connaissent pas, mais même à ceux qui pourraient et devraient en être les témoins[1].

Cette sollicitation constante de notre attention par le fait quotidien nous fait perdre de vue les ensembles, nous accoutume à grouper les faits d'une façon extérieure et matérialiste, nous amène peu à peu à considérer l'histoire comme la juxtaposition chronologique de tous les faits du jour.

C'est là une grave erreur, dont le résultat prochain est de nous voiler la *vie* de notre époque, pour ne nous en laisser voir que le geste extérieur ou même la grimace.

Les chapitres précédents ont montré que jamais la pensée française n'avait été plus imprégnée de cet idéalisme actif qui ne consiste pas à répéter des formules acceptées de confiance et apprises par cœur, mais à vouloir ensemencer d'idéal la réalité. Cet effort incessant qui n'arrive jamais au but, qui se fortifie et s'exalte même de ses défaites, n'est-il pas très voisin de la recherche continuelle, obstinée, que le christianisme indique à ses fidèles comme le résumé de leurs devoirs? « Cherchez et vous trouverez! Heureux ceux qui ont faim et soif! Heureux ceux qui se sentent pauvres! »

Ce même esprit nous le trouverions vainqueur aussi dans la littérature et dans l'art contemporain.

Nous n'écrivons plus, il est vrai, beauté, idéal avec

1. Il suffit d'étudier quelques procès retentissants pour s'apercevoir que bien souvent des témoins, dont la déposition première et authentique a été travestie par des reporters pressés, finissent par subir ces travestissements, et les répètent avec docilité comme une leçon suggérée, sans qu'il y ait, du reste, en cela de préoccupation intéressée.

une majuscule. Serait-ce parce que nous aurions perdu, sans nous en apercevoir, les notions auxquelles ces mots correspondaient? Bien au contraire : une étoile s'est éteinte au ciel, mais des milliers et des milliers d'autres se sont allumées sur la terre. Chacun de nous a la sienne; elle l'appelle, et il la crée.

Chacun de nous voit une statue à sculpter, une page à écrire qui ne ressemble à celle d'aucun autre; et précisément parce qu'elle est unique, et ne fait double emploi avec aucune autre, elle viendra se placer à côté des autres, harmonieusement. L'acte individuel par excellence devient ainsi l'acte social par excellence.

Voilà ce que nous verrions dans le domaine littéraire et artistique, si nous savions regarder, si nous prenions le temps de regarder. A côté d'une multitude d'imitations et de répétitions, nous contemplerions l'œuvre sincère, où l'artiste se cherche, poursuit comme dans un rêve l'éclosion de son moi; non pas de son moi égoïste, mais d'un moi lointain comme les collines éternelles, suprême affirmation de vie et d'amour.

Qu'il serait grand l'historien qui saurait nous montrer cette lutte chez tant d'artistes contemporains, souvent ignorés du public!

Au printemps de chaque année, on nous annonce que le nombre des tableaux religieux est en diminution. On en conclut régulièrement que la religion s'en va, sans même songer que, depuis bien longtemps, la religion n'était plus guère qu'une étiquette sur la plupart des tableaux dits religieux. Souvent il n'y a pas trace de foi religieuse, là où l'artiste s'est engagé à en mettre — les salles modernes de la

galerie Vaticane en sont une éloquente preuve — et, souvent aussi, il y en a beaucoup sur des toiles où l'artiste a laissé sa main guider son pinceau sans avoir clairement conscience de ce qu'il faisait. Y a-t-il rien de plus religieux que l'œuvre de Segantini [1] ou de Bœcklin? Quel loyal et viril effort, chez ces deux hommes si différents, pour incarner l'âme de la réalité! « L'île des morts et du silence » [2] du second murmure l'éternelle chanson, et va remuer dans notre subconscience tout un monde de sentiments que les siècles y ont déposés.

Devant de tels efforts on sent combien est vraie la parole du Christ à Pascal : « Tu ne me chercherais pas si bien, si tu ne m'avais déjà trouvé ». L'idéal cherché est déjà trouvé, par cela même qu'on le cherche; trouvé, mais jamais atteint.

« L'enterrement à Ornans », de Courbet [3], procède aussi d'une inspiration religieuse au fond. Devant cette toile qui parut, à beaucoup de contemporains laide, brutale, vulgaire, on se sent maintenant gagné par une intense émotion.

C'est que son réalisme ne s'arrête pas à la surface : il embrasse toute la réalité et arrive ainsi à une idéalisation qui n'est pas une sorte de vernis extérieur, comme dans la peinture dite religieuse, mais qui est une flamme intime qui va du dedans au dehors, anime tout et vivifie tout.

Pour qui veut s'y arrêter longuement cette page n'est pas seulement un enterrement à Ornans; elle peut, mieux qu'aucun autre document, faire saisir ce

1. A Milan.
2. A Bâle et à Berlin.
3. Au Louvre.

qu'était une grande partie du clergé français vers 1850, et quelle sorte de prise avait alors le catholicisme sur les âmes. Sur chacune des figures, la cérémonie funèbre fait apparaître, non pas l'expression convenue, mais une impression vraie, sincère, profondément individuelle, à l'unisson de laquelle le peintre a vibré. Il l'a laissée telle quelle; mais, pour la rendre avec cette perfection, il fallait qu'il la dominât, et même qu'il l'eût dépassée, comprise avec son intelligence et son cœur.

L'impression la plus générale qui se dégage d'une visite tranquille et recueillie au Musée du Luxembourg est celle d'une sincérité qui ne songe pas à répéter d'insipides motifs auxquels on donnerait un nom religieux, et qui n'est pas non plus satisfaite d'une notation mécanique et matérialiste de la réalité.

On peut dire de plusieurs de nos artistes ce que M. Gabriel Séailles a écrit d'Eugène Carrière : « La peinture n'est pour lui ni un jeu ni un métier, elle est son langage, son mode de recherche et d'expression, la manière que lui a imposée la nature d'aller à la découverte de lui-même et du monde. Cette découverte l'enchante, il la poursuit dans la joie et dans l'enthousiasme. Il ouvre sur ce qui l'entoure un regard ingénu. Il travaille naïvement, simplement, toujours en effort, toujours en progrès. D'une marche lente et sûre, guidé par un instinct, auquel il n'obéit qu'en y appliquant sa réflexion, il s'élève vers la beauté qui répond à son âme profonde et passionnée. Sa vie est un cercle qui, du même centre, toujours s'amplifie. Aussi bien que la science, l'art est un point de vue sur l'univers. Interrogeant la nature, attentif à ses réponses, dans ce perpetuel entretien,

comme dans une expérience immédiate, il éprouve qu'une même pensée se réalise dans les formes sensibles et prend conscience d'elle-même dans l'esprit de l'homme. Il est en communion avec ses semblables, avec la nature entière, et dans le sentiment de cette solidarité il trouve une force invincible. Son amour de la beauté s'achève en héroïsme [1]. »

*
* *

Dans la biographie que nous venons de citer, on peut apprendre, mieux que dans de longs volumes, ce que pense et veut la présente génération. On y verra une conscience d'artiste arrivant à la vision de son rôle idéal et social tout à la fois, à la notion de sa collaboration avec l'œuvre mystérieuse de l'humanité. Or, Carrière n'est pas un exemple unique dans le monde de l'art. Biondi dans ses « Saturnales », Ségoffin dans « L'homme et la misère », comme Millet ou Puvis de Chavannes, Rodin ou Bartholomé, ont passé par des expériences analogues. Le noble penseur qu'est Gabriel Séailles a fait vraiment œuvre d'historien de la philosophie dans le sens le plus élevé du mot, en montrant la signification de cette existence sans événements.

« Le Premier Voile » est une des œuvres les plus religieuses que l'art ait produites. Avant de nous y arrêter un instant, et de la prendre comme type du mouvement religieux dans l'art contemporain, il est bon de nous approcher de l'auteur, guidés par son

1. Gabriel Séailles, *Eugène Carrière. Essai de biographie psychologique*, Paris, 1911, p. VI.

biographe. On verra jusqu'à quel point les vues de celui-ci coïncident avec celles qu'on a trouvées dans les pages précédentes.

« Eugène Carrière est un véritable artiste : sa nature dépasse ou, tout au moins, devance sa réflexion. Il ne s'est pas emprisonné d'abord dans des formules, il a respecté son ignorance de lui-même : c'est dans la vie, dans l'effort pour la vivre tout entière, sans en rien sacrifier, qu'il a cherché la révélation de lui-même....

« Il faut que l'homme consente à la vie » : être artiste, c'est vivre dans le respect et l'inquiétude des forces inconnues que le travail seul manifeste, quand l'heure est venue. L'art, pour Carrière, n'est pas un métier qui nourrit ou enrichit son homme, dont on se distrait par le plaisir ; son art est mêlé à sa vie jusqu'à ne s'en pas distinguer ; il est le langage de ses douleurs et de ses joies, sa pensée de tous les instants, sa morale et sa religion, l'action intime, l'expérience positive qui lui a révélé tout ce qu'il sait. Carrière n'est pas de ces artistes qui se dédoublent, mettent dans leur œuvre les sentiments qu'ils n'utilisent pas dans leur vie : son travail est un acquiescement à sa nature ; sa réflexion n'altère pas ses émotions, elle en naît, elle les approfondit ; son vouloir tenace n'est que la claire conscience de sa vraie destinée ; son talent ne se distingue pas de sa vie morale, il en est la forme nécessaire ; son œuvre d'artiste est son œuvre d'homme, il se fait en même temps qu'elle et par elle[1]....

. . . .

1. *Loc. cit.*, p. 3.

« Je compris, écrivait un jour Carrière, faisant un retour sur le passé et parlant de l'époque où, après les premiers succès, étaient venues les grandes critiques, je compris que, si le public n'avait pas été prêt, c'est que je ne l'étais pas non plus, et que les choses fortes et simples veulent être dites fortement, que c'est long, très long, jamais abouti ; je sais maintenant que la vie est une suite d'efforts continués[1] par d'autres plus tard. Cette idée m'encourage, puisqu'elle laisse tout en travail et en action et que seule la pensée d'arriver à une fin est triste[2].

. . . .

« Ce n'est pas l'art pour l'art qui est à craindre, disait encore Carrière à M. Séailles, c'est le métier pour le métier. Détaché du sentiment qui le crée, le procédé n'est rien; les plagiaires sont les voleurs volés. L'art est quelque chose d'intérieur, de personnel : on travaille pour donner le meilleur de soi. La vision dépend de l'œil, l'œil dépend de l'esprit. Un procédé est stérile, une vision est féconde. Sans doute la vision de l'artiste a une unité qui tient à son tempérament, mais, par cela même qu'elle dépend de la nature de l'homme, qu'elle en est l'expression sincère, elle n'est pas arrêtée, figée; elle obéit aux progrès de la vie, elle fait de chaque œuvre une occasion d'approfondir sa propre pensée en en découvrant quelque aspect nouveau[3] ».... « Tout est une confi-

1. « Cette conquête de soi-même, a-t-il dit une fois, n'est pas sans douleur, comme vous savez. C'est un effort incessant, où se mêle la fatigue et aussi le desespoir; il faut toujours recommencer et sans cesse renouveler son espoir et fortifier son désir. » (*Écrits et Lettres choisies d'E. Carrière*, Paris, 1907, p. 215.)

2. *Ibid.*, p. 30.

3. *Ibid.*, p. 33.

dence qui répond à mes aveux, et mon travail est de foi et d'admiration [1] »... « Que notre foi de vivre pour une vie supérieure garde son activité, et que le déclin nous trouve fatigués de corps, mais inassouvis d'esprit et de cœur [2]. »

Quel vœu plus religieux pourrait-on formuler? Aussi M. Bidou [3] a-t-il pu dire de lui que, dans son esprit « une idée technique de la peinture a germé et porté la fleur imprévue d'une métaphysique et d'une morale. En regardant la vie en peintre, il s'est trouvé philosophe. »

Il s'est même trouvé quelque chose de plus, et ce peintre libre penseur a, dans son « Premier Voile », laissé un pur chef-d'œuvre d'inspiration religieuse.

Il n'y a peut-être pas de tableau où ait été notée avec une plus merveilleuse sincérité la force incomparable du symbolisme religieux, sa valeur et sa nécessité pour éveiller certaines émotions, les exprimer avec assez de discrétion pour que tour à tour mystérieuses, subtiles, bienfaisantes, douloureuses, elles puissent parler à chacun sans violer son secret, et fondre toutes ces émotions diverses en une seule en laquelle on communie.

L'assurance de la petite communiante, émue, surprise, tout à la fois grave et recueillie, devant les « pensers » qu'elle sent sourdre en son cœur — appel à la vie et au mystère — n'était autre que l'attitude du peintre lui-même devant le sentiment religieux. Il le regarda troublé, mais bien en face, et créa cette

1. *Loc. cit.*, p. 41.
2. *Ibid.*, p. 162.
3. Cité par M. Seailles, p. 142.

œuvre où il proclame, à sa manière et dans sa langue d'artiste, que certaines dates de la vie individuelle n'arrivent à s'exprimer qu'avec le concours de la tradition religieuse.

D'un beau geste, lent, caressant et presque respectueux, une mère va poser le voile de première communion sur la tête de sa fille.

Elle baisse les yeux, car l'enfant lui apparaît auréolée de mystère et de poésie; elle voudrait trouver des mots pour dire sa fierté maternelle, son admiration, sa joie, mais elle ne le peut pas, car elle a senti se raviver en son cœur le souvenir de blessures pas encore cicatrisées, le bourdonnement indistinct, mais pourtant envahissant, redoutable, de douleurs qu'il ne faut pas réveiller. Muette devant cet afflux de visions du passé, de préoccupations pour l'avenir, elle voudrait prolonger cet instant. Un grand silence s'est fait. Et voilà que la petite, grandie tout à coup, devinant le trouble de sa mère sans pouvoir le comprendre tout à fait, la regarde longuement pour lui affirmer sa tendresse, sa vaillance, son dévouement à elle et à l'idéal.

Frères et sœurs plus jeunes sont là debout, arrêtés eux aussi devant l'apparition blanche, devenus songeurs en voyant leur sœur et leur maman si différentes d'elles-mêmes. Le plus petit joint les mains, ravi, extasié.

Un peu en arrière, les grands-parents qui viennent d'entrer se sont arrêtés sur le seuil, n'osant ni avancer ni parler.

Ainsi l'émotion qui plane sur cette scène, une dans sa source, se diversifie à l'infini dans chacun des personnages. Et c'est la religion qui, dans le simple

appartement où elle se passe, est venue tout à coup harmoniser cette symphonie de sentiments, leur donner l'occasion de se produire et les moyens de s'exprimer. Avant même de partir pour l'église où elle s'unira à son Dieu, la fillette est déjà toute préparée et comme transformée par les sentiments obscurs, mais combien puissants, qui se sont donnés libre cours au foyer domestique. Elle a senti sur son front la bénédiction du passé et a donné son adhésion courageuse à ce passé, pour l'avenir : « Tu trembles pour moi, murmure-t-elle à sa mère : je t'aime, je serai digne de toi ».

La consécration que la religion donne ainsi à des réalités qu'elle ne crée pas, mais dont elle aide singulièrement l'éclosion, n'avait jamais été saisie avec plus de vérité, avec plus de discrète délicatesse[1].

On pourrait dire de cette œuvre de Carrière qu'elle est du pragmatisme avant la lettre.

Dans la belle description, digne de ce chef-d'œuvre, que M. Séailles lui a consacrée, il caractérise avec un profond sentiment des réalités psychologiques les plus nuancées, l'attitude des grands-parents qui viennent d'entrer : « Le grand-père, un peu embarrassé dans sa redingote, un libre penseur qui sait à quoi s'en tenir, la main à la barbe, s'étonne de se sentir ému ; tranquille, grave, dans la montée des souvenirs, la grand'mère éprouve vaguement la ressemblance des jours de fête aux jours de deuil[2] ».

Du groupe formé par la mère et son enfant émane

1. Ce tableau est au musée de Toulon. *L'Union pour la Vérité*, 21, rue Visconti, Paris, en a fait exécuter une belle reproduction, par l'héliogravure, qui est en vente à ses bureaux.

2. Gabriel Séailles, *Loc. cit.*, p. 61.

comme un rayonnement. Le grand-père, encore vert, s'en veut quelque peu de son émotion, car elle est en contradiction avec les idées qu'il a, ou plutôt qu'il s'applique à avoir. Devant cette fillette, sa logique s'est trouvée en défaut. Mais, comme c'est un honnête homme, qui ne veut pas se mentir à lui-même, déjà il réfléchit et sonde son émotion.

Ce libre penseur semble bien en être au point précis où en sont un certain nombre de nos contemporains, qui, par scrupule de sincérité, ont supprimé de leur vie des rites figés, des formes dans lesquelles s'étaient logées bien des superstitions, et qui, un jour, se demandent si, en croyant ne retrancher que des superfétations, ils n'auraient pas fait tomber quelque branche maîtresse et retranché de leur vie un élément essentiel.

Ne pouvant pas croire au dogme prêché par leur curé, ils ont fait élever leurs enfants en dehors de toute religion, et l'instant vient où, brusquement, ils sont obligés de faire une sorte d'examen de conscience. Ne se sont-ils pas trompés sur ce que la sincérité exige? Comment auraient-ils pu faire pour ne pas fausser l'esprit de leurs enfants et en même temps pour ne pas dépouiller leur vie morale de l'appui que leur offre la religion?

Le voile n'est rien, dit la raison raisonnante, il n'y a donc qu'à le supprimer. Oui, mais en le supprimant, on enlève à cette famille une grande date de sa vie, une journée qui est un point d'arrivée et un point de départ. Extérieurement, il n'y a rien de changé entre la veille et le lendemain de ce jour; intérieurement, tout est transformé. La fillette se sent pénétrée par l'ineffable émotion du baiser maternel posé ce jour-là

sur son front, et voit apparaître dans sa vie un horizon qu'elle ne connaissait pas.

Le tableau de Carrière pose ainsi, à sa manière, la question de savoir si on doit renoncer à la vieille chanson religieuse, qui ne fait qu'accompagner la musique individuelle intérieure, sous prétexte que, çà et là, elle aboutit à des dissonances? En évitant certaines déformations et certaines erreurs, ne tombe-t-on pas dans une erreur pire, celle qui consiste à se priver d'un instrument qui, mal employé, peut blesser et même tuer, mais dont on n'est pas arrivé, jusqu'ici, à se passer?

Beaucoup de très libres esprits se posent une foule de questions analogues à celles qui ont été indiquées dans l'œuvre de Carrière. Au moment où la lutte pour la vie matérielle devient de plus en plus difficile, ils se sentent saisis d'inquiétude en voyant une sorte d'appauvrissement se faire dans le patrimoine idéal que le passé a créé à notre existence individuelle, familiale et sociale.

Sous prétexte que les symboles, les dogmes et les rites sont une langue provisoire et imparfaite, faut-il renoncer à s'en servir et réduire au silence ce qu'il y a de plus fort et de plus désireux de s'exprimer dans notre vie spirituelle?

*
* *

Ces préoccupations restent le plus souvent à l'état de réflexions personnelles, puis peu à peu se manifestent dans la littérature comme nous les avons vues se manifester dans les arts.

Si un critique essayait de négliger toutes les œuvres

qui ne proviennent que d'un besoin maladif de flatter les goûts du jour, de gagner de l'argent et d'arriver à la notoriété, il en trouverait, sans doute, plus qu'il n'aurait cru, où se marque puissamment la nouvelle orientation religieuse. Le succès du roman russe, l'espèce d'élan avec lequel on a lu en France Ibsen, Bjornson, Ellen Key, Joergensen, Sienkiewicz et, pêle-mêle avec eux, tous les étrangers et même les exotiques, n'avait pas une autre cause. Le sentiment religieux français ne trouvant pas dans son pays l'aliment dont il avait besoin était allé le chercher au delà des frontières. Il en est revenu bientôt. Il a bien fait. On peut dire cela sans être le moins du monde pour les frontières intellectuelles; mais parce que les sentiments religieux ne sont pas des articles d'importation. Il faut que chaque homme et chaque société se fasse les siens par un effort personnel, effort dans lequel il ne peut être suppléé. Tolstoï lui-même, en dépit de son immense génie et de l'enthousiasme avec lequel nous l'avons suivi, aura fort peu influé sur l'évolution spirituelle de la France.

Nous avons donc pu admirer de tout notre cœur, sans les comparer, sans les juger, ceux qui au loin livraient des combats spirituels : nous n'avons pas pu les suivre, et le salut que nous leur avons envoyé était aussi cordial que désintéressé.

Il ne peut pas être question ici de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la production littéraire actuelle pour y montrer le retour involontaire, et encore inobservé, vers un sentiment religieux très nouveau, qui diffère de l'ancien surtout parce qu'il est bien plus profond, plus envahissant, plus puissant. Il n'est pas confiné dans des publications spéciales,

qu'on serait obligé d'aller chercher aux environs de Saint-Sulpice : il pénètre partout. Qui saura nous raconter l'attirance que la cathédrale a exercée sur Huysmans et sur Zola[1]?

L'effort obstiné de Sully Prudhomme pour arriver à la foi n'a pas réussi, mais cet échec même a une valeur religieuse considérable[2]. La lutte avait été sincère, vaillante, singulièrement importante ; ce fut comme une de ces ébauches que la vie jette au rebut, mais qui sont la condition même d'un fait nouveau et le prélude d'un chef-d'œuvre.

Les poètes et les écrivains plus jeunes abordent les préoccupations religieuses par une autre voie que lui ; par celle où nous avons rencontré plus haut les philosophes et les artistes, celle de l'expérience et de la réalité. Le résultat de cette méthode, c'est que certaines œuvres sont fêtées à la fois par les représentants authentiques des églises et par ceux de la libre pensée. « Pourquoi, disait naguère M. le pasteur Bertrand[3], ne prononcerions-nous pas aussi le nom de M. Maurice Mæterlinck, dont les œuvres portent l'empreinte d'une si puissante personnalité, et traduisent une vie intérieure — disons une vie religieuse — si intense ? Sans doute beaucoup de croyants

1. Le mouvement religieux se manifeste jusque dans l'archeologie et l'histoire de l'art. Dans ce domaine, il a inspiré des œuvres de haute valeur scientifique, en enseignant à comprendre l'art religieux par le dedans, je veux dire en remontant aux idees et aux sentiments dont il est l'expression.

L'œuvre si remarquable et si neuve de M. Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle en France*, se relie aux tendances qui nous ont donné une nouvelle notion de l'histoire.

2. Voir tous ses derniers travaux ; en particulier, *La vraie Religion selon Pascal*, Paris, 1905.

3. *Problèmes de la Libre-Pensée*, p. 203.

trouvent son Temple vraiment trop enseveli sous les préoccupations littéraires ou les doutes philosophiques; mais comment méconnaître que les principaux sentiments suscités en nous par la religion se réveillent au contact de son œuvre? Où trouver plus de recueillement que dans son étude sur le *Silence*, plus de stupeur devant le monde et devant la vie que dans ses pages sur le *Tragique quotidien?* Où trouver plus de gravité que dans sa méditation du problème de la souffrance et des rapports de la *Sagesse et de la Destinée;* plus de confiance que dans sa *Bonté invisible;* plus d'angoisse que dans sa *Vie profonde?* Personne à notre époque ne s'est penché avec plus de mystique ferveur sur ce que Carlyle appelait « la grande mer intérieure de beauté ». Voilà bien la véritable libre-pensée religieuse, qui cherche ardemment quel idéal nouveau elle pourrait présenter au monde à la place de l'idéal chrétien. Rien de plus révolutionnaire que la tentative de M. Mæterlinck, rien de plus pieux, rien de plus fervent que son âme. Par des voies qui ne sont pas les nôtres, il cherche le principe éternel des choses et de la vie, et il trouve sans peine le moyen de dépasser et de dominer l'existence. »

Parmi ceux en qui, à cette heure confuse, on peut suivre l'évolution qui s'accomplit dans les sentiments religieux d'un grand nombre de nos concitoyens, je n'en nommerai qu'un, Charles Péguy, fondateur des *Cahiers de la Quinzaine.*

Son *mystère de la charité de Jeanne d'Arc* a été salué avec une joie égale par les libres penseurs, les catholiques les plus orthodoxes et les protestants les plus libéraux. La beauté de cette œuvre est toute

faite de sincérité et de simplicité; elle est dans la franchise avec laquelle l'auteur laisse voir le rôle énorme que la liturgie sacrée peut avoir dans une vie.

Dans ce siècle passionné de vitesse, Péguy pourra consacrer dix ou vingt pages à préparer l'éclosion d'un sentiment. Il répète les mêmes mots, les mêmes phrases, avec une insistance qui, de prime abord, est exaspérante, mais qui, bientôt, s'impose à votre esprit et vous prend le cœur. C'est la même chose et c'est pourtant différent; cette litanie qui avait l'air immobile est une procession qui s'avance lentement, mais qui sait où elle va; et quand on en a lu un tiers on ne peut plus s'arrêter.

Or ce dreyfusiste impénitent est arrivé à un merveilleux épanouissement du sens catholique. Il y a chez lui toute la foi catholique, toute la vision catholique.

C'est un catholicisme vécu, conquis, vivant, conquérant. Il y a le Pater et l'Ave Maria, l'Eucharistie et l'Angelus, la soif d'unité, le sens du Calvaire et du sacrifice, de la liturgie et de la tradition. Il y a pardessus tout la sensation que l'humble travail du laboureur est béni par l'Église.

Et tout cela vous entoure, vous baigne, vous pénètre, avec d'autant plus de force que l'auteur n'abdique jamais son libre jugement.

« Toute la faiblesse, et peut-être faut-il dire la faiblesse croissante de l'Église dans le monde moderne vient non pas comme on le croit de ce que la Science aurait monté contre la Religion des systèmes soi-disant invincibles, non pas de ce que la Science aurait découvert, aurait trouvé contre la Religion des arguments, des raisonnements censément victorieux, mais

de ce que ce qui reste du monde chrétien socialement, manque aujourd'hui profondément de charité. Ce n'est point du tout le raisonnement qui manque. C'est la charité. Tous ces raisonnements, tous ces systèmes, tous ces arguments pseudoscientifiques ne seraient rien, ne pèseraient pas lourd, s'il y avait une once de charité[1]. »

1. Charles Péguy, *Notre Jeunesse*, p. 136.

CHAPITRE IX

LES CARACTÈRES ET LA DIRECTION DU MOUVEMENT RELIGIEUX ACTUEL

L'homme aujourd'hui a surtout le sens de la vie, et comprend à la fois sa puissance et les limites de sa liberté. — L'histoire tend à envahir tous les domaines intellectuels et à se substituer même à la métaphysique; mais l'esprit contemporain n'oppose pas, sous prétexte de réalité, une conception matérialiste de l'histoire à sa conception dogmatique; il prend conscience de la vie dans l'histoire, et, dès lors, le fil conducteur est trouvé. — A qui appartient l'enfant? Ni à l'Église, ni à l'État, ni aux parents. — Le sentiment historique dans le toast d'un maire de village. — Linéaments d'une morale et d'une religion laïques procédant de la nouvelle conception de l'histoire. — Irrémédiable faiblesse de certaines réformes religieuses.

Après avoir essayé de saisir l'action des préoccupations nouvelles dans la vie politique, philosophique, artistique, littéraire de notre pays, il est possible de faire un pas de plus pour préciser le caractère de cette orientation et tâcher de la voir dans son ensemble.

Le mouvement religieux actuel, se manifestant particulièrement hors des églises et dans des questions qui ne semblent pas, au premier abord, être en relation directe avec la religion, n'a pas toujours été reconnu. Il est même arrivé que le mauvais accueil

qu'il a reçu des églises l'ait fait prendre pour un effort antireligieux.

Peut-être pourrait-on dire qu'il est une tendance — souvent inconsciente, et qui n'a rien de systématique — engendrée par les circonstances, à s'occuper surtout des réalités ; et à les considérer, non à travers les raisonnements abstraits d'une doctrine absolue, soit mystique, soit rationaliste, mais à les suivre dans leur développement ; à chercher dans leur *vie* passée l'explication de leur valeur actuelle, enfin à espérer trouver dans cette vue contingente et relative, des indications pratiques pour la conduite individuelle, pour la politique soit nationale, soit internationale, et pour la solution des questions sociales.

Si c'est bien la direction et comme le leitmotiv de la mentalité actuelle, on peut dire qu'il y a là un effort éminemment religieux : il jette, en effet, comme fondement indiscuté et indiscutable de toute activité, des affirmations qui sont le fruit le plus caractéristique de l'évolution religieuse ; des affirmations qui impliquent la liberté de l'homme, la beauté et la valeur de la vie, la possibilité pour l'homme de collaborer au perfectionnement indéfini, non seulement de sa vie individuelle, mais de l'ensemble de la nature ; des affirmations qui impliquent encore que l'action bonne est celle par laquelle l'homme prend conscience de son meilleur lui-même, et demande à ce moi qui est à lui, en lui et pourtant plus que lui, un programme, une méthode, une inspiration, un devoir. Ce devoir n'est pas le devoir abstrait et absolu inscrit dans un code, il est *son* devoir à lui, à lui seul ; il s'impose à lui, souverain et impérieux, parce que rien ne peut rendre un autre capable de l'accomplir à sa place.

Et de même que chaque individu a son devoir personnel, incommunicable, exigeant qu'il soit le pilote de sa propre vie à travers des écueils que lui seul connaît, de même les collectivités constituent des individualités morales qui, elles aussi, ont leurs devoirs spéciaux, une mission particulière qui n'est celle d'aucune autre société.

Le petit être qui vient au monde n'est pas une abstraction incarnée. Si puissant ou si libre qu'il puisse devenir un jour, il ne pourra pas faire qu'il ne soit pas l'héritier d'un passé dont il faut renoncer à penser la durée, et dont chaque convulsion, chaque révolution, chaque effort, chaque soupir, chaque vibration a laissé en lui quelque trace.

Il peut se révolter, il ne peut pas faire que cela ne soit pas. Il peut changer de nom, de nationalité, d'église. Mais, pas plus qu'un nègre ne peut devenir blanc, il ne peut arriver à n'être plus la créature de telle race, de telle nationalité, de telle église.

Les individus et les groupes d'individus sont-ils donc de purs et simples esclaves? Non, et si nous constatons la force du passé, il faut constater aussi que la vie ne se répète jamais, que le déterminisme absolu lui est aussi étranger que la liberté absolue : elle est vivante. En parlant ainsi, nous savons bien que nous employons une expression que nous ne saurions définir. Est-ce une raison suffisante pour ne pas l'employer? La vie est un mystère. Nous ignorons son secret; mais ce que nous savons bien, c'est que sa marche peut aller avec plus ou moins de vigueur et de rapidité dans un sens qui n'est pas celui de la pure logique, dans un sens que nous appelons progrès, et que, sans hésiter, nous qualifions de bon,

de supérieur à celui de la logique rationnelle. Et dans ce progrès dont il ne saisit ni l'origine ni la fin, dont son œil n'embrasse qu'un court instant, l'homme actuel sent avec une intensité que cette pensée n'avait pas eue encore, qu'il peut intervenir partiellement. Il ignore les fondements de l'édifice, il n'en verra jamais le couronnement... Qu'importe ! il est heureux d'être appelé à y apporter une pierre.

Les tendances actuelles impliquent la catholicité de l'effort, la sensation de la solidarité à travers le temps et l'espace. Et cette sensation, que l'expérience ne fait que confirmer, se transforme en intelligence du passé pour éclore en amour du présent et en préparation de l'avenir.

On dira, sans doute, que tout cela est déjà de la métaphysique. C'est fort possible, mais ce qui importe pour nous, puisque nous voulons simplement observer ce qui passe, c'est que les diverses affirmations que nous venons de voir sont constamment considérées par nos contemporains, soit comme des données immédiates de la conscience, soit comme procédant de la réalité la plus concrète, regardée en dehors de toute systématisation philosophique ou religieuse.

*
* *

Ces données expérimentales sont grosses de conséquences qui en découlent, non par voie de raisonnement logique, mais par voie de développement vital, analogue à celui qui nous fait voir le chêne sortant du gland : il y a là les germes d'une évolution intellectuelle, morale et religieuse qui se manifeste déjà avec puissance partout autour de nous.

L'histoire tend à tout envahir dans le domaine intellectuel et à se substituer, sans même leur faire l'honneur de les combattre, aussi bien à la métaphysique qu'à une vue purement actuelle et bornée de la réalité. Après avoir pendant des siècles cherché partout l'absolu, il semble que notre esprit soit devenu incapable de le penser, et bien loin de nous trouver appauvris, nous nous sentons débarrassés de tendances qui nous isolaient, nous nourrissaient d'orgueil et d'illusion. Nous nous détournons de décevants mirages pour regarder l'humble réalité qui nous crée des devoirs précis, nombreux, efficaces, individualisés et solidaires tout à la fois.

Si l'histoire tend à envahir tous les domaines intellectuels, la conception que nous en avons s'est complètement transformée. Le seul caractère qui lui reste, rappelant ce qu'on entendait naguère par histoire, c'est que son regard est tourné vers le passé. Son esprit est renouvelé, et elle cherche à se créer des méthodes en harmonie avec cet esprit nouveau.

A ce qu'on pourrait appeler sa notion dogmatique[1] — celle qui consiste à grouper tous les faits autour d'un dogme, ainsi que l'a fait Bossuet dans son Discours sur l'histoire universelle — bien des savants ont opposé, non sans raison, le témoignage des faits;

1. Inutile de rappeler ici le rôle primordial que les *raisons de convenance* jouent dans les travaux des historiens ecclésiastiques. Nous ne savons *rien* historiquement sur le père et la mère de Jésus; mais, grâce aux motifs de convenance, on arrive à écrire de gros volumes intitulés : *Histoire de la Sainte Vierge*, *Histoire de Saint Joseph*, munis de toutes les approbations possibles et au cours desquels les auteurs ne semblent pas avoir eu la moindre hésitation quant à la légitimité de leur méthode. Dans ces sortes de travaux, dus souvent à des personnalités éminentes, on voit de pures contemplations théologiques se substituer à l'histoire.

mais ils ont eu le tort de se laisser dominer, sans s'en apercevoir, par une vue matérialiste de ceux-ci. L'érudition s'est trop souvent complue dans une sorte d'idolâtrie du détail et dans des méthodes si mécaniques, si extérieures, qu'elles ont abouti à des résultats dont les auteurs eux-mêmes ne voudraient pas, si la peur d'être rejetés dans les anciens errements ne les arrêtait.

Si les constructions grandioses de l'histoire dogmatique ne correspondent pas à la réalité, elles ont l'avantage d'être facilement saisissables. De plus, si elles sont un pur symbole, elles le laissent du moins apercevoir, et ne sauraient tromper aucun lecteur sur leur nature. L'exagération de l'érudition historique, au contraire, est souvent plus qu'une erreur, elle devient facilement un mensonge. Elle procède d'une conception juridique et judaïque de la vérité. Elle tend à persuader aux auteurs et aux lecteurs que, quand on a tous les documents sur une question, et quand on les a classés et dépouillés sans parti pris, on a une image adéquate des faits. Or, l'érudition, poussée à ses extrêmes limites, aboutit à la plus décevante des impasses : elle ressemble à certaines de nos bibliothèques modernes, où la loi ordonne de conserver tout ce qui s'imprime dans un pays et qui deviennent inutilisables, parce qu'avoir tout, c'est presque n'avoir rien.

La pensée actuelle n'oppose pas ces deux conceptions de l'histoire l'une à l'autre, et ne songe pas davantage à établir une sorte de *modus vivendi* entre elles, en utilisant, tantôt l'une, tantôt l'autre : elle s'assimile ce qu'il y a de meilleur en elles, le fond en une notion nouvelle, et, là où l'érudition ne savait

qu'amasser des matériaux, et où l'histoire dogmatique échafaudait d'invérifiables systèmes, elle se met en devoir, elle, d'étudier la vie, l'évolution des sociétés.

La simple introduction de la notion de vie transforme l'histoire[1], la socialise dans toutes les directions, fait d'elle une philosophie, une morale, une religion, la base par excellence de l'éducation individuelle et de l'éducation politique.

Nous ne pouvons bien prendre possession de nous-mêmes, de nos énergies latentes, qu'à la condition de travailler à côté de nos semblables. Le jeune paysan, quand il n'est pas gâté par des suggestions étrangères, a hâte de travailler à côté de son père et de ses frères; on le voit parfois s'essayer en cachette à porter de lourds fardeaux, à tâcher de faire tous les travaux pour lesquels on le déclare encore trop petit. Il n'y arrive pourtant pas, car la mise en activité musculaire complète de l'individu n'a lieu qu'en union, en cadence et en harmonie avec d'autres hommes; de même, nos énergies mentales, pour arriver à leur plénitude, ont besoin de se sentir filles de celles du passé et solidaires avec elles.

Naguère, une certaine morale cherchait à empêcher cette connaissance du passé; elle voulait voiler à l'enfant les incertitudes et les difficultés à travers lesquelles s'est formulée notre morale actuelle. Le but était excellent : on voulait rendre les parents véné-

1. La révolution qui en quelques années s'est opérée dans les sciences géographiques n'a pas une autre cause. Au lieu des rébarbatives nomenclatures que nos jeunes années ont connues, la géographie est aujourd'hui la science la plus vivante, une de celles où la mémoire a un rôle secondaire.

rables, les faire regarder comme infaillibles, et donner à l'enfant l'impression que Moïse dut produire sur les Israélites, lorsque, descendant du Sinaï, il plaça dans l'arche du Tabernacle les deux tables de la Loi éternelle. Les moyens, malheureusement, ne valaient pas autant que le but. Les enfants, même tout petits, n'étaient pas toujours dupes des pieuses paraboles, et, faisant semblant de croire, se prenaient à douter de l'ensemble de l'éducation qu'on leur donnait. Certains se demandaient même s'il n'y aurait pas un accord tacite de la société pour tromper les enfants.

Aujourd'hui, on semble avoir renoncé à cette méthode. La théorie de l'infaillibilité des parents se heurtait à de trop nombreux et lamentables démentis.

La profondeur de l'évolution qui s'opère à cet égard dans nos mœurs a été mise en lumière, au cours des très intéressantes discussions qui ont eu lieu depuis quelques années sur les questions scolaires. On a vu surgir des idées tout à fait nouvelles en réponse à la question : à qui appartient l'enfant? Nous n'avons pas le temps de nous étendre ici sur ce sujet, mais il faut l'indiquer d'un mot; car la solution visiblement adoptée par l'opinion publique n'a été ni celle que préconisait l'Église, ni celle qui est encore inscrite dans nos lois civiles. Elle a été inspirée par l'orientation morale et religieuse que nous tâchons d'esquisser.

Les polémistes conservateurs n'ont pas osé en revenir purement et simplement à la vieille idée orthodoxe, théoriquement toujours existante, que l'enfant appartient à Dieu, c'est-à-dire pratiquement à l'Église, ou plutôt au pape qui en est le chef, et au prêtre son délégué. Sans avouer leur changement de

front, ils ont dit : l'enfant appartient aux parents. C'était revenir à la vieille notion séculière et païenne ; mais il n'y avait là qu'une apparence, car ceux qui revendiquaient pour les parents tous les droits sur leurs enfants — ajoutaient mentalement : pour diriger ces enfants conformément à l'enseignement de Dieu (de l'Église).

Chose étrange, ce point de vue qui, pris tel qu'on avait soin de l'énoncer, aurait dû, semble-t-il, flatter l'amour propre des parents, les a laissés complètement indifférents. A cet égard, le grand effort de tous les éléments des divers partis conservateurs, tenté pourtant avec un ensemble parfait, n'a eu aucun succès. Ce fait, qui a passé inaperçu, est pourtant l'indice des changements profonds qui s'accomplissent dans la pensée et les mœurs de notre société.

Un échec analogue a été subi par un petit nombre de théoriciens qui, aux revendications conservatrices opposaient les leurs, et disaient : l'enfant appartient au groupement social.

La réponse que le sentiment public a fait à ces deux théories, en refusant même de les prendre en considération, n'a pas été formulée nettement dans des textes, mais elle se formule à chaque instant dans les faits. En opposition avec la vieille notion païenne — qui inspire encore beaucoup de nos lois, en ce qui touche la famille, — nous admettons maintenant que l'enfant n'est pas fait pour les parents, mais que ce sont les parents qui sont faits pour l'enfant. L'enfant est une pierre vivante apportée à l'édifice de l'avenir. Nos larmes, quand un enfant meurt, ne sont pas toutes des larmes égoïstes, et les transports de l'amour procréateur ne sont pas une honteuse concu-

piscence de la chair. Le jour viendra où les hommes reconnaîtront la beauté, l'incomparable grandeur de la communion des corps, où ils ne sauront plus la séparer d'une indicible communion avec le mystère des mondes. Nous ne tournons pas le dos à la vérité, à la vie, à la révélation. Nous venons d'elles, et plus véritablement encore, nous allons vers elles; nous sommes de la vérité, de la vie, de la révélation; et même nous en faisons, dans la mesure où nous enrichissons le domaine encore si restreint, que l'humanité a créé par son labeur, ses larmes, son amour.

En voyant les erreurs du passé, les erreurs de nos parents, nous perdons notre orgueil. Nous apprenons à supporter celles des hommes qui nous entourent; nous devinons que nous n'en sommes pas exempts, et ainsi nous devenons plus modestes, plus patients et plus forts.

L'ancienne philosophie enseignait qu'une perfection qui n'est pas absolue ne vaut pas la peine qu'on passe sa vie à la poursuivre, avec la certitude qu'on ne l'atteindra pas. C'était trop calomnier la nature humaine. Elle est beaucoup moins enivrée d'absolu que ne voudraient le faire croire certaines écoles de philosophie. Le laboureur n'a pas la certitude de moissonner le blé qu'il sème. Il y a quelque chose d'infiniment doux à planter des arbres à l'ombre desquels on ne se reposera pas.

Ces arbres ne seront pas éternels; peut-être déjà la bise du prochain hiver les desséchera-t-elle. Courage! plantons-les tout de même; notre devoir n'est pas qu'ils réussissent, mais qu'ils soient plantés. D'ailleurs, ils réussiront toujours en quelque manière, et leurs pauvres branches, noircies par la gelée,

seraient encore, pour ceux qui viendront après nous, un témoignage de notre foi.

Plantons donc des arbres, semons des idées, créons des institutions, comme ceux qui sont venus avant nous, et bien loin d'être arrêtés par l'idée de ce que nos efforts auront fatalement d'insuffisant, soyons soutenus par la certitude qu'ils en préparent d'autres, puis d'autres, jusqu'à l'infini, et que notre labeur est entré comme une note harmonieuse dans l'éternelle symphonie.

*
* *

Le silence gardé, en général, devant ceux qui discutaient théoriquement à qui appartient l'enfant est bien digne d'être noté.

Il marque dans le public, non pas, comme cela a été dit, du scepticisme ou de la paresse à discuter les grandes questions, mais simplement la tendance à voir les choses telles qu'elles sont et à ne pas vouloir se payer de mots.

Notre peuple est las des polémiques verbales qui ne font pas la lumière dans les intelligences et créent des malentendus. Il s'aperçoit que la vie rapproche et unit.

L'an dernier, un maire de village, dans les Cévennes, portant, le jour de la fête nationale, son toast à la République, disait à peu près ceci : « Je me rappelle notre vieil instituteur, il y a quarante ans, nous disant que la vie politique ressemble à l'ascension de celui qui chercherait à monter vers les sommets des Alpes qui étincellent là-bas, plus haut, toujours plus haut. Nous sommes une des communes les plus avancées du département. J'en suis fier comme vous.

Continuons pourtant notre marche en avant. Qui sait s'il n'y en a pas qui sont plus haut que nous et que nous ne savons pas voir. Cependant, c'est surtout à ceux qui sont en arrière qu'il nous faut penser. Ne leur jetons pas de pierres, ne les injurions pas. Ce serait perdre notre temps. Et puis, nous leur ferions croire un mensonge; car, au fond, nous les aimons bien. Sans eux, nous n'aurions pas marché si vite. Nous sommes fiers de nos jambes, et c'est en grande partie l'émulation qui nous a fait prendre de l'avance. Quelque autre chose aussi : tout en les critiquant et parfois en riant d'eux, nous nous sentons leurs frères. Là où ils en sont, nous en étions il y a quelques années. Plus tôt qu'on ne pense peut-être, ils en seront où nous en sommes aujourd'hui. Vous le savez, c'est pour eux que nous travaillons, autant que pour nous. Nous sommes une avant-garde. Honneur à nous! Mais nous ne pouvons pas triompher seuls, et, le pourrions-nous, nous ne le voudrions pas.

« Je finis comme j'ai commencé, en vous rappelant les belles choses que notre vaillant maître d'école nous disait de la République une et indivisible; je ne les comprenais pas, il y a quarante ans, mais il me semble que je commence à les comprendre maintenant, et je lève mon verre en l'honneur de ceux qui nous suivront et seront de meilleurs serviteurs que nous de la Patrie et de la République. »

Ces simples paroles, dites, avec un abandon parfait, sur une place de village ne sont pas exceptionnelles; elles indiquent dans certaines de nos populations rurales l'arrivée à une conception de la politique — même locale — qui dépasse celle des « mares stagnantes ».

Le désir de comprendre le passé n'est plus extra-

ordinaire ; et, jusque dans les montagnes, on commence à avoir le culte de tous ses vestiges, de quelque nature qu'ils soient, par une sorte de piété pour ceux qui les ont laissés. Il n'y a là, dans de tels milieux, ni snobisme, ni préoccupation mercantile, mais un sentiment de solidarité historique, et d'amour du sol local, qui, après avoir pendant longtemps semblé prêt à disparaître, se manifeste de nouveau avec une intensité inattendue.

Sans doute chaque génération est fille de la génération précédente, mais jadis le sentiment de filiation n'existait que vers les plus hauts degrés de la hiérarchie sociale : aujourd'hui, il se généralise et change de contenu ; il s'est modelé sur les tendances scientifiques, et, au lieu de nous montrer l'idéal bien loin derrière nous, il nous le montre en avant, conquis heure après heure, non par un travail de répétition monotone, mais par un effort qui est une incessante création et un perpétuel progrès.

L'Église nous avait parlé de la tradition et de sa valeur dans l'enseignement religieux, la vie nous en découvre la puissance dans tous les domaines et, en nous montrant ce que nous sommes, nous suggère ce que nous devons et ce que nous pouvons devenir.

En prenant conscience de notre solidarité avec le passé, nous sommes amenés à voir que l'évolution peut s'accomplir en suivant des voies bien différentes, qu'elle peut se faire suivant une direction que nous appelons bonne, et que nous pouvons l'aider à s'y engager, à s'y maintenir ou à y marcher plus rapidement et plus sûrement.

De là tous les linéaments d'une morale parfaitement laïque qui a trop reçu de ses aînées pour être

tentée de leur faire la guerre et qui ne se sent ni pauvre ni mal assurée.

En prenant conscience de l'effort qui traverse l'histoire, et, en vérité, la constitue, nous nous unissons à lui de toutes nos forces, nous nous offrons à lui, et nous éprouvons la sensation que, dans ce sacrifice, nous faisons acte de citoyens d'une cité à la fois présente et éternelle.

N'est-ce pas là une foi nouvelle, une religion qui ne vient pas, l'arbalète à l'épaule, décapiter des statues ou souiller des sanctuaires, mais qui ira les fréquenter pour les aimer plus et mieux que ceux qui s'en croient, naïvement, les propriétaires. Elle ne les en chassera pas, mais les leur rendra plus précieux encore, en leur en racontant l'histoire ; non pas l'histoire morte, catalogue de noms d'architectes problématiques, listes d'évêques inconnus, énumération de reliques suspectes, fragments de diplômes, de bulles ou d'édits, mais l'histoire vivante, celle où on voit la cathédrale surgir de terre par un superbe élan de foi de toute une cité, affirmation religieuse de la plèbe du bon Dieu, tressaillant d'un indicible amour pour celle qui dit :

Fecit potentiam in brachio suo,
  dispersit superbos mente cordis sui;
Deposuit potentes de sede,
  et exaltavit humiles;
Esurientes implevit bonis
  et divites dimisit inanes [1].

1. Luc, 1, 51-53.

Il a déployé la force de son bras;
Il a dissipé ceux qui s'enorgueillissent dans les pensées de leur cœur,
Il a renversé de leur trône les potentats
Et il a élevé les petits.
Il a comblé de bien les affamés,
Et, les riches, il les a renvoyés les mains vides.
(*Traduction de Crampon.*)

*
* *

On le voit donc, ce qui fait l'originalité et la puissance de l'orientation religieuse actuelle, c'est qu'elle procède de la vie et de la réalité et qu'elle a un caractère essentiellement social et même solidariste.

CHAPITRE X

NOTRE ORIENTATION RELIGIEUSE ACTUELLE EST ESSENTIELLEMENT FRANÇAISE

L'unité de la France n'est pas surtout politique. — Comment elle s'affirme dans le mouvement que nous étudions. — Médiocre enthousiasme de notre pays pour les succès industriels et commerciaux. — Notre orientation religieuse actuelle n'est pas d'origine étrangère. — Impossibilité pour la France d'entrer en relations intimes avec la mentalité allemande, soit politique, soit théologique. — Renan, précurseur des tendances actuelles. — Le Dr Harnack. — Manifeste d'un pasteur libéral allemand qui proclame la piété qu'il peut y avoir chez les athées. — Pourquoi le « Christianisme inconscient » n'aurait aucun succès en France.

Engendrée non créée, tel est le caractère très net de l'orientation dont nous nous occupons, quand on en recherche les origines. Elle est née sur le sol de France, et résulte du labeur de la pensée et de l'activité spirituelle de tout notre pays cherchant sa voie.

A y bien regarder, notre unité nationale ne s'était jamais aussi vivement affirmée, parce qu'elle dépasse infiniment l'unité territoriale, cimentée sur les champs de bataille; elle dépasse l'unité de mœurs, de civilisation, de politique, qui déjà au moyen âge faisait rêver nos chevaliers de la douce France; elle redevient l'unité d'effort idéal qu'elle avait été au

XIII[e] siècle et à certains moments de la Révolution. A toutes les époques, on a vu des nations se dresser comme un seul homme devant l'ennemi, trouver dans le danger commun une cohésion qu'elles n'avaient pas connue auparavant. L'union de la France en ce moment a un tout autre caractère : ses enfants se serrent les uns contre les autres, non pour se défendre, non pour attaquer, mais pour comprendre, pour travailler, pour chercher à prendre conscience de quelque chose qui est déjà en eux tous, et qui est pourtant encore futur.

J'ai tâché d'indiquer plus haut les sentiments que nous nourrissions à l'égard de l'Allemagne. Quant à l'amitié que nous ressentons pour nos autres voisins, elle n'est pas un vain mot, et correspond à une réalité profonde. Notre diplomatie, en concluant des ententes cordiales, n'a fait que suivre l'opinion qui va bien au delà de ce que stipulent les relations officielles.

Et il suffit d'ouvrir les yeux pour s'apercevoir que l'attraction qui nous porte vers les autres nations est, en général, parfaitement désintéressé. Les publicistes éminents qui font miroiter à nos yeux les succès commerciaux que nous pourrions avoir çà et là, par une activité méthodique, restent en général fort surpris de l'indifférence au milieu de laquelle ils parlent. C'est qu'il faut bien plus que des préoccupations utilitaires pour que tout un peuple répète la parole du poète philosophe : *Homo sum : humani nihil a me alienum puto*, et la redise avec une plénitude de sentiment que Térence lui-même n'y avait pas mise.

Ce qui crée l'unité de la famille, ce n'est pas une communauté d'intérêts matériels. La nécessité de

lutter ensemble, le bon sens, l'accoutumance et l'instinct lui-même n'y suffiraient pas. Il faut tout cela, et quelque chose de plus : la recherche en commun d'un idéal et le culte en commun de cet idéal. Or, c'est bien là ce que notre pays essaye de faire en ce moment, à travers d'inévitables erreurs et d'innombrables malentendus.

Même la forme du gouvernement influe sur cet état d'âme : sous l'ancien régime, l'unité nationale se réalisait en quelque sorte dans la personne du roi. Servir le roi, c'était servir la France. La disparition de la royauté, bien loin d'avoir porté à l'unité un coup fatal, l'a, au contraire, fortifiée. Chaque citoyen a été amené à prendre conscience de ce qui l'unissait à la collectivité nationale.

Et c'est parce que cette unité spirituelle est complètement réalisée que nous arrivons à une étape d'où elle peut envisager des problèmes nouveaux, celui, par exemple, des relations internationales, et les examiner, sans partir des préoccupations politiques, paix, guerre, intérêt commercial, etc.

On s'étonne quelquefois de l'extrême indulgence des jurys de cours d'assises en ce qui concerne les faits d'antimilitarisme. Au lieu de se scandaliser et de donner de fantaisistes interprétations de ces verdicts d'acquittement, il vaudrait mieux essayer de les comprendre. On s'apercevrait bientôt que les simples citoyens qui composent les jurys n'ont pas voulu appliquer à l'accusé des lois qui ne correspondent plus à l'état de nos mœurs. Ils ne veulent pas approuver certaines folies antimilitaristes, mais ne veulent pas davantage se méprendre sur les très bons sentiments dont ces folies ne sont qu'une consé-

quence hâtive et inconsidérée. Hommes sans cesse en contact avec les préoccupations sociales dans les milieux les plus divers, ils sentent que chez beaucoup de nos contemporains — ceux de droite aussi bien que ceux de gauche — il y a de l'exaltation maladive et une sorte d'enivrement religieux; leur clémence n'est pas une approbation, elle signifie que la prison est un moyen par trop primitif pour guérir certains égarements dont l'origine est généreuse; elle signifie aussi que ces égarements sont liés à des crises de conscience, à des vues de foi très profondes et éminemment respectables. Ils refusent de se faire juges dans des causes qui leur paraissent des procès d'hérésie.

*
* *

La situation spirituelle de la France a donc en ce moment quelque chose d'extraordinaire, d'incommunicable. Le coup d'œil que nous jetons ici sur sa vie voudrait surtout saisir les tâtonnements, si difficiles à caractériser, les velléités souvent désordonnées, les accès de mysticisme chez des individus non mystiques, suivis de malaises, de faiblesses brusques, d'accès de dépression, tous ces traits qui font quelquefois si mal juger notre pays par ses meilleurs amis.

Cet état fiévreux n'avait jamais été aussi caractérisé qu'aujourd'hui; et si, derrière les mots, nous tâchons de saisir les réalités, nous verrons que ce malaise provient d'une crise spirituelle, et de ce qu'il y a plusieurs manières d'être religieux : l'une, c'est d'appartenir à une église, de lui obéir, de faire des sacrifices moraux et matériels pour elle; une autre

consiste à ne pas faire à la religion sa part mais de vouloir vivifier par elle toute notre activité.

Entre un homme qui consacre sa vie à accroître sa fortune, mais qui donne une généreuse dîme à son église, se fait la providence des œuvres paroissiales, entre lui et un incrédule qui ignore prêtres et église, mais qui cultive son intelligence et ne fait pas le moindre effort pour s'enrichir, comment décider quel est le plus religieux?

Les économistes qui se désolent en voyant l'insuccès de leurs efforts pour persuader à la France qu'il faut se lancer dans les grandes entreprises commerciales, créer des industries, semblent n'avoir pas songé à l'une des raisons pour lesquelles ils s'agitent si souvent dans le vide : c'est qu'il y a une prospérité commerciale et industrielle dont nous n'avons aucune envie. Il y a certains succès matériels qui ne valent pas la peine qu'on se donne pour se les procurer. même quand ils sont honnêtes. — Combien de fois ne le sont-ils pas! — Sans doute, pauvreté n'est pas synonyme de vertu, mais il y a un dédain de l'or qui est bien le commencement de la sagesse, de la foi et de la liberté.

On parle beaucoup de la pauvreté des pays latins. Ceux qui s'en alarment feraient cependant bien de se demander si elle ne pourrait pas être pour les nations ce qu'elle a été si souvent pour les individus : la marque d'élection.

Quoi qu'il en soit, un des caractères essentiels de l'orientation religieuse de la France actuelle, c'est qu'elle ne peut pas être isolée de la vie politique et intellectuelle de la nation. Il en serait tout autrement si c'était une importation étrangère, comme il

y en a eu tant dans notre pays. S'il s'agissait, par exemple, d'étudier un mouvement comme celui du spiritisme, on pourrait établir un tracé presque journalier de ses progrès, marquer le rôle des fondateurs, celui des recrues, indiquer les crises, les conquêtes, les insuccès et le reste. Tout cela serait, en somme, facile; une patience, un peu experte, pourrait suffire à la tâche, parce que sur aucun point il n'y a contact entre la pensée française et les nouvelles doctrines. Leur histoire est constituée par une succession d'épisodes. Pour le mouvement religieux, au contraire, il s'agit de courants souvent invisibles, mais qui créent à notre vie spirituelle une atmosphère inattendue.

On peut emprunter à un peuple voisin des vues scientifiques, un système métaphysique; mais on ne saurait lui demander de répondre à des préoccupations qui ne sont pas les siennes, d'indiquer la voie à suivre sur des sentiers qu'il n'a pas eu à parcourir. Par une coïncidence curieuse, c'est au moment même où la France devient plus désireuse que jamais de comprendre les autres nations, d'entretenir avec elles des relations fécondes, c'est à ce moment qu'elle a à résoudre des questions pour lesquelles ses sœurs ne peuvent lui être d'aucun secours.

Nous avons déjà vu plus haut comment, après s'être enthousiasmée avec une bonne volonté évidente de toutes les littératures et de toutes les philosophies de l'étranger, elle a été finalement amenée à se replier sur elle-même.

Elle ne pouvait pas aller chercher du côté de l'Allemagne des exemples et des inspirations : celle-ci avait tout naturellement une mentalité de peuple

vainqueur très différente de celle d'un peuple vaincu, surtout quand ce vaincu ne se trouve pas hypnotisé par le désir de se venger [1].

1. L'influence de Bismarck ne s'est pas plus exercée sur la France que celle de Nietzsche. Sa volonté de puissance (*Wille zur Macht*) nous est restée aussi étrangère que l'esprit impérialiste qui lui succéda. L'idée de revanche brutale n'a jamais été chez nous, même au moment où nous souffrions le plus, qu'une sorte de choc en retour physique. Aujourd'hui, tout cela est dépassé : tout cela a été remplacé d'abord par un sentiment intuitif du profond travail qui s'accomplit dans la civilisation, puis bientôt ce sentiment vague s'est transformé en une volonté plus consciente de ce qu'elle poursuit. Notre souffrance physique de jadis est devenue morale et s'est intensifiée. De plus en plus nombreux sont ceux qui souffrent pour l'Allemagne, en voyant cette grande et noble nation prendre une attitude qui n'est pas celle de son meilleur elle-même.

En parlant ainsi, je songe à certaines manifestations qui malheureusement font plus de tapage en Europe que les appréciations sévères dont elles sont l'objet, en Allemagne même, de la part d'hommes représentatifs. En réponse aux bruyantes déclarations du Dr Stengel, de Munich, le professeur Köhler, doyen de la Faculté de droit de Berlin, écrivait dans la *Zeitschrift für Völkerrecht und Bundesstattenrecht*, dont il est directeur (1910), un article intitulé : *Le Mouvement pacifiste et le droit international* qu'on voudrait citer tout entier : « Quand un Hollandais ou un Belge, y disait-il, entreprend l'apologie de la guerre, cela n'a aucune importance politique et peut être purement et simplement négligé. Mais quand les Allemands, en un temps d'extrême tension politique, font de pareilles manifestations, cela peut nous porter un grand préjudice. Des déclarations de ce genre ont plus contribué que tout le reste à entretenir le soupçon qui pèse sur nous chez les autres peuples, comme je m'en suis personnellement convaincu. Comme si notre amour de la paix n'était pas sincère, comme si nous n'avions d'autre visée que d'attaquer et d'écraser les autres nations sous la supériorité de nos armes! Des arguments tels que celui-ci : « Nous sommes entourés d'ennemis » se corrigent d'eux-mêmes en celui-ci : « Nous sommes entourés de peuples civilisés, dont aucun ne veut la guerre, et nous ne la voulons pas davantage ». C'est pourquoi il est impolitique au plus haut point d'assigner comme idéal à notre activité l'affirmation de la volonté nationale contre la tendance des nations à s'associer juridiquement. L'étranger en sera autorisé à signaler l'Allemagne comme

A côté de cette mentalité politique il y en avait une autre chez nos voisins de l'Est, celle des théologiens en général et des exégètes en particulier, mais de ce côté encore nous n'étions pas préparés à profiter des leçons qu'on était très disposé à nous donner et que nous avions le plus grand désir de recevoir [1].

un Etat qui refuse de s'adapter à la communauté des nations, et il sentira grandir l'antipathie dont nous souffrons. Le dicton : *Oderint dum metuant* est un principe politique erroné. C'est avec de pareilles maximes qu'on a semé la méfiance et le soupçon et suscité cette nervosité anti-allemande que nous avons pu observer, moi-même en Angleterre et le professeur Manes jusque dans les colonies australiennes. »

1. Je ne puis résister au plaisir de mettre sous les yeux des lecteurs une page où le Dr H. Weinel résume les tendances de l'élite scientifique protestante de son pays (*Hibbert Journal*, juillet 1909, p. 730-732) : « Ce qui nous unit tous ce n'est pas autant notre méthode que la volonté commune bien arrêtée de consacrer toutes nos forces au service de la vie, d'arracher le christianisme à l'isolement dans lequel nous le voyons en face du monde moderne, et de remettre nos concitoyens en possession de ses meilleurs éléments, de son contenu éternel, qu'il avait presque perdu, à travers le puissant développement intellectuel et technique des derniers siècles. Nous sommes tous parfaitement d'accord pour reconnaître, sans conditions ni réserves, que les derniers fondements de notre conception actuelle de l'univers sont à rechercher dans la Nature et dans l'Histoire. Nous sommes arrivés à la conviction sérieusement mûrie que la notion du miracle ne peut plus avoir place soit dans la science, soit dans l'histoire. Nous avons tous introduit dans notre œuvre, la grande idée scientifique de l'évolution et, regardant bien en face et avec une entière impartialité tous les résultats de la science, nous les acceptons tous sans aucun parti-pris.

« Nous n'avons pas seulement renoncé aux vieilles preuves de l'existence de Dieu, mais aussi à toute tentative de donner à la religion un fondement purement métaphysique, et, avec Kant et Schleiermacher, nous cherchons la base de notre foi en Dieu dans d'autres régions de la vie. Nous croyons que Dieu vient à notre rencontre dans la personne des grands hommes qui sont les agents actifs de l'évolution, les créateurs d'idéalités nouvelles et les prophètes du Dieu inconnu. »

Je voudrais tout citer, mais ce qu'on vient de lire suffit, du moins

L'admirable effort exégétique de l'Allemagne n'a toute sa valeur que dans le pays où il est né. Il s'y est développé avec une merveilleuse fécondité, parce qu'il y était nécessaire. L'Allemagne, pays protestant, avait donné à la Bible une importance qu'elle n'a jamais eue dans les pays latins. Dans ceux-ci elle n'a jamais été placée en dehors de l'histoire, ni considérée comme la seule autorité en matière de foi.

L'ardeur avec laquelle les théologiens se sont consacrés à l'exégèse n'est pas le résultat d'une passion d'érudition; elle est due, en dernière analyse, à la nécessité de se débarrasser du joug d'un livre, et de le replacer dans le courant de l'évolution de la pensée humaine, comme monument historique.

Il n'y a que la toute petite minorité protestante de France qui se trouve dans des conditions intellectuelles et religieuses analogues. On s'y est donc intéressé à la littérature exégétique, tandis que les autres milieux français, tout aussi naturellement, continuaient à l'ignorer.

Il serait donc exagéré de voir dans notre indifférence exégétique une sorte de scepticisme ou de paresse. Elle vient simplement de ce que nous n'avions pas à arracher de nos cœurs et de nos esprits le point de vue étroit de la Réforme qui a vu, dans la Bible, la Révélation définitive et absolue.

Ni les enthousiasmes, ni les colères qui ont salué

pour indiquer la direction de la pensée allemande actuelle. Malheureusement ces vues sont celles de la minorité dans une élite.

Ceux qui liront le reste de l'article verront qu'il y a une sorte de mélancolie qui plane sur toute cette profession de foi.

Le mouvement français que nous étudions ici a moins conscience de lui-même, mais il n'est pas l'affaire d'une élite, il est peuple, il est surtout peuple.

en Allemagne le livre du Dr A. Drews, *Le mythe du Christ*[1] ne seraient compris chez nous, pour la bonne raison que la théologie protestante libérale est aussi étrangère à notre pensée que la dogmatique luthérienne ou calviniste[2].

On a beau faire, les travaux en apparence les plus objectifs répondent toujours, en fin de compte, à quelque préoccupation subjective. L'admiration que nous avons pour les monuments dont s'enorgueillit fort justement l'exégèse allemande est mêlée d'un vague étonnement. Nos voisins, d'ailleurs, n'avaient pas eu plus de compréhension devant les travaux de Renan; et c'était parfaitement normal, puisqu'il n'était à aucun degré inspiré par les préoccupations ecclésiastiques — conscientes ou non — qui ont guidé l'activité scientifique des théologiens au delà du Rhin. On le traita de littérateur, voire même d'amateur, sans s'apercevoir que le désintéressement théologique qu'on lui reprochait si fort était un gage de sérénité et d'indépendance dans les vues.

1. Arthur Drews, *Die Christusmythe*, Leipzig, 1909.

2. Les personnes qui voudraient se faire une idée exacte de l'orientation actuelle des esprits en Allemagne ont dans le très remarquable ouvrage de M. Henri Lichtenberger, *L'Allemagne moderne, son évolution* (Paris, 1907), un guide de premier ordre. Pour ce qui concerne la pensée religieuse exclusivement, il faut indiquer deux études faites à un point de vue différent : l'une de M. G.-G. Lapeyre, *Mouvement religieux dans les pays de langue allemande* (dans la *Revue du Clergé français* du 1er janvier et du 1er février 1911), l'autre du Dr Weinel, professeur de théologie à l'Université d'Iena, *Religious Life and Thought in Germany to-day* (dans *The Hibbert Journal* de juillet 1909). Dans *Noris, Jahrbuch für Protestantische Kultur* qui paraît chaque année depuis 1908, à Nuremberg, sous la direction du Dr Hans Pohlmann, on trouvera comme une sorte d'examen de conscience très documenté de la vie spirituelle de l'Allemagne protestante.

L'œuvre de Renan, même au point de vue scientifique, était assez solide pour qu'aujourd'hui encore, après tant de milliers d'ouvrages consacrés aux mêmes questions, elle fasse très bonne figure. Là où le grand écrivain est tout à fait heureux, c'est dans son inspiration, dans la vision qu'il a eue de la valeur incomparable du courant chrétien pour notre civilisation, et dans sa persuasion qu'il est nécessaire, aussi bien pour la science que pour la religion, d'incorporer l'histoire du sentiment religieux à l'histoire générale et de la traiter par les mêmes méthodes.

Par le tact et la piété qu'il apporta à son entreprise, il a été le précurseur peut-être le plus efficace du mouvement actuel. Les diverses orthodoxies n'éprouvèrent devant lui que haine et colère ; elles ne comprirent rien ni à l'homme ni au succès de son œuvre : et on les vit, avec une déconcertante obstination, chercher en Renan un fils spirituel de Voltaire, et admettre, comme jugements définitifs, les dédains allemands lorsqu'elles voulaient juger ses travaux au point de vue scientifique.

*
* *

J'ai cru devoir rappeler ces faits pour montrer combien il est difficile pour un peuple de comprendre la valeur et la signification d'œuvres très importantes pour ses voisins, mais qui ne correspondent pas à ses propres besoins.

La noble figure du Dr Harnack inspire à toute l'élite de la France la plus respectueuse sympathie, une sincère admiration. Ces sentiments n'arrivent pourtant pas à se résoudre en communion de senti-

ment et d'effort, parce que — exception faite naturellement des milieux protestants — l'immense majorité de nos concitoyens ont éliminé la notion même de dogme[1], et se trouvent ainsi bien à gauche, si on peut parler ainsi, du célèbre théologien. En même temps, ils se trouvent bien à droite, parce que beaucoup de choses que la pensée du Dr Harnack ne s'assimile pas, et qui, restant étrangères à son intelligence, le restent aussi à sa vue, ont au contraire pour nous une haute valeur pragmatique et sentimentale.

En d'autres termes, des esprits qui, en Allemagne et en France, sembleraient faits pour se comprendre, ont en réalité une orientation toute différente. Tandis que les théologiens allemands labourent avec une merveilleuse persévérance le champ de l'exégèse, dans le but évident de redresser le dogme traditionnel ou d'aboutir à un dogme nouveau, l'esprit français actuel voit dans l'histoire la grande réalité et cherche à la comprendre pour s'harmoniser avec elle.

La distance qui sépare cette disposition d'âme de l'Église romaine est bien moins grande que la distance qui la sépare de toutes les théologies protestantes : le catholicisme, en effet, en demandant l'adhésion à l'Église, parle d'une institution concrète, visible et vivante, dont chacun peut constater l'énergie plastique et évolutive. Les théologiens protestants, au contraire, enchaînent leurs disciples à des postulats sans base dans l'histoire (révélation biblique, paternité divine, péché, rédemption, etc.), résultats momentanés de positions individuelles, sans contact avec la généralité des consciences.

1. Ils l'éliminent avec d'autant plus de décision qu'on leur propose un nombre de dogmes plus réduit.

Ni le catholicisme, ni le protestantisme français ne sauraient songer à aller chercher de l'autre côté du Rhin de fécondes leçons. Si le premier se laissait enfin persuader par Pie X de créer une sorte de Centre français[1], la copieuse impopularité dont jouit déjà le cléricalisme deviendrait d'autant plus formi-

1. Quelques instants après avoir lu les dépêches que le cardinal Merry del Val lui apportait et où était annoncé le rappel officiel de l'ambassadeur de la République française près le Saint-Siège, Pie X accorda une longue audience à un de nos compatriotes, et avec une familiarité qu'il a perdue depuis lors, déclara que la France était conduite à la ruine par une minorité de sectaires, qu'il ne lui restait qu'un moyen de salut, à savoir de constituer un parti des honnêtes gens, à l'instar du Centre allemand, et de se conformer aux instructions de « notre saint empereur Guillaume ».

Évidemment le Souverain Pontife est amené à ces vues par la conception qu'il se fait de l'autorité ; et lui, qui s'est assis sur la chaire de saint Pierre avec le ferme propos d'être un « pape pieux », ne s'aperçoit même pas qu'il donne au catholicisme une orientation essentiellement politique.

Interpréter les paroles qui précèdent dans un sens étroit et brutal, comme si Pie X, oubliant son rôle de pasteur suprême de toutes les brebis, n'avait pas pour toutes le même amour, serait une erreur et une sottise. Il n'en est pas moins vrai qu'en voyant dans l'organisation du Centre allemand comme une sorte de modèle et d'idéal, le chef actuel de l'Eglise lie le sort de celle-ci à une conception essentiellement politique.

Si un Centre français venait à se constituer et si, par sa discipline, il devenait l'arbitre de la vie politique du pays, il y aurait une telle poussée de l'opinion publique contre cette confusion de la religion et de la politique que le vieux levain catholique et idéaliste, qui reste au fond de la plupart de nos concitoyens manifesterait soudain sa présence et sa puissance, et trouverait dans son indignation des forces créatrices que nous ne pouvons pas soupçonner. Mais il est probable que sur ce point Pie X échouera complètement.

Un effort, tenté il y a quelques années, pour créer le « parti de Dieu » s'est heurté à la résistance passive à peu près unanime des éléments catholiques représentatifs. Aujourd'hui il n'en reste d'autre vestige qu'un hebdomadaire à peu près sans abonnés : *L'Entente catholique*, du comte Xavier de Cathelineau (Bureaux, 152, rue Montmartre, Paris, II°).

dable que la tentative aurait pu avoir plus de succès momentané.

Quant au protestantisme allemand, si la crise par laquelle il passe est tout à son honneur, en le montrant altéré de vérité et de sincérité, préoccupé d'aller jusqu'au bout de sa pensée, elle n'en est pas moins une évolution surtout logique et négative, analogue à celle du protestantisme français. Celui-ci, bien loin de trouver un secours au delà du Rhin, n'y verra que les ravages d'une épidémie analogue à celle qui le décime lui-même.

« La situation du christianisme en Allemagne [1] paraît aujourd'hui inquiétante. Malgré le labeur et le dévouement qui se dépensent de tous côtés, il est évident qu'on ne réussit pas à rendre la masse du peuple religieuse et chrétienne. Même la plus récente théologie allemande, qui abandonne cependant toutes les positions attaquables des vieux croyants — même la façon moderne de concevoir la cure d'âme, qui évite cependant toute bienfaisance humiliante et tout procédé ecclésiastique — n'a pas eu le succès qu'on en attendait partout.

« Il y a quelque chose de pire. C'est que les plus jeunes théologiens allemands paraissent manquer presque complètement de grandes idées directrices, de plans précis et montrant leur confiance en l'avenir. Sans entrain, la théologie continue, dans son ensemble, à suivre les vieux sentiers. Quelqu'un veut-il réellement, un jour, adopter un nouveau vêtement philosophique, on finit toujours par reconnaître

1. Dr Friedrich Reinhard dans la *Christliche Welt* (n° du 18 août 1910) qui est, le journal religieux le plus répandu en Allemagne

que ce n'était qu'un vieux vêtement déjà porté, et mis de côté il y a un siècle. De plus les meilleurs se trompent parfois dans les questions élémentaires. L'image de Jésus flotte plus incertaine que jamais dans l'histoire, malgré les réfutations brillantes dont Arthur Drews a été l'objet. Ils sont peu nombreux ceux qui trouvent le courage, en s'appuyant sur des bases aussi fragiles, de s'avancer avec confiance vers l'avenir.

« Dans cette situation beaucoup perdent le goût de la théologie et de l'Église, abandonnent sans bruit le camp chrétien, et nouent des relations avec toutes sortes d'esprits qui se tiennent en dehors du christianisme, et qui, avides d'action, partent en conquête. On les voit travailler dans le *Dürerbund* ou dans le *Mutterschutz*. On les voit auprès de Drews et des Monistes. On les voit aller aux ouvriers, aux jeunes gens, et parler avec eux de Gœthe et de Kant, de la descendance de l'homme, du mariage et de l'alcool, mais non plus de Dieu et à peine encore de Jésus et de Luther. N'est-ce pas le commencement de la fin? Pie X n'a-t-il pas raison quand il voit le torrent qui autrefois s'échappa violemment du lac bien endigué de l'Église aller se perdre chez nous dans le désert sablonneux de l'athéisme? Et les milieux de l'Église évangélique attachés à la tradition n'ont-ils pas raison de dire aux partisans du progrès : « C'est votre faute! Pourquoi abandonnez-vous le pur Évangile? »

« Et il est, en effet, indéniable que le christianisme libéral allemand, dans ces dernières années, s'est fortement développé dans le sens de « l'athéisme », qu'au sein même de notre christianisme on a sensi-

blement négligé de s'occuper de Dieu et des choses divines ; on a moins prêché sur ces sujets et peut-être aussi est-on moins entré en communion secrète et consciente avec Lui, tandis qu'on s'absorbait dans d'autres formes d'activité chrétienne ou non chrétienne. Qu'on songe seulement à ces grands paradigmes de l'esprit chrétien allemand moderne : Frenssen, Naumann, Johannes Müller. Avec un accord frappant ils se sont tous les trois éloignés, chaque année davantage de la manière spécifiquement chrétienne de penser et de vivre.

« Tout cela effraie et ébranle bien des gens. Cependant nous trouvons le courage de voir dans ces circonstances qui paraissent si graves un très heureux tournant, la promesse d'une grande et nouvelle ère. »

L'auteur continue en montrant avec un bel enthousiasme les raisons pour lesquelles il a confiance. Il fait alors des constatations très analogues à celles qu'on peut faire en France : à savoir que l'athéisme n'est souvent qu'une forme plus élevée de la religion, qu'au milieu de la déchristianisation bruyante de notre temps, il existe une grande *poussée de christianisme inconscient*.

Tout cela est fort intéressant et nous paraît d'autant moins extraordinaire que l'irréligion religieuse est si commune en France. Mais ce qui nous intéresse en ce moment, c'est la situation du protestantisme en Allemagne. Quoique religion de la majorité et, dans un grand nombre des états confédérés, religion d'État, il en est, à peu près, où en est le protestantisme en France : il fait songer à une sorte de Babel où la confusion est indescriptible, où chacun

s'étourdit avec un grand bruit de paroles, où de minuscules groupes se proclament, sûrs de la victoire, au moment même où ils se montrent le plus étrangers aux puissants courants du siècle nouveau.

Nous n'examinerons donc pas s'il n'y aurait pas un peu de naïveté dans l'empressement avec lequel le D[r] Reinhard se prépare à baptiser de noms chrétiens et protestants tout ce qui se fait de bien chez les incroyants.

> ... vous leur fîtes, Seigneur,
> En les croquant, beaucoup d'honneur.

Il a évidemment les meilleures intentions du monde et peut-être y a-t-il dans les milieux protestants de notre pays quelques individualités se préparant à prendre une attitude analogue; mais cette attitude, à la bien observer, ne ressemble guère à celle de la démocratie française actuelle, en route vers un idéal nouveau.

La tendance à exalter les sentiments nationaux au profit d'une église, l'exagération de la générosité à l'adresse de ceux qu'on veut gagner, le parfait dédain pour des institutions, très imparfaites sans doute, mais qui ont fait ce qu'elles ont pu, enfin le pli intellectuel ecclésiastique qui ne voit dans l'histoire qu'un moyen d'établir certains dogmes théologiques, tout cela fait de cet intéressant manifeste le testament d'un groupe social qui voudrait bien ne pas mourir, plutôt que la parole inspirée d'un apostolat interprète des sentiments irrésistibles de ses contemporains. Si ces pages étaient lues à Paris, dans des milieux laïques, certaines d'entre elles seraient vivement applaudies, mais l'ensemble paraîtrait proba-

blement un effort habile — quoique d'une habileté peut-être inconsciente — pour reconquérir la direction des esprits.

Notre peuple, à l'heure actuelle, est altéré d'idéalisme, de justice, d'union, de progrès, de désintéressement, il veut en mettre non dans les mots, mais dans la réalité : il aime non pas l'homme abstrait, mais les hommes qu'il croise dans la rue ou auxquels il pense, sans songer à toutes les divergences qui les séparent de lui. Il en arrive à avoir pour le criminel même des trésors de compassion, et va dans cette voie jusqu'à compromettre sa sécurité. Il aime, sans savoir pourquoi, ce qui est encore la meilleure — et peut-être la seule — manière d'aimer.

Or, dans la page que nous venons de lire, il n'en est pas tout à fait ainsi : on aime les mécréants ; mais on s'en sait gré ; de plus, il y a dans cet amour une fin seconde ; on les aime en vue d'une entité métaphysique qu'on veut créer, et dont on parle avec une sorte d'exaltation mystique : « De quelque façon que vienne à se décider l'*Église*, une chose est certaine, c'est que l'*École*, qui déjà est pleine du nouveau mouvement, sera bientôt entièrement conquise par lui. Et alors nous aurons atteint ce que souhaitent depuis longtemps les meilleurs d'entre nous, et ce que les maîtres regardent aussi de plus en plus comme leur but le plus élevé et le plus beau : notre jeunesse sera mise en possession du patrimoine spirituel allemand *dans son unité*, patrimoine qui, en fait, existe déjà partout parmi nous... Et alors sortira de ces écoles le *nouvel* empire allemand vraiment un, qui est encore à fonder. Seules ces écoles pourront créer la grande *culture allemande une*, après laquelle nous

soupirons tous, comme des prairies desséchées soupirent après l'eau sous l'ardeur du soleil. »

Le mouvement religieux laïque en France provoque aussi beaucoup de rêves et de prophéties. On n'en trouverait aucune allant dans un sens analogue, *mutatis mutandis*, aux espoirs de M. Reinhard.

*
* *

Il est de mode à l'étranger et même chez nous de considérer les Français comme essentiellement intellectualistes : à force de le répéter on est presque arrivé à nous le faire croire. L'erreur — car erreur il y a — est sans doute due à l'influence exercée à l'étranger par quelques-uns de nos philosophes du XVIIIe siècle. Peut-être aussi y a-t-il là la conséquence d'un raisonnement un peu simpliste : la France actuelle est la fille de la Révolution : or celle-ci fut l'œuvre de la philosophie du XVIIIe siècle. On voit la conclusion... Mais c'est vraiment faire trop d'honneur aux encyclopédistes que de les considérer comme les pères de la Révolution. Nous procédons d'une tradition singulièrement plus longue, et si nous n'y avons pas toujours songé, nous nous en apercevons de plus en plus. La caractéristique de notre pensée actuelle est l'effort pour retrouver notre tradition vraie; c'est tout le contraire d'un intellectualisme s'isolant des faits.

*
* *

Nous voulons espérer qu'on ne se méprendra pas sur l'insistance avec laquelle nous avons montré qu'un nouveau sentiment religieux est en train

d'éclore en notre pays, sans avoir été influencé par les courants de pensée des pays voisins. Nous avons eu soin d'indiquer aussi qu'il n'est pas non plus une conséquence des courants philosophiques et scientifiques qui triomphent plus près de lui.

Ce serait, en effet, une grosse erreur d'isoler la pensée française actuelle, comme si elle était sans contact avec des hommes tels que Newman, James, Walt Whitman, Tyrrell, Sir Oliver Lodge, Fogazzaro, Flournoy, Trœltsch, Eucken, et n'était pas avec eux en commerce spirituel constant. C'est avec une véritable joie qu'en France on a applaudi le choix du Comité du prix Nobel, lorsqu'il a attribué en 1908 cette haute récompense au vénérable chef de l'École d'Iéna[1]. Les diverses publications de l'éminent idéaliste ont eu chez nous un long et légitime retentissement, car lui aussi parle le langage de la nouvelle pensée en nous ramenant toujours, comme premier élément, à une constatation de fait, à la vie indépendante de l'esprit, qui dépasse la conscience humaine quoiqu'elle se manifeste d'abord dans le conscient. Comme le dit M. Boutroux[2], « le mérite d'Eucken est d'avoir, semble-t-il, effectivement déterminé la voie qui permet à l'esprit de se réaliser dans son originalité, non en dépit de son union avec les réalités matérielles, mais grâce à cette union même ».

1. Une des œuvres les plus importantes du Dr R. Eucken vient d'être traduite en français par MM. Buriot et Luquet avec une préface de M. Boutroux : *Les grands courants de la pensée contemporaine* (Paris, 1911). Parmi ses autres œuvres, les plus importantes au point de vue qui nous occupe sont la *Wahrheitsgehalt der Religion* et les *Hauptprobleme der Religionsphilosophie*, 1907.

2. Dans la préface indiquée à la note précédente.

S'il s'était agi de faire ici une histoire des idées philosophiques en France à l'heure actuelle, nous aurions dû consacrer des chapitres spéciaux à chacun des hommes éminents que nous venons de nommer, et à bien d'autres encore ; mais, on l'a bien compris, notre ambition n'est pas si haute, et sans nous arrêter, comme nous le voudrions, dans les *templa serena* où une élite prépare la pensée de demain, nous devons surtout pousser la porte du paysan, de l'ouvrier, de l'artisan, du poète, de l'artiste et même du prêtre, de tous ceux qui constituent la masse sociale actuelle, pour tâcher de voir s'ils ont un idéal et, s'ils en ont un, quel il est.

CHAPITRE XI

SES MANIFESTATIONS DANS LE CATHOLICISME

Deux catholicismes coexistent dans l'Église. — La grande force de celle-ci est d'avoir créé le sentiment de l'unité et de la tradition. — Étudiants des Instituts catholiques aux leçons des professeurs de l'État. — Prohibition de Rome. — Le Modernisme. — L'administration de l'Église aux mains d'un comité de Salut public. — Succès des tendances nouvelles. — Le diocèse de Milan accusé d'être une pépinière de modernisme, ainsi que l'Université de Fribourg (Suisse). — Une page du R. P. Sertillanges. — Note sur le Sillon.

Il y a deux catholicismes en France, à l'heure actuelle.

Une pareille affirmation provoquera d'égales protestations du côté des catholiques qui aiment à se dire intransigeants ou intégralistes, et du côté des anticléricaux militants.

Ces ennemis acharnés s'accordent à soutenir qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir qu'un seul catholicisme, celui qui est avant tout une discipline à laquelle on obéit, et qui regarde au Pontife Romain comme à une sorte d'incarnation de Dieu.

Heureusement, notre but dans ces pages n'est pas de faire de la dogmatique, ni même de la poli-

lique. Mais, s'il est prématuré de songer à faire œuvre d'historien pour des faits qui se passent sous nos yeux, du moins voudrions-nous essayer de les observer correctement, en dehors de toute idée préconçue.

Or, un fait évident, quand on observe l'Église Romaine, c'est que, s'il n'y a pas deux Églises — pas plus qu'il n'y a deux Frances — il y a deux catholicismes, l'un qui vient, l'autre qui s'en va. Et c'est justement parce qu'il y a deux catholicismes, l'un déjà vieilli et l'autre tout jeune, que l'Église reste vivante malgré toutes les défaites qu'elle a subies, et qu'aucun prophète n'a osé se lever pour prédire sa ruine.

Les deux tendances vivent côte à côte, procèdent l'une de l'autre. On peut les considérer isolément, mais il ne faut jamais oublier le lien vital qui les unit, tout à fait semblable au lien qui réunit l'une à l'autre les générations humaines.

La grande puissance de l'Église est d'avoir compris ce lien, et d'en avoir donné conscience à ses enfants par un incessant labeur. Son symbolisme et sa liturgie unissent les siècles les uns aux autres dans une mystérieuse harmonie; sa discipline vise à appeler tous les habitants de la terre à communier dans la même hostie et en un seul effort.

Il ne faut pas s'y tromper : la tradition est la sœur aînée de l'évolution. Elle en est, tout au moins, la préfiguration, comme on dit en style théologique; et il n'est pas étonnant que beaucoup de jeunes catholiques aient vu coïncider ces deux idées. Quand on refuse de s'élever à cette vue d'ensemble, on court le risque de comprendre fort mal les événements qui

se déroulent sous nos yeux, et surtout ceux qui se préparent.

Il est de mode, dans certains milieux, de croire qu'on fait de l'histoire quand on dresse le catalogue des erreurs de l'Église Romaine, et de s'étonner que le peuple effrayé ne se détourne pas aussitôt avec indignation d'une prétendue mère qui a enseigné tant d'erreurs à ses enfants.

Admettons que ces catalogues soient faits avec un souci scrupuleux de vérité historique. Leur but est rarement atteint, parce que le bon sens public vaguement devine que s'ils disent des choses exactes, ils leur donnent, en les isolant, une portée inexacte. Les erreurs du Moyen Age ne sont pas plus celles de l'Église que celles de la société laïque de cette époque. On n'a pas le droit d'isoler dans l'héritage qui nous vient du passé, toutes les erreurs pour les mettre au débit de l'Église, toutes les vérités pour les mettre au crédit de la société laïque. Nous sommes les fils légitimes de ceux qui se trompèrent.

Par contre, il y a un fait que l'Église a pris comme centre de son enseignement, préparant ainsi les esprits et les cœurs aux idées modernes : le fait de la solidarité dans le temps et dans l'espace de toutes les existences.

Aussi, au moment où l'absolu métaphysique devient étranger à la conscience et à la pensée de notre génération, certains catholiques ont trouvé dans la nouvelle orientation intellectuelle non pas le renversement de leur vie morale et religieuse, mais un moyen de l'approfondir encore, de la vivre avec plus d'intensité, plus d'enthousiasme et aussi avec plus de clairvoyance et de sécurité intellectuelle.

S'il est vrai, comme nous l'avons montré plus haut, que la tendance essentielle de l'esprit moderne est de considérer les réalités pour tâcher de les saisir dans toute leur complexité, leur dynamisme et leur vitalité ; si ce regard incessant de la science et de la pensée actuelle sur les phénomènes, est fait d'attention, — cette prière naturelle, comme disait Malebranche, — de travail, c'est-à-dire de participation à une œuvre qui dépasse l'observateur et dont il est joyeux de se sentir le collaborateur; si peu à peu notre acte le plus humble et le plus individuel se transforme en acte social, suite d'un labeur séculaire dans lequel il vient s'insinuer; si notre pensée laïque actuelle est bien cela, elle devait fatalement rencontrer une autre pensée — la pensée catholique — qui, par des sentiers différents, va vers le même but.

Il y a une dizaine d'années, certains maîtres de nos Universités ne savaient que penser en voyant leurs leçons suivies, avec une ardeur qui est rarement celle des étudiants, par des groupes de jeunes prêtres. Quelques membres de notre haut enseignement se trouvèrent comme confus et embarrassés de la vigueur avec laquelle ces auditeurs inattendus — parfois non désirés — accueillaient des théories dénuées de tout parfum orthodoxe. Les abbés ne se fâchaient jamais, continuaient à prendre des notes, poursuivaient souvent le professeur après la leçon pour demander des renseignements. Ils lui témoignaient une telle confiance, avaient une telle ouverture d'esprit et de cœur, qu'il se sentait dans certaines leçons porté en quelque sorte par l'active sympathie qui s'établissait entre lui et le groupe de

ses auditeurs ecclésiastiques. Il y avait parfois des résistances, mais elles se manifestaient avec tant de simplicité, laissaient si bien voir qu'elles ne cachaient aucune méchanceté, ni même aucune mesquinerie, marquaient un tel désir d'union dans une vérité plus haute, qu'elles éveillaient un cordial écho, même chez des hommes qui sont les interprètes de la libre pensée organisée. Çà et là les orthodoxes de l'anticléricalisme commencèrent à trouver inquiétant le pullulement des soutanes à la Sorbonne.

Pie X s'inquiéta aussi, et les étudiants des divers Instituts catholiques reçurent l'ordre de ne plus se montrer dans les locaux des Universités de l'État [1]. Ils obéirent.

Il y a un pont de moins en France et ce n'est pas la société laïque qui l'a fait sauter.

Mais il faut voir les choses telles qu'elles sont. Si ce pont a disparu brusquement, sur un ordre venu de Rome, c'est pourtant la jeunesse catholique qui l'avait construit. C'est elle qui a renouvelé sous nos yeux les ardeurs et l'allégresse laborieuse de saint Bénézet et des Frères Pontifes reliant les deux rives du Rhône. Un cyclone — que les vitraux d'Avignon symbolisent sous les traits d'un vilain petit diable,

1 Par une lettre circulaire aux évêques de France en octobre 1908.

Par une mesure analogue, Pie X a interdit aux catholiques d'Italie d'abord, puis d'Allemagne, l'organisation de sociétés interconfessionnelles (Voir Lettre de Pie X au comte Medolago Albani du 22 novembre 1909 et le communiqué de l'*Osservatore Romano* du 23 avril de la même année). Ces documents ne sont que le prélude de mesures générales dont on ne peut ici songer à mentionner le détail. Elles sont d'autant plus significatives qu'elles vont à l'encontre des vœux évidents des catholiques des pays intéressés.

tout noir et tout velu — peut tout détruire en une nuit; mais l'état d'esprit qui a rendu les ponts possibles et nécessaires ne disparaît pas. Le lendemain matin, disent les bonnes verrières avignonnaises, saint Bénézet était de nouveau à son poste, et les anges du ciel vinrent lui porter les pierres et gâcher son mortier.

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, quand on veut se faire une juste idée de ce qui se passe et surtout de ce qui se prépare autour de nous.

Il y a deux catholicismes : l'un qui bâtit les ponts, l'autre qui les démolit. On dira peut-être que le pape qui a la souveraine autorité étant du côté de ceux qui détruisent, nous ne pouvons pas considérer comme effort catholique celui qui n'est pas inspiré, dicté par le pape.

Ceux qui parlent ainsi sont-ils bien sûrs d'être désintéressés, sont-ils certains de ne pas être très heureux de trouver un argument spécieux pour s'éviter la peine de rectifier leurs opinions?

Si on considère ce qui s'est passé dans les dernières années du XIX[e] siècle, on est amené à constater que le fait universitaire que je viens de rappeler n'était pas isolé, qu'il tenait à tout un ensemble de circonstances qui l'avaient préparé, à une évolution profonde de la société religieuse catholique.

Ni les ordres de Rome, ni les désirs de certains polémistes ne peuvent effacer la réalité. Et cette réalité, c'est que les éléments les plus jeunes de la société religieuse se sont depuis quelques années rapprochés de la société laïque avec un irrésistible élan. Ce n'était ni pour se livrer à l'adversaire, ni pour l'amener vaincu au pied de l'autel. Un esprit

nouveau était venu changer les attitudes dans lesquelles tant de générations s'étaient figées[1].

Ces jeunes prêtres se sentaient très forts parce qu'au fond de leur cœur il n'y avait aucune peur et aucune haine.

Ce mouvement avait eu un rare bonheur, à notre époque, celui de pouvoir se développer longtemps sans que la presse s'occupât de lui. Inaperçu, il pouvait se propager, se réaliser dans toutes les directions. La situation changea quand les journaux commencèrent à le signaler : de tous les points de l'horizon accoururent des curieux, des désœuvrés, voire même des déracinés ecclésiastiques. Les uns venaient pour voir, les autres espéraient bien se glisser dans les rangs de la jeune et enthousiaste phalange et arriver à s'y créer quelque situation importante.

La tendance de cette jeunesse était si nouvelle que les milieux les plus divers et les plus opposés purent se méprendre sur ses intentions. Pie X lui attribua une unité, une cohésion et une sorte de

1. Pour avoir une idée de l'ensemble, de l'ampleur, de la force, de la décision, des délicatesses, de la valeur intellectuelle et du sentiment religieux du nouveau mouvement, on peut lire en particulier *Demain*, publié à Lyon sous la vaillante direction de M. Pierre Jay, du 27 octobre 1905 au 26 juillet 1907. Ce fut une des victimes du Syllabus de Pie X, daté du mercredi 3 juillet 1907. Ou bien encore : *Il Rinnovamento, Rivista critica di idee e di fatti* créé à Milan sous la direction de MM. Aiace Alfieri, Alessandro Casati et Tommaso Gallarati Scotti en janvier 1907, dernier numéro en décembre 1909.

Parmi les ouvrages qui constituent en quelque sorte des enquêtes sur la pensée des orthodoxes calmes, réfléchis, et prévoyants, il faut citer : L. Birot, vicaire général honoraire d'Albi, *Le mouvement religieux* (Paris, 1910), et Dr Marcel Rifaux, *Les conditions du retour au catholicisme. Enquête philosophique et religieuse* (Paris, 1907).

plan de campagne et alla jusqu'à le considérer comme une formidable armée installée au cœur même de l'Église pour la détruire. Beaucoup de libres penseurs y virent, sans plaisir, la résurrection périodique de l'effort par lequel l'Église, après s'être mise, aussi longtemps qu'elle le put, en travers de tous les progrès, finit par les accepter comme un pis-aller. Les protestants furent dédaigneux; ne savaient-ils pas que ce qu'il pouvait y avoir de bon dans le mouvement nouveau était leur œuvre? Çà et là quelques-uns esquissèrent un geste aimable, mais dès qu'ils s'aperçurent que tout cela n'aboutissait décidément pas aux églises de la Réforme, ils reprirent l'attitude qui leur était plus naturelle.

A ces tendances nouvelles, il fallait un nom nouveau, Pie X se chargea du baptême solennel et les appela « Modernisme[1] ». Ce nom n'était ni meilleur ni pire qu'un autre. Il est vrai que le Pape s'empressait de fournir du nouveau-né une description singulièrement infidèle. Ses intentions, son activité, sa mentalité, tout était dépeint sous des couleurs qui ne correspondaient guère à la réalité; mais si le portrait était mauvais, il n'y avait du moins pas erreur sur les personnes qui représentaient le mouvement nouveau; on aurait donc pu corriger les erreurs et accepter le nom.

Aujourd'hui, on ne peut plus guère l'employer sans s'exposer à des confusions : certains militants

1. Dans l'Encyclique *Pascendi dominici gregis* du 8 septembre 1907. Cette appellation n'a pourtant pas été créée par Pie X, mais à ce qu'il semble par les RR. PP. Jésuites de la *Civiltà Cattolica*, auxquels le pape l'a empruntée. On trouvera la reproduction intégrale du texte français officiel dans *Les Modernistes*, par Paul Sabatier, 1909, p. 149-219.

de l'anticléricalisme et certains protestants ont bien vite imité Pie X ; et, sans trop s'embarrasser des faits et de leur observation, ils ont qualifié de modernisme toute révolte, toute attaque, si lamentable qu'elle fût, contre la hiérarchie ou contre le dogme.

De cette façon, ils préparent deux résultats également avantageux pour eux : d'une part, ils se persuadent à eux-mêmes et persuadent à l'opinion que l'immense mouvement qui s'est déclaré dans le catholicisme et le transforme jusque dans ses fondements, va aboutir soit à une pure négation, soit à des groupements protestants ; et, ainsi, pour parler le patois de Chanaan[1], ils s'enrichissent « des dépouilles des Égyptiens » ; d'autre part, ils évitent d'avoir à constater tout ce que ce renouveau intellectuel et cette nouvelle floraison d'énergies morales décèle de vie dans l'Église qu'ils détestent.

Pour les témoins désintéressés, le modernisme est un mouvement qui s'est manifesté dans l'Église catholique à la fin du XIXe siècle, sans bruit, sans secousses, sans direction ni unité. Suivant les pays, les circonstances, le degré de culture, il a eu des formes diverses : ici philosophiques, là historiques, plus loin strictement exégétiques, ailleurs sociales ou politiques ; mais, sur ces terrains très divers, il a été tout particulièrement un mouvement du clergé et a été inspiré par une idée dominante : celle de la valeur incomparable de la religion en général et du catholicisme en particulier, comme synthèse de vie et de progrès. Pour les modernistes, l'Église était de toutes les sociétés spirituelles celle qui a le mieux pris con-

1. Voir p. 205, note .

science d'elle-même, de sa vie propre et de ses destinées: pour eux, elle est l'avenir à cause de la plasticité merveilleuse avec laquelle elle va se réalisant. S'étant assimilé la pensée moderne, ils avaient cru y trouver les linéaments d'une nouvelle apologétique, qui, après avoir donné à leur foi personnelle un magnifique essor, y ajoutait l'espérance qu'elle répondrait aux incertitudes et aux questions angoissées de la conscience moderne. L'Église leur apparaissait donc, dans l'histoire et dans leur expérience intime, non comme une société arrivée, mais comme une société en marche.

Dans un généreux élan, ils se rapprochaient de tous leurs concitoyens, toujours prêts à recevoir, comme toujours prêts à donner. Et aux timorés qui leur disaient de prendre garde, ils répondaient : « Toute vérité est orthodoxe ».

Il ne s'agissait donc à aucun degré d'une épidémie de désillusion ou de découragement, encore moins d'un complot de mutins pour préparer un gigantesque mouvement d'évasion.

La condamnation prononcée par Pie X n'atteignait qu'un fantôme. Si, pour adoucir le chagrin du Souverain Pontife, quelques feuilles infimes annoncèrent au lendemain de l'Encyclique *Pascendi* que le modernisme avait vécu, elles ont eu bien des fois, depuis lors, l'occasion de reconnaître leur erreur.

Le pape, subissant la même logique qui en 1793 faisait tomber de plus en plus nombreuses les têtes des suspects, a été amené à renforcer chaque jour l'organisation antimoderniste et à prononcer de nouvelles condamnations.

Si l'on établissait la liste des ecclésiastiques qui à

la fin du pontificat de Léon XIII semblaient être les hommes sur lesquels l'Église comptait pour l'avenir, on n'en trouverait peut-être pas un sur dix qui, d'une manière ou d'une autre, n'ait pas été frappé depuis lors par la Suprême Autorité.

Et cet effort, certainement très douloureux au cœur de Pie X, mais qui lui apparaît comme un devoir imprescriptible, est demeuré sans résultat.

Faut-il citer quelques cas précis? Après l'Encyclique *Pascendi*, malgré toutes les précautions édictées, le séminaire de Pérouse, un des plus prospères d'Italie, se trouvait envahi par l'esprit nouveau : on en changea brusquement les professeurs. Puis, au printemps de 1910, l'archevêque lui-même, Mgr Mattei-Gentili, accusé de n'être pas assez énergique dans la répression, était prié de donner sa démission. Enfin la germination des idées nouvelles n'ayant pas été enrayée, le Saint-Siège prit en novembre 1910 une décision inouïe : il supprima ce séminaire que Léon XIII regardait comme « le plus précieux joyau de sa tiare ».

A l'heure où j'écris ces lignes, c'est la grande métropole du nord de l'Italie, Milan, qui est dénoncée comme un foyer de modernisme. Le cardinal Ferrari a protesté dans un mandement[1]. Le pape n'a rien répondu au cardinal dont le manifeste a pourtant dû arriver sur les bords du Tibre[2], mais il a fait féliciter les vigilantes sentinelles qui avaient ouvert le feu des révélations, et leur a envoyé une consigne

1. Inséré dans la *Rivista diocesana Milanese* de janvier 1911, p. 5-24.

2. Tout l'épiscopat de la Lombardie a, depuis lors, joint sa protestation à celle de son métropolitain par une lettre collective publiée dans le *Corriere della Sera* du 2 mars 1911.

dont les lecteurs admireront l'impériale netteté : « N'épargnez ni la poudre ni les cartouches![1] »

Des faits pareils montrent combien les choses les plus invraisemblables peuvent être vraies. L'administration de l'Église est entre les mains d'une sorte de Comité de Salut public par lequel des individualités sans responsabilité ni mandat se sont substituées à l'épiscopat, le font trembler, et régentent le monde catholique[2].

Nous ne pouvons pas songer à examiner tout cela en détail, ni à montrer la réforme des Congrégations romaines — c'est-à-dire des divers ministères du Saint-Siège — aboutissant à mettre tous les fils de la direction de l'Église entre les mains du seul cardinal Merry del Val. Dans ses bureaux travaillent Mgr Montagnini, l'auteur des papiers dont la publication émut naguère si vivement l'opinion[3], et Mgr Benigni,

1. *Riscossa* (publiée à Breganze, province de Vicence) du 4 février 1911. Et, ajoutant à ses menaces l'impertinence, la même feuille donnait pour titre, huit jours après, à son premier article le proverbe :

Milan può far, Milan può dir
Ma non può far dell' acqua vin.

« Milan (c'est-à-dire le cardinal-archevêque) a beau faire, Milan a beau dire, il ne peut faire de l'eau du vin. »

2. J'ai cru devoir choisir des faits qui se sont passés en Italie, quoique, en France, il y en ait beaucoup d'aussi graves, parce qu'on peut penser que Pie X ne connaît ces derniers que sur les indications d'agents et de commissaires de surveillance mal disposés pour notre pays. Pérouse, au contraire, et Milan sont deux archevêchés que l'ancien patriarche de Venise connaît directement.

3. Voir *Les Fiches Pontificales de Mgr Montagnini, ex-auditeur de l'ancienne Nonciature à Paris. Dépêches, réponses et notes historiques*, Paris, 1908.

J'ai eu l'occasion, à un moment où ce régime ne faisait que commencer, d'indiquer tout cela un peu plus longuement qu'ici ;

le directeur d'une fameuse feuille à la fortune de laquelle personne ne voudrait croire, si on n'en avait pas les preuves sous les yeux[1].

Mais ces faits, si gros de conséquences lointaines et prochaines, ne rentrent pas dans le cadre de notre étude. Ce sont des faits ecclésiastiques et non des faits religieux. Il fallait cependant y faire allusion, car ils sont le contre-coup d'un bouleversement dans la vie religieuse. Si absolue que soit, en théorie, l'autorité du Souverain Pontife, elle est en réalité contenue, corrigée, endiguée à chaque instant par la tradition, les usages, les influences. La substitution brusque d'un groupe d'audacieux arrivistes à une administration aussi compliquée, aussi lente et prudente que l'était jusqu'ici celle du Saint-Siège, n'a été possible que par suite de la confusion et de l'effroi dont a été saisie l'autorité, en s'apercevant que le catholicisme était en train de se transformer et que la pensée nouvelle avait tout envahi.

A cette autorité nous ne ferons pas l'injure de croire que, si elle avait à sa disposition d'autres moyens que la terreur et la violence, elle ne les emploierait pas. On n'impose pas silence à un enfant en le menaçant de le jeter à la rue et de l'y laisser mourir de faim, encore moins impose-t-on silence ainsi à un peuple répandu dans le monde entier.

et, en marquant le rôle que Pie X a donné, dès les débuts de son pontificat, à certains journaux surtout occupés de délation, de marquer la pente sur laquelle l'autorité devait se laisser entraîner. Voir *Les Modernistes*, p. XXII, n. 1 ; 10, n. 1 : 58, n. 1 : 41 ; 221 ; 224 ; 225.

1. Sur *La Correspondance de Rome* (nouveau titre de *La Corrispondenza Romana*), on trouvera une étude nourrie de faits précis et bien vérifiés dans le remarquable volume de M. Maurice Pernot, *La Politique de Pie X* (Paris, 1910, avec une préface de M. Émile Boutroux), p. 254-297.

Plus Pie X persévère dans la voie de lutte à outrance où il s'est engagé, plus on le voit amené à prendre des mesures qui ne feront que hâter la transformation de l'Église. On s'est bien aperçu à Rome que tout institut scientifique était destiné à devenir tôt ou tard un boulevard pour les tendances nouvelles, et on avoue tout haut que les centres scientifiques internationaux créés en vue d'être les imprenables forteresses de l'orthodoxie se trouvent aujourd'hui des foyers de modernisme.

Si le modernisme à l'Université catholique de Fribourg, par exemple, est aussi fort qu'on le déclare[1], cela vient simplement de ce que ses professeurs travaillent, s'efforcent de répondre aux préoccupations de leurs étudiants, et que, si l'armée des jardiniers du Vatican n'arrive pas au printemps à extirper toutes les herbes de la cour Saint-Damase, personne au monde, pas même l'obstiné Pie X, ne pourra couper tous les bourgeons qui peu à peu ont annoncé les sèves nouvelles sur tous les points de la chrétienté.

Le modernisme est partout présent; rien n'a pu en arrêter la marche. Déjà ses adversaires sont condamnés à faire de la hiérarchie une sorte de corps de police[2] qu'il faut faire surveiller avec la crainte perpétuelle qu'il n'y ait des faiblesses, des complai-

1. Voir *La Libre Parole* du 29 janvier 1911; *La Croix* du 5 février; *L'Entente Catholique* du 1er janvier 1911, et surtout *La Critique du Libéralisme* de M. l'abbé Emmanuel Barbier (ci-devant de la Cie de Jésus), t. V, p. 486 et suiv. (15 janvier 1911), 601, 1.

2. Par la bulle *Pascendi*, Pie X a créé des « conseils de vigilance » (§ 149-151), mais ceux-ci ne voient pas tout, et les « Censeurs d'office » (*Ibid.*, § 143) ne sont pas infaillibles. Même ceux de Rome ont, paraît-il, montré une coupable indulgence pour de grosses erreurs (Voir *Armonie della Fede* du 25 mars 1909). *Quis custodiet custodes?*

sances, des infidélités, voire même des trahisons. L'organisation policière la plus savante n'a jamais été qu'une sauvegarde bien précaire pour les régimes politiques qui n'avaient pas d'autre moyen de gouvernement. Dans l'Église, elle n'a pas plus de succès, et ne fait que compromettre l'honneur de ceux qui ont recours à elle pour une œuvre spirituelle.

Une fois dans cette voie, on est amené par la force des choses à des précautions à la fois puériles et inutiles. Que peut-on penser quand on voit Pie X interdire aux séminaristes, à ceux qui seront demain des directeurs de conscience, la lecture de tous les périodiques, même les meilleurs[1]!

Quoi qu'il en soit, on aurait une bien fausse idée de ce qu'est le catholicisme actuel, si on ne le voyait qu'à travers les documents officiels ou officieux du Saint-Siège. Il n'y a peut-être pas de milieu où l'évolution religieuse ait agi aussi puissamment.

Le R. P. Sertillanges, dominicain, professeur à l'Institut catholique de Paris, termine un ouvrage récent sur le prince de la scolastique par une page qu'il vaut la peine de citer :

« Dans le court espace de sa vie si prodigieusement remplie — trente ans à peine — saint Thomas a vécu son système, en certaines parties tout au

1. Il faut citer les textes : *Ne juvenes aliis quæstionibus consectandis tempus terant et a studio præcipuo distrahantur omnino vetamus diaria quævis aut commentaria, quantumvis optima, ab iisdem legi, onerata moderatorum conscientia qui ne id accidat religiose non caverint*. Motu proprio, *Sacrorum Antistitum* (1er septembre 1910). *Acta Apostolicæ Sedis*, t. II, p. 668. Voir aussi la réponse faite à l'épiscopat hongrois qui avait demandé des éclaircissements sur ce passage. *Ibid.*, p. 855.

moins, sous plus d'une forme reconnaissable. Le saint Thomas des Sentences n'est pas celui de la Somme théologique. Ils procèdent l'un de l'autre, mais ne sont pas identiques. S'il avait vécu sept siècles, avec la miraculeuse fécondité de son esprit, croit-on que l'Aquinate se fût répété sans cesse? Lui qui a tant pris à Aristote, à Platon, à Averroès et à Avicenne, à Albert le Grand, à tout le monde, car la pensée est toujours une collaboration universelle, croit-on qu'il eût passé à côté d'un Descartes, d'un Leibniz, d'un Kant, d'un Spinoza, de vingt autres, sans en rien prendre?

« Le supposer serait lui faire une injure sanglante. C'est bon pour l'émigré tenace et veule, de revenir dans une patrie évoluée, n'ayant, lui, « rien oublié ni rien appris ».

« Ou bien notre idéal ne serait-il pas d'être thomistes comme saint Thomas, aujourd'hui même, le serait?

« Quand il eut mené presque au terme la Somme théologique, il parlait, prétend-on, de la brûler : après six siècles, signerait-il sans remaniements ni additions un seul de ses articles? On peut gager à coup sûr qu'il les recommencerait. Et ce seraient les mêmes, et c'en seraient d'autres pourtant; car l'ampleur en serait différente, la nutrition renouvelée, et par conséquent aussi la capacité nutritive. »

Il ne faut pas s'y méprendre : si un parti politique s'est si bien installé dans l'Église qu'il se persuade à lui-même, et fait souvent accroire aux autres, qu'il

1. *Saint Thomas d'Aquin*, Paris, 1910, 2 vol. in-8°. Le passage cité se trouve t. II, p. 330.

est, lui, le seul et vrai catholicisme, la plus grosse erreur historique qu'on pourrait commettre sur notre civilisation serait d'ajouter foi à ces prétentions intéressées.

Non seulement il existe un catholicisme guéri de tout cléricalisme, mais ce catholicisme, qui n'est pas né d'hier, a derrière lui une tradition infiniment plus longue que le cléricalisme, et s'est manifesté dans toutes les directions par une fécondité dont nous ne savons pas encore mesurer la puissance. Sachons voir la beauté du jour où nous vivons : le catholicisme français a une pléiade de philosophes de tout premier ordre : Maurice Blondel, Laberthonnière, Édouard Le Roy, Fonsegrive, sont des hommes qui n'ont à craindre aucun voisinage, et à chacun desquels il aurait fallu consacrer un chapitre.

L'œuvre scientifique de M. Loisy, si sévère en apparence, baigne si bien dans la réalité que les ossements desséchés de l'érudition disparaissent, et que le lecteur n'a plus que la sensation bienfaisante de remonter le cours des siècles pour étudier une pensée dont il est l'héritier.

Les innombrables travaux du chanoine Ulysse Chevalier, comme ceux de Mgr Duchesne et de bien d'autres que je ne puis citer, sont des œuvres où l'esprit catholique, bien loin de battre en retraite, ou même de n'accepter les méthodes scientifiques que comme un pis-aller, les prolonge dans des directions nouvelles, les éprouve, les assouplit, les vivifie.

Tous ceux que je viens de nommer communient en science, en philosophie, en histoire, avec notre génération, mieux que s'ils n'étaient pas catholiques ; parce que, dès leur enfance, leurs rêves furent

orientés non seulement vers l'idée de fraternité, mais vers celle d'une société cosmique universelle dont l'Église balbutie le nom, dont la science cherche le secret et dont la démocratie poursuit la réalisation [1].

1. Il y a au sein du catholicisme français une association dont on a beaucoup parlé depuis quelques années, le Sillon. Je n'ai rien dit des nobles efforts de Marc Sangnier et de ses collaborateurs, parce que s'ils sont une très belle affirmation de foi et de virilité, ils restent à côté du mouvement nouveau.

Sans doute, le Sillon, qui a pour but de réaliser la démocratie en France, et qui demande à ses adhérents de pénétrer toute leur vie d'idéal, d'être les serviteurs francs et joyeux de la foi de l'Église, a trouvé dans l'esprit des temps nouveaux une sorte d'harmonie préétablie, et de grâce prévenante ; mais, en se cantonnant sur le terrain politique et économique, le fondateur du Sillon et ses coopérateurs officiels (dans certaines sections de province l'Esprit soufflait où il voulait) ont semblé timides et craintifs, préoccupés de ne pas compromettre leur cause avec les efforts des philosophes, des exégètes ou des historiens. Ce fut sans doute une prudence instinctive et l'application du principe de la division du travail, mais le manque de contact du Sillon avec le mouvement catholique intellectuel a été fâcheux pour les deux courants.

Par la bulle *Notre charge apostolique* (le texte officiel est en français) du 25 août 1910, le Sillon, qui comptait environ 500 sections, a été dissous et invité à se réorganiser sous la direction des évêques. Pie X a saisi cette occasion pour exposer longuement les vues politiques et sociales qu'il regarde comme seules orthodoxes.

Pour donner quelque idée de ce document, nous en citerons quelques lignes : « Lui (le Sillon) qui donnait autrefois de si belles espérances, ce fleuve limpide et impétueux a été capté dans sa marche par les ennemis modernes de l'Église et ne forme plus dorénavant qu'un misérable affluent du grand mouvement d'apostasie, organisé dans tous les pays pour l'établissement d'une Église universelle qui n'aura ni dogmes, ni hiérarchie, ni règle pour l'esprit, ni frein pour les passions et qui, sous prétexte de liberté, ramènerait dans le monde, si elle pouvait triompher, le règne légal de la ruse et de la force, et l'oppression des faibles, de ceux qui souffrent et qui travaillent. » (*Acta S. Sedis*, t. II, p. 628.)

Cette condamnation était l'aboutissement d'une campagne de

presse antidémocratique. Il suffit de lire, entre beaucoup d'autres, une brochure de M. Albert Monniot, du journal *La Libre Parole*, intitulée : *Le Sillon devant l'Épiscopat*, Paris, décembre 1909, pour voir par quels moyens de simples journalistes arrivent aujourd'hui à provoquer les plus graves décisions du Saint-Siège.

Pour connaître le Sillon, il faut tout d'abord lire l'opuscule de M. Marc Sangnier : *Le Sillon, Esprit et méthodes* (Paris, 1905), écrit au moment de la pleine prospérité de l'institution, alors que Rome lui prodiguait ses plus précieux encouragements.

L'attitude de Marc Sangnier depuis la lettre du pape a été déterminée par lui dans une série de conférences données à Paris, au printemps dernier. Elles sont largement analysées dans *La Démocratie* du 30 avril et des 7, 14, 21 et 24 mai 1911.

On aura une idée précise de ce que sont les associations officiellement approuvées par le Saint-Siège en étudiant, par exemple, *L'Association catholique de la Jeunesse française*, fondée en 1886, par M. Robert de Roquefeuil et ses amis, conseillés et guidés à l'origine par le comte Albert de Mun, pour coordonner les forces vives de la jeunesse catholique en vue d'instaurer un ordre social chrétien.

Celle-ci est, dans le sens conservateur, ce que le Sillon était dans le sens démocratique. « L'Association catholique de la Jeunesse française » a deux périodiques à Paris : *Les Annales de la Jeunesse Catholique* et *La Vie Nouvelle*, complétés par une série de suppléments régionaux (Siège social, 76, rue des Saints-Pères).

Une œuvre féminine qui montre très exactement l'orientation politique que patronne en France le Saint-Siège est la *Ligue patriotique des Femmes Françaises* (368, rue Saint-Honoré), présidée par la baronne Reille — 325 000 adhérentes, 2 000 correspondants et 582 comités.

CHAPITRE XII

SES MANIFESTATIONS DANS LE PROTESTANTISME

Il faudrait plutôt dire l'absence de manifestations. — Unité du caractère protestant au milieu de ses divisions ecclésiastiques. — L'individualisme. — La Séparation des Églises et de l'Etat a permis de nouvelles scissions dans l'Église Réformée. — Pourquoi les catholiques les plus évolués se montrent si sévères à l'égard du protestantisme. — Sa situation constatée par les pasteurs Lafon et Morize. — Les protestants sont-ils aussi méconnus qu'ils le croient? — Le pasteur Wagner et l'abbé Lemire. — Le doyen Auguste Sabatier. — Ce qui blesse les sentiments de la France dans le protestantisme. — La liberté protestante est-elle complète? — Le pasteur W. Monod. — Combien il a saisi le caractère religieux que peut avoir l'athéisme.

Si plus haut nous avons dû constater l'existence dans notre pays de deux catholicismes, vivant côte à côte dans la même église, il faut y constater maintenant l'existence d'un seul protestantisme, divisé en une multitude de sectes.

Cela a l'air d'un paradoxe et c'est pourtant la plus exacte réalité [1].

1. « Pareils et divisés; tels sont aujourd'hui les protestants français. On pourrait dire encore : séparés et frères. Nous vivons en un monstrueux paradoxe. Il y a pourtant des barrières et des

La Séparation des Églises et de l'État qui aurait pu et dû — c'était l'espoir de beaucoup de fils de la Réforme — sinon provoquer l'union des cœurs et la fusion des volontés, du moins amener un rapprochement corporel, a eu un effet absolument contraire. Au lendemain de la crise, l'Église Réformée de France n'a même pas voulu du souvenir d'unité qu'on aurait gardé en adoptant une gestion financière commune, et a profité de l'occasion pour se constituer en trois tronçons[1].

gabelous pour visiter les marchandises et même pour fouiller les passants. Ils passent tous cependant, et toute marchandise avec. Et tous les contraires sont semblables.

« Aussi bien, devant ce mystère insondable des divisions irrationnelles et inintelligibles, l'observateur pose des questions qui sont destinées à demeurer sans réponse, des : pourquoi? qui résonnent dans le vide d'un silence universel. On ne peut, en matière ecclésiastique, protestants français, échapper à la folie qui guette le cerveau de celui qui cherche à comprendre l'incompréhensible, qu'en se réfugiant dans un agnosticisme absolu, peut-être qu'en s'abritant dans quelque théorie du mystère, nécessaire quoiqu'impénétrable. » (Louis Lafon, pasteur, directeur de *La Vie Nouvelle*. Début de l'article de tête dans le numéro du 12 novembre 1910.)

1. Avant 1905, il y avait deux églises protestantes unies à l'État qui nommait et salariait les pasteurs et entretenait les édifices du culte : l'Église Réformée de France (Calvinistes) et l'Église de la Confession d'Augsbourg (Luthériens).

En dehors de ces deux églises, il y avait une foule de groupements, allant d'associations nettement constituées, telles que les Églises libres ou les Églises méthodistes, jusqu'à des institutions plus ou moins amorphes et éphémères, portant la plupart du temps le nom des « évangélistes » qui les constituent. Ces groupements sont naturellement ce qu'ils étaient avant la Séparation, et nous ne parlerons ici que des trois tronçons issus de la seule Église Réformée de France : l'un s'est intitulé « Union nationale des Églises Réformées évangéliques » (tendance traditionnelle orthodoxe), l'autre « Églises Réformées Unies » (libéraux); le troisième, « Églises Réformées », désigné plus généralement sous le nom d' « Union de Jarnac », aurait voulu servir de trait d'union entre les deux précédents et assurer l'union; il en a été réduit à

Bien rares, si même il y en a, les docteurs en Israël, qui seraient capables d'indiquer les raisons pour lesquelles, malgré tous les arguments d'opportunité, de bon sens, de sentiment, qui devaient l'empêcher, la rupture s'est faite. Elle s'est faite, et le morcellement se poursuit, fatal, implacable, au sein de chacun des trois tronçons.

Comment avons-nous donc pu parler d'unité protestante devant des faits pareils?

Parce que cette force qui pousse les protestants à se subdiviser est une. Elle est plus forte que toutes les volontés, que toutes les raisons; elle est la même chez tous ces hommes en apparence si différents, et crée en eux tous une mentalité identique.

L'obéissance fait l'unité romaine; l'orgueil spirituel crée l'unité protestante et engendre ses inguérissables divisions. Cet orgueil est inconscient, il se croit même plein d'humilité, parce qu'il rapporte tout à Dieu.

Au moment où la science et la philosophie, se rencontrant avec le vieil esprit religieux français, parlent surtout d'unité, de solidarité, de tradition, d'évolution, d'effort social, où la pensée en apparence la plus neuve et la plus individuelle est obligée de reconnaître qu'elle ne s'appartient pas à elle-même, mais qu'elle est le résultat de myriades et de myriades de pensées antérieures, le protestant, depuis le plus intellectuel jusqu'au plus ignorant, semble n'avoir de

se constituer à part. Pour avoir quelque idée de l'activité des protestants de France, de leur nombre, de leur répartition géographique et de leurs écoles de théologie, de leur presse, de leur production littéraire, etc., on peut consulter *L'Agenda-Annuaire Protestant* qui paraît depuis 1880; maintenant sous la direction de M. le Pasteur A. Gambier, de Dijon.

force que pour se livrer à son labeur individuel. Il s'isole du passé et du présent et « sonde les Écritures » avec la persuasion que le sens de la Bible est évident : il arrive tout naturellement à trouver dans le vaste recueil des passages en harmonie avec ses préoccupations, venant confirmer ses idées les plus extraordinaires.

Un point spécial devient ainsi sa conquête, et quelquefois le plus naïf, le plus dépourvu d'instruction, devenu prédicateur itinérant, appellera cela son « message [1] ».

Tout comme saint Paul, il parle de son « évangile » et croit avoir reçu de Dieu la charge de l'annoncer, et, par conséquent, de le défendre contre les erreurs. C'est ainsi que les mêmes hommes qui réclament le plus vivement pour eux la liberté d'interpréter à leur guise tel passage ou tel livre de la Bible, refusent d'accorder aux autres ce même droit.

La liberté protestante est ainsi bien loin d'être ce qu'on la dit. Dans le catholicisme, il n'y a qu'une autorité, et c'est pour cela qu'elle arrive à s'imposer.

1. C'est un des termes consacrés. Il appartient au patois de Chanaan. Par ce mot on désigne un style imprégné de locutions bibliques, et qui sévit avec une intensité particulière dans les milieux « réveillés ». Il varie de secte à secte et, comme toutes les choses humaines, se modifie avec le temps. Son nom lui vient de l'abus qui y est fait d'images empruntées à Chanaan. Le chant peut-être le plus populaire du protestantisme français commence par les mots :

En marche! en marche! allons en Chanaan
Volons vers la terre promise.

Un autre :

De Chanaan quand verrons-nous
Le céleste rivage?
Vers le Jourdain, entendez-vous?
Christ nous appelle tous.

en général[1]. Dans le protestantisme, la liberté de chacun est sans cesse limitée par l'autorité de tous les autres, de chacun des autres. Comme toutes ces autorités sont le plus souvent en désaccord, il s'ensuit que vous restez en général libre, mais ce n'est pas par respect de votre liberté, c'est par suite de l'impossibilité où se trouve chacune de ces infaillibilités de vous contraindre[2].

1. Il est bien rare qu'on prenne la peine de se rendre un compte exact de ce qu'est l'autorité doctrinale dans l'Église Romaine. On raisonne toujours comme si elle créait, ou était censée créer, la vérité absolue. Il est vrai qu'à force de le lui dire, on le lui a un peu fait croire.

En réalité, l'autorité, que ce soit le pape seul ou le concile général, constate la vérité, la définit, en est le témoin et l'interprète, pas davantage. L'infaillibilité du Pontife Romain n'implique pas qu'il puisse faire du blanc le noir, et du noir le blanc; mais qu'il ne puisse pas se tromper quand il constate que telle chose est blanche et telle autre noire. Il faut se rappeler la fameuse maxime de saint Vincent de Lérins : *In ipsa item catholica Ecclesia magnopere curandum est ut id teneamus quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est. Hoc est etenim vere proprieque catholicum, quod ipsa vis nominis ratioque declarat, quæ omnia fere universaliter comprehendit.* Cité par le P. Lépicier : *De stabilitate et progressu dogmatis* (Rome, 1908), p. 171.

2. Il faut reconnaître que d'éminents protestants sont bien loin de partager notre manière de voir à ce sujet : « La seule chose que nous n'admettions pas, a dit Ch. Wagner (*Libre-pensée et protestantisme libéral*, p. 114) — parlant du libéralisme protestant, — est le gouvernement des esprits, car il est impossible sans de constantes usurpations. Il arrive donc que les uns chez nous sont presque orthodoxes, alors que les autres sont d'une hétérodoxie étonnante. Mais comme personne n'est autoritaire, ils s'entendent tout en discutant ensemble, et ils se complètent ». Et plus loin (p. 138) : « Les libres croyants s'apprécient et s'acceptent mutuellement dans la diversité des manifestations que se donne leur foi, et leur mutuelle sympathie leur enseigne l'art de transposer le langage de leurs frères, afin de le comprendre et de se l'assimiler ». J'ai cru devoir citer ces paroles, car l'attitude des protestants libéraux, comme celle des autres, me produit une impression passablement différente.

Cet individualisme jaloux sépare les protestants de leurs concitoyens plus que les Alpes et les Pyrénées ne séparent la France des pays voisins. Il les amène à confondre les fortes convictions personnelles, acquises par leur labeur intellectuel, avec la vérité — mot qui a presque toujours chez eux son sens scolastique et absolu — et leur communique cette intransigeance doctrinaire, aux formes infiniment variées, qui persiste souvent chez ceux-mêmes qui croient avoir rompu avec le protestantisme.

Il y a pourtant des instants où cette farouche indépendance devient une grande force. Au moment de l'affaire Dreyfus, par exemple, la presque unanimité des protestants prit parti très vite, sans hésitation, pour la révision[1]. Des professeurs risquèrent leur situation, des médecins et des commerçants leur clientèle, beaucoup de familles des amitiés que rien n'avait ébranlées jusque-là.

On eut un moment la sensation que le protestantisme avait tout à coup rencontré « les intellectuels », et que de cette rencontre, non préméditée, pouvait sortir quelque chose de nouveau.

Il n'en sortit rien du tout. Le seul résultat fut que des deux côtés on se demanda le lendemain, comment on avait pu se comprendre si bien la veille, et croire qu'on allait continuer à cheminer de conserve[2].

1. Il n'y eut là aucun mot d'ordre. Les sommités protestantes de Paris furent très lentes à s'émouvoir; elles voyaient bien à quel redoutable mouvement d'opinion on s'opposait en allant contre le courant.

2. Cette situation aurait bien étonné les missionnaires, les philosophes, les penseurs politiques et même les économistes qui vers le milieu du siècle dernier comptaient sur le protestantisme pour la régénération de la France.

Vers 1878, Emile Laveleye, l'homme d'état Frère Orban, le lit-

Les protestants ne perdirent pourtant pas tout espoir, et à la veille de la Séparation, un des représentants les plus sympathiques du libéralisme, le pasteur Wagner, que nous avons déjà cité[2] et que nous citerons encore souvent, écrivait des pages d'un vigoureux optimisme[1].

« Dans cette œuvre de renaissance religieuse, de reconstruction sur des bases élargies, le protestantisme d'avant-garde a sa place marquée. Par la force des choses et les lois de l'histoire, il est l'héritier de tous les résultats du travail humain dans le domaine religieux. C'est dans ses rangs, parmi ses infatigables penseurs, ses laborieux pionniers que se posent et se résolvent les questions d'où dépend la marche des idées religieuses dans le monde. Je le considère donc comme la première des puissances spirituelles. Ayant de tous les milieux existants, par sa libre et large organisation, le plus d'ouvertures sur tous les domaines; pouvant exercer la sympathie la plus vaste sans être infidèle à ses principes, il est capable d'attirer à lui, de grouper, de lier en faisceaux toutes les forces vives du passé et toutes celles de l'avenir. »

L'inutilité des efforts qu'a faits le protestantisme français pour lier des relations quelconques avec ses concitoyens est depuis quelque temps très généralement reconnue par ceux-mêmes qui naguère avaient les plus grands espoirs.

térateur Paul Frédéricq, l'économiste Frédéric Passy se rallièrent au protestantisme.

1. F. Buisson et Ch. Wagner, *Libre-pensée et protestantisme libéral*, Paris, 1903, p. 187-191.

« Le protestantisme français, a dit le pasteur Louis Lafon[1], ressemble à une courroie qui tourne à vide. Il n'engrène nulle part. Intellectuellement, moralement, socialement, il reste en dehors de l'action humaine. Il n'a pas bougé depuis un siècle. Et que de choses ont pourtant changé depuis! »

Presque en même temps, un autre pasteur, M. Paul Morize[2], constatait que le protestantisme peut apparaître « à plusieurs pasteurs ou laïques comme un pseudo-catholicisme, moins logique, moins grand que l'autre... Son action est nulle; les uns se défient, d'autres se détachent, la plupart se désintéressent. Quelques fortes individualités conservent encore une influence personnelle qui s'exercerait toujours et de la même manière, vinssent-elles de milieux très différents de celui qui les a formées. On les écoute, on les aime, on les suit, non pas *parce que*, mais *quoique* protestants. Telle est la réalité.

« Cessons de parler *urbi et orbi* de l'évangélisation de la patrie française par le protestantisme. Cela devient tout à fait douloureux et un peu grotesque. »

Et tout récemment encore le même pasteur disait[3]:

1. Dans l'article cité à la note de la page 202, n. 1. Il y signale aussi un fait bien grave, dans des milieux où on est implacablement sévère pour ceux qui acceptent des formules toutes faites, sans se trop inquiéter d'en vérifier le sens. « Les pasteurs qui ont, tous, répudié la métaphysique de Calvin et du moyen âge, la métaphysique des Conciles, prêchent comme s'ils y croyaient encore et sèment leurs discours de tous les vieux concepts que la masse sent confusément, mais à proportion que le temps passe, de plus en plus clairement, en contradiction avec toute l'orientation de la philosophie et de la science moderne. »

2. *Vie Nouvelle* du 26 novembre 1910.

3. *Vie Nouvelle* du 4 mars 1911. Cet article fait suite et écho à une *Tribune Libre*, du pasteur Néel, du 11 février 1911.

« Au sein de notre pauvre protestantisme dépenaillé, il y a encore quelques imaginatifs qui nourrissent un optimisme systématique. Ils espèrent ainsi suggestionner ceux de leurs coreligionnaires dont ils escomptent les subsides ou les concours.

« Ils ne veulent pas voir la réalité, encore moins la laisser voir... le Protestantisme français est en voie de disparition, de décomposition, et à des signes non équivoques, on peut prévoir que la succession des phénomènes précurseurs de la fin sera plutôt rapide... Les temples se vident et aussi les facultés[1]. Avant peu, le nombre des professeurs dépassera celui des étudiants. Le niveau pastoral baisse, les églises locales se plient difficilement aux conditions nouvelles de leur vie et chaque nomination de pasteur devient une occasion de division.

« ... A ce bilan qui s'inscrit partout en déficit[2], il

1. Les Facultés de théologie protestante de Montauban, Genève et Paris, jadis reconnues par l'État, et dans lesquelles les futurs pasteurs étudient pendant quatre ou cinq ans, après avoir terminé le cours des études secondaires classiques.

On pourrait indiquer une foule de travaux aux conclusions pessimistes qui ont paru ou paraissent un peu partout. Contentons-nous de signaler celle d'un homme particulièrement compétent, M. Ad. Lods, dans le *Journal des Débats* du 22 novembre 1910. M. le professeur G. Bonet-Maury, au contraire, s'est montré optimiste, dans un article du *Protestant*, 11 mars 1911.

2. Le bilan matériel de l'Église Romaine n'est pas plus rassusant : « Quelle constatation plus désolante que celle qui vient d'être faite dans le congrès diocésain de Paris ! La capitale manque de prêtres, a dit Mgr l'Archevêque. L'année dernière, 16 ordinations seulement ont eté faites ! Cette année, il n'y en aura que 11, et l'année prochaine encore moins Ce sont les chiffres officiels. Onze prêtres seulement cette année, encore moins l'année prochaine, huit, six peut-être, pour un diocèse de trois millions d'habitants ! Quelle situation !

« A part un petit nombre de diocèses privilégiés qui maintien-

faudrait ajouter l'énumération douloureuse et humiliante de plusieurs autres causes de dissolution... La pauvre et désuète formule de 1872 est censée exprimer encore en 1911 la foi de la majorité de nos pasteurs et de nos églises. *Or cela n'est pas vrai.* Quant à l'adhésion formelle, sans formule d'introduction, sans restriction et sans équivalences, exigée depuis 1906 des pasteurs, des professeurs de théologie (!!), des églises elles-mêmes, de la majorité, n'est-elle pas la négation la plus audacieuse de toutes nos traditions de libre examen? »

Il faut savoir gré au très distingué pasteur de Bergerac de sa véhémente franchise. La situation du protestantisme est bien telle qu'il la dépeint, et chacune de ses affirmations s'appuie sur des faits qu'il n'avait pas besoin de rappeler. parce qu'ils étaient dans la mémoire de tous ses lecteurs.

Est-ce à dire qu'il ait raison sur toute la ligne? On lui ferait grand'peine en le lui accordant. Ses colères sont justifiées; mais, peut-être, son découragement ne l'est-il pas complètement.

Certes, si le protestantisme devait rester ce qu'il est en ce moment [1] : pour les uns, la prise de possession

nent à peu près leur effectif ecclésiastique, c'est partout la même déchéance, le même déficit. Dans le grand et beau diocèse de Rouen, jadis si florissant, le grand séminaire compte à peine quarante-cinq élèves. A la dernière rentrée, sur neuf clercs, qui avaient été appelés à faire leur service militaire, deux seulement sont rentrés. La situation est plus lamentable encore en beaucoup d'autres diocèses ». (Arthur Loth, *Univers* du 10 mars 1911.)

1. Voici la définition du protestantisme qu'a eu la bonté de me fournir M. Georges Dupont, pasteur libéral de Montpellier :

« Le protestantisme est une forme de la religion chrétienne qui veut remonter jusqu'à l'Évangile (pensée du Christ et de ses apôtres) pour se rattacher à ce qu'il y a de plus primitif et donc

des livres sacrés d'une Église contre laquelle on se révolte; pour les autres, la cohabitation dans la même conscience de deux esprits antithétiques, l'esprit purement rationaliste et l'esprit mystique, de sorte qu'ils soient toujours en guerre, et sans que jamais aucun des deux puisse agir en toute liberté; si le protestantisme devait rester cela, sa situation serait aussi compromise que la voit M. Morize; et, pour parler avec lui, « les entrepreneurs de démolition » pourraient se partager les lots.

Mais que lui, pasteur d'une importante paroisse, entouré de la respectueuse estime de ses collègues, ait pu parler ainsi, qu'il ait pu faire paraître ce pénible « bilan » dans l'un des journaux protestants les plus répandus, sans être lapidé le lendemain, c'est un fait important à constater. Un pareil examen de conscience indique encore une certaine vitalité.

Si les protestants pouvaient se résoudre à mettre leurs fortes individualités en contact avec le mouvement social contemporain, qui est, nous l'avons vu, profondément religieux dans ses aspirations; s'ils se mêlaient à lui en s'oubliant eux-mêmes, ils pourraient, avec leur extraordinaire richesse d'hommes, rendre à la civilisation française actuelle de précieux services.

Sauront-ils se donner? Voilà la question, à laquelle, n'étant pas prophète, je n'essaierai pas de répondre.

En tout cas, ils feront bien de cesser de se plaindre

de plus pur dans le christianisme, et qui, d'autre part, ne reconnait d'autre autorité que la libre conscience individuelle et par conséquent, rejette toute autre autorité, en particulier celles de la tradition et de l'Église. »

de tout et de tous, et d'être hantés par l'idée qu'on les méconnaît[1].

Dès que parmi eux s'élève une voix qui parle le langage de la vie et non celui de la secte, libres penseurs et catholiques l'écoutent sans lui demander de dissimuler son drapeau, je n'en veux pour preuve que l'apostolat et le succès de Charles Wagner. Et en face du nom de l'auteur de *Jeunesse*, de *Vie Simple* et de vingt autres petits chefs-d'œuvre, imprégnés du sentiment religieux le plus pur, je veux nommer un membre du clergé catholique qui n'a eu aucune peine à faire respecter sa soutane en plein parlement, l'abbé Lemire ; lui aussi est aimé et admiré, parce que, sans rien céder des droits de sa foi, il a toujours su se montrer plein d'une respectueuse délicatesse pour les opinions d'autrui et que chacun de ses discours semble précédé de la proclamation évangélique : « Paix aux hommes de bonne volonté[2] ».

L'accueil empressé que les catholiques et les libres penseurs font au pasteur Wagner n'est pas un cas

1. Les protestants sont souvent calomniés, mais qui ne l'est pas de nos jours? Ils trouvent qu'on fait leur caricature dans les journaux cléricaux et aussi dans les anticléricaux ; mais eux, passent-ils beaucoup de temps à vérifier leurs sources? Leurs journaux sont faits avec la même hâte, et dans le même esprit de malveillance que ceux dont ils se plaignent si vivement. Et pourtant, eux qui font si grand état de la critique devraient bien donner l'exemple d'en introduire un peu dans leurs jugements journaliers.

2. Il y a encore une ressemblance entre le pasteur Wagner et l'abbé Lemire, c'est que, si tous deux ont trouvé dans leur église respective d'ardentes amitiés, ils y ont rencontré aussi des défiances, des difficultés, des oppositions qui en auraient lassé de moins forts qu'eux. Ce n'est pas de son plein gré que Wagner, l'homme le plus conciliant du protestantisme, a été amené à se bâtir sa propre église.

tout à fait isolé, et on peut dire qu'une grande partie de l'importance donnée dans le protestantisme aux œuvres du doyen Auguste Sabatier leur vient du rayonnement qu'elles ont eu au dehors.

Ce huguenot de race, « dont le sang — comme il le disait lui-même, employant une expression languedocienne — ne faisait qu'un tour » au souvenir du passé, se trouva en quelques années connu, apprécié, aimé dans beaucoup de cures de campagne et de séminaires catholiques, parce que, tout en se montrant le fier et irréductible protestant qu'il était, il avait laissé parler son cœur chaud et vibrant, et ne s'était pas abaissé aux tristes polémiques, à base d'orgueil, d'incompréhension et d'erreurs de fait, qui déparent trop souvent les œuvres de ses coreligionnaires.

Chez lui le vieil antipapisme, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, n'était certes pas voilé, mais ce sentiment négatif, corrosif, n'était plus l'âme et l'inspiration de toute l'activité. Devant son *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*, on eut tout à coup la sensation d'un sentiment religieux s'affirmant au-dessus des controverses et des haines, d'un protestantisme renouvelé, et partant avec des forces inattendues vers des conquêtes imprévues.

Et aussitôt, de tous les côtés, hors du protestantisme, les applaudissements éclatèrent, les cris de joie retentirent. C'était la vie, saluant la vie par-dessus les frontières, annonçant et préparant l'*unum ovile* après lequel soupire confusément encore, mais avec plus de force que jamais, la génération actuelle.

C'est du clergé catholique qu'arrivèrent à l'auteur les plus chaleureux encouragements ; ceux qui, sans

être le moins du monde des adhésions[1], et tout en restant de fondamentales critiques[2], sont une force communiquée, une communion supérieure, communion non dans les résultats, mais dans un travail également sincère, également imprégné d'amour.

Déjà atteint par la maladie qui devait l'emporter, Sabatier fit un voyage en Italie.

Dans une petite ville qu'il visita par hasard, une joie inattendue lui était réservée. Avec sa brusquerie méridionale et sa voix caressante : « Sachez, dit-il à l'ami qui l'attendait à la station, que je ne veux voir aucun musée. Vous racontez monts et merveilles de l'Italie, on dirait qu'elle est à vous. Si vous connaissez ici deux ou trois jeunes gens intelligents parlant français, j'aimerais faire leur connaissance, et tâcher de voir ce qu'ils pensent, croient et espèrent. — Eh bien! fit l'interlocuteur, je vais vous conduire au séminaire. — Au séminaire? — Mais oui, au séminaire catholique, apostolique et romain. Le voilà

1. Il y en eut d'absolues, d'enthousiastes. Quelques prêtres allèrent à lui comme à un sauveur. Il serait bien à désirer que ce mouvement éphémère — et si dramatique par certains côtés (comment ne pas songer à l'infortuné abbé Philippot!) — fût étudié avec sérénité.

2. Je ne citerai qu'une étude de l'illustre archevêque d'Albi, Mgr Mignot. Elle a été insérée de nouveau dans un volume récent : *L'Église et la Critique* (Paris, 1910), p. 3-87. Pour les autres, il faudrait citer presque tous les volumes de la *Revue du Clergé français* de ces dernières années.

C'est à cette Revue, ainsi qu'aux œuvres de Mgr Mignot (par exemple, *Lettres sur les Études Ecclésiastiques*, Paris, 1908) et aux *Annales de Philosophie Chrétiennes* dirigées par l'abbé Laberthonnière, que pourraient avoir recours les personnes pressées, et pourtant désireuses de se faire une idée quelque peu sereine et exacte du mouvement intellectuel catholique. Un prochain volume de la « Bibliothèque » montrera la richesse de l'effort de l'Église pour reconquérir sa place scientifique.

en face de vous. — Est-ce une plaisanterie, un guet-apens, oubliez-vous que vous parlez au Doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris? » Et ses petits yeux de myope riaient étonnés, tout jeunes, un peu moqueurs. — « Non, vous n'y trouverez que des amis, des adversaires peut-être, mais des adversaires qu'on peut aimer. — Eh bien! allons au séminaire! » On sonna très fort. Un judas s'entrebâilla, où on vit passer rapidement la tête du portier. Il ouvrit largement la demi-porte, eut un vague sourire et, sans rien demander, précéda les visiteurs. « Pourquoi ce bonhomme m'a-t-il rappelé tout à coup les salades que ma mère faisait blanchir dans notre cave quand j'étais petit? » Et se répondant à lui-même : « C'est que cela sent la cave ici. Voyez donc, toutes les fenêtres sont verrouillées! » On suivait, en effet, un dédale de corridors et d'escaliers enchevêtrés, témoignant d'arrangements hâtifs et provisoires qui ont duré des siècles.

Une clef grinça dans la serrure, le portier s'effaça, et les deux visiteurs se trouvèrent dans une grande pièce inondée par le soleil couchant. Tout à côté, les toits de la cathédrale avec leur peuple de statues, et, au delà, tout près encore, un ermitage de Capucins, avec ses cyprès, se découpait sombre sur le ciel lumineux.

« Que c'est beau! » s'écria Auguste Sabatier. Et il sembla au guide que son vieux maître passait par une émotion esthétique bienfaisante et indicible.

Un prêtre entra. Sa figure rayonnait de joie : « Est-ce possible? vous ici! Vous? l'auteur de *L'Apôtre Paul* et de *L'Esquisse*? » Et il serrait les mains de son visiteur encore tout surpris d'un accueil si chaleureux,

mêlait des mots de français et d'italien, le regardait, l'attirait vers lui avec un infini respect et pourtant avec familiarité, quand tout à coup passa dans son regard une lueur de tristesse. Il avait deviné la maladie qui minait Sabatier, et, courant à la porte, il cria : « Tous à la bibliothèque ! »

Tous, c'étaient cinq ou six autres prêtres, professeurs du séminaire. Des disciplines étranges pour des habitudes françaises y étaient représentées, mais l'étonnement de Sabatier redoubla quand ce fut le professeur de physique et de chimie qui, la première curiosité apaisée, le questionna sur les différences que présentait l'exégèse de certains passages dans les deux éditions de *L'Apôtre Paul*. La conversation fut longue. L'« Ave Maria » avait sonné au campanile de la cathédrale, qu'elle durait encore. Il fallut pourtant se séparer. Tous se levèrent pour accompagner l'hôte ; tous, lui comme eux, assaillis par des pensées tristes : s'aimer tant, presque sans le savoir, puis se rencontrer, et se séparer pour l'éternité ! Tout à l'heure ils avaient eu une des joies les plus rares ; et maintenant ils la payaient par une douleur qu'ils ne pouvaient exprimer. Silencieux, sans le vouloir, ils redescendaient, précédés par un jeune professeur, qui, dans sa hâte, avait allumé un gros cierge de procession. A la porte, il l'éteignit ; mais continua à marcher, et ce ne fut que de l'autre côté de la place qu'Auguste Sabatier, revenant à la réalité, comprit qu'il fallait prendre congé des professeurs du séminaire de X*** : « Messieurs, leur dit-il, je vous dois une des meilleures heures du soir de ma vie ».

Qu'on me pardonne d'avoir raconté si longuement une anecdote. Elle me semble importante comme

symptôme de sentiments qui trouvent rarement leur expression dans les livres. Elle montre aussi que certaines préventions tendent à disparaître dans les milieux catholiques évolués.

* * *

L'insuccès de la propagande protestante n'en est que plus remarquable; et ce qui rend cet insuccès plus significatif encore, c'est l'avance intellectuelle notable des protestants sur les autres groupes [1].

Leurs tentatives pour « conquérir la France à l'Évangile » sont évidemment désintéressées, je veux dire qu'ils font effort pour les dépouiller de tout ecclésiasticisme étroit; il n'est pas rare, dans des réunions pastorales où l'on recherche pour la centième fois les raisons de l'impopularité du protestantisme et les moyens d'y remédier, d'entendre quelque généreux « chrétien social » s'écrier : « Périsse le protestantisme, pourvu que Jésus soit annoncé! » Mais des réunions de ce genre sont sans doute mal placées pour ces sortes d'enquêtes.

Si on interrogeait ceux de nos compatriotes qui sont hostiles au protestantisme, peut-être trouverait-on que beaucoup ont été choqués de ce que sa propagande a de négatif : elle apparaît assez souvent à un regard superficiel comme un effort d'anticléricalisme assez vulgaire. Les crimes des papes excitent de trop faciles applaudissements. Il n'est pas nécessaire d'être un forcené papiste pour trouver une

1. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les listes des admissions dans les grandes écoles de l'État, où l'on entre à la suite d'un concours.

saveur désagréable à certaines tournées de conférences tapageuses données par des capucins convertis au protestantisme.

Un côté plus important, plus profond, par lequel certaines « campagnes d'évangélisation » choquent les meilleurs de leurs auditeurs, c'est le manque de discrétion avec lequel on y parle de ce que l'âme a de plus intime et de plus pudique.

Les protestants ont blessé la France par leur théologisme, leur tour d'esprit critique, un zèle d'iconoclastes cherchant partout des idoles à détruire[1]. Ce qu'elle leur reproche par-dessus tout, c'est de n'avoir pas vu qu'elle a depuis longtemps sa religion, une religion à laquelle elle ne s'est pas convertie, qu'elle n'a pas acceptée, pour la bonne raison que cette religion est la chair de sa chair, sa créatrice et sa créature, qu'elle la vit, qu'elle en vit, qu'elle l'a faite et la fait tous les jours, et que ce catholicisme — car c'est lui — n'est pas un catholicisme administratif, fabriqué dans les bureaux de la curie, mais une tradition vivante, où Roland et Charlemagne, saint Louis

1. Ce travers est heureusement reconnu — et par conséquent à moitié corrigé — par des protestants très représentatifs, par exemple M. J.-E. Roberty, pasteur de l'Oratoire du Louvre, à Paris : « Quelque chose d'antisocial et par conséquent d'antichrétien, d'extrêmement peu spirituel et je dirai aussi d'antifrançais, ce quelque chose d'indéfinissable qui s'appelle la morgue protestante, cela existe. » (*Vers l'Évangile social*, Paris, 1904, p. 15.)

Les innombrables campagnes d'évangélisation de la France, entreprises périodiquement, depuis les efforts individuels jusqu'aux plus généraux — par exemple celui de la *Commission d'action protestante évangélique sur le terrain moral et social*, sont toutes inspirées par une même idée : Nous, protestants, nous avons la vérité. Toi, France, tu ne l'as pas. Tu as tout à apprendre de nous, et nous n'avons rien à apprendre de toi.

et Joinville, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc, Pascal et saint Vincent de Paul, les principes de 89 et des visions sociales, chimériques peut-être, se rencontrent et vivent côte à côte : « Je crois la Sainte-Église universelle », dit le Français croyant; et le Français incroyant et révolutionnaire, qui n'a pas appris ces mots, dit la même chose avec d'autres mots. Et en parlant ainsi, les uns et les autres n'emploient pas quelque formule théologique, ils chantent leur joie d'appartenir à une société qui n'a ni commencement ni fin, qui plonge par delà les siècles historiques jusqu'au premier éveil de l'intelligence, jusqu'aux pauvres bégayements de la conscience morale et de la volonté; ils sentent qu'ils appartiennent à cette société, mais ils veulent plus : ils se donnent à elle, et avec elle, et par elle, cherchent à réaliser un rêve de noblesse, de beauté, de liberté ou de sainteté[1].

* * *

Il aurait été inutile de raconter ici l'incapacité où s'est trouvé le protestantisme de nouer des relations

1. « Pour ceux qui rejettent même l'hypothèse d'un Dieu, et qui n'admettent qu'un Univers régi par les lois immuables, la prière fait place à l'étude patiente de ces lois et à des méditations sur la situation de l'homme dans l'ensemble des choses. Il s'y joint un espoir fervent que cet Univers, en apparence indifférent aux destinées humaines, est en voie d'évolution vers plus d'intelligence et plus de justice. La prière c'est la résolution prise fermement d'être un agent d'evolution volontaire. » Jules Payot, *Cours de morale* (Paris, 1909, p. 206). « Devenir un agent volontaire de l'Energie Inconnaissable, en voie d'évolution vers une conscience, vers une vie spirituelle de plus en plus intense, de plus en plus haute, de plus en plus universelle, voila notre destinée et notre bonheur sera proportionné à nos efforts pour le réaliser pleinement ». (*Ibid.*, p. 233.)

suivies avec notre génération, si cet éloignement était un phénomène sans rapport avec le mouvement religieux actuel, mais il illustre et précise l'orientation de la pensée nouvelle. Celle-ci, bien loin d'aller dans la direction de l'individualisme protestant, ne le fuit pas, elle fait plus que cela : elle l'ignore.

Le renouveau qui s'est manifesté au sein de l'Église catholique a éveillé çà et là le souvenir de la Réforme, mais seules les personnes qui ne voyaient que quelques détails épisodiques ont pu songer à établir un parallèle entre les deux mouvements.

La pensée catholique tend à renouveler et à vivifier au contact de l'histoire et de la vie les vieilles notions d'autorité et de dogme. Le protestant, au contraire, restant dans la région purement intellectualiste, sacrifie un dogme, puis un autre, jusqu'à n'en conserver parfois qu'un seul [1], mais à mesure qu'il accomplit ce mouvement de retraite, les doctrines qu'il laisse subsister deviennent pour lui de plus en plus intangibles et massives, en même temps qu'il devient lui-même plus étranger au labeur de réintrégration de toute la vie spirituelle du passé qu'accomplit la pensée actuelle. Il apparaît ainsi comme un semi-rationaliste, à la fois inconséquent et honteux, qui, placé dans l'alternative d'aller

1. Le doyen Auguste Sabatier, dans son *Esquisse d'une philosophie de la religion* (p. 83), compare l'histoire du miracle à cette « peau de chagrin » imaginée par Balzac, qui se rétrécissait à mesure que son possesseur avançait en âge. L'histoire du dogme dans le protestantisme est tout à fait analogue.

Le protestant croit avancer à mesure que sa liste de dogmes diminue. Quand elle est vide, il se croit libre penseur, sans s'apercevoir qu'il a été amené là par une série ininterrompue de défaites. C'est un vaincu.

jusqu'à la libre pensée ou de rebrousser chemin, s'arrête brusquement et ne veut pas en convenir[1].

Beaucoup de protestants ont cru que si les représentants les plus qualifiés de l'esprit nouveau dans le catholicisme montraient si peu d'empressement à se rapprocher d'eux, il y avait là comme une sorte de précaution et de tactique. C'est une grosse erreur. Le protestantisme n'est pour rien dans la genèse du mouvement catholique actuel, et ce mouvement ne suit à aucun degré les voies ouvertes et battues par lui.

Est-ce à dire qu'il n'ait pas pu y avoir çà et là quelque mauvaise humeur à l'égard des protestants. Ce serait très naturel. Il n'est pas agréable de rencontrer sur la route des voyageurs à l'aspect quelque peu raide, que vous ne connaissez pas, qui avec une belle condescendance se disent vos parents et vous font le grand honneur de vous tenir pour leurs bâtards. Puis voyant l'inutilité de leurs efforts pour

1. Voici à titre documentaire la déclaration de principes votée au synode de Montpellier (1905) par la gauche du protestantisme :

Fidèles à l'esprit de foi et de liberté par lequel nos ancêtres ont vécu et souffert,

Nous affirmons pour chaque membre de l'Église le droit et le devoir de puiser lui-même dans l'Écriture Sainte et dans les expériences de la piété, sa foi et ses croyances;

Nous sommes remplis de joie à la pensée que nous possédons en Jésus-Christ le suprême don de Dieu, le Sauveur qui, par sa personne, ses enseignements, sa vie sainte, son sacrifice et son triomphe sur la mort, communique constamment aux enfants du Père Céleste la force nécessaire pour faire prévaloir déjà sur la terre la justice et l'amour sur toutes les formes individuelles et collectives du mal;

Et, à tous ceux qui cherchent auprès de Dieu dans la communion avec Jésus-Christ le pardon des péchés, les énergies de la vie morale, les consolations dans la souffrance et les espérances éternelles, nous ouvrons fraternellement nos Églises, au fronton desquelles nous maintenons la vraie devise protestante : ÉVANGILE ET LIBERTÉ.

vous accaparer dans leur groupe, ils vous suivent du moins de leur dédain[1].

Des esprits élevés peuvent sans doute faire abstraction de ces déplaisants épisodes, mais il leur reste encore, à propos du protestantisme, un regret que celui-ci semble ne pas pouvoir comprendre, c'est qu'en se séparant de l'Église au XVI[e] siècle, il ait condamné l'autorité romaine à devenir ce qu'elle est devenue, et se soit condamné lui-même à être ce qu'il n'a pas réussi à cesser d'être, une sorte d'anti-Église[2].

1. En 1910, les journaux protestants ont publié de nombreux articles sur le modernisme, où la conclusion à peu près constante était qu'il manque de valeur religieuse, de loyauté, de logique et d'originalité scientifique.

C'est une déplaisante erreur de fait que de voir dans l'essor pris par l'exégèse catholique une sorte d'emprunt fait à la science protestante et particulièrement à la science allemande. Ceux qui ont porté ce jugement montrent qu'ils ne connaissent guère ni les circonstances dans lesquelles est né le courant scientifique catholique, ni les besoins nouveaux auxquels il répondait. Après un siècle de labeur, l'exégèse protestante reste encore quelque chose d'universitaire. L'exégèse catholique, au contraire, n'a pas seulement donné naissance à tout un cortège de travaux scientifiques considérables, elle a eu des résultats pratiques immédiats : l'édition des Évangiles et des Actes de la *Pia Società di S. Girolamo*, de Rome, dont on a vendu en quelques années 880 000 exemplaires, est un petit chef-d'œuvre que l'on pourrait proposer en exemple à bien des Sociétés Bibliques.

A moitié chemin entre le travail de la critique purement scientifique et celui de l'édition populaire, tenant compte pourtant des conquêtes dûment acquises, c'est encore une œuvre catholique qu'on trouve comme la plus capable d'orienter les intellectuels non spécialistes dans le dédale des questions et de replacer l'ensemble de la Bible, comme aussi chacun des livres qui la composent, dans son cadre historique, je veux parler de l'œuvre intitulée *Che cos' è la Bibbia*, par Mgr Umberto Fracassini (Rome, 1910).

2. « Qui sait si le plus grand grief des modernistes contre le protestantisme n'était pas d'avoir rendu possible, en se séparant, et inévitable, par un effet de réaction, le régime d'absolutisme

Bien loin d'être un protestantisme déguisé, le mouvement qui s'est déclaré au sein du catholicisme est un effort de l'âme de l'Église pour reprendre conscience de ses énergies fécondes, vivre de nouveau sa vie propre, et redevenir pour la civilisation la synthèse vivante à laquelle aboutissent la science, la philosophie, l'art, toute pensée et tout travail, où tout se perd, se mêle, s'unit, communie et se consacre, et prépare ainsi les nouvelles étapes de l'humanité. La *Lettre à un professeur d'anthropologie* et tous les autres livres du P. Tyrrell n'étaient pas des œuvres protestantes. C'était même tout le contraire : c'était le signe avant-coureur que l'Église est en train de sortir du long cauchemar qui l'avait obsédée, durant lequel elle n'avait eu qu'un but, panser ses blessures, et répondre à ses adversaires.

Dans ces œuvres, pour la première fois depuis des siècles, la pensée catholique s'affirmait tranquille et sereine, assez sûre d'elle-même pour n'avoir pas à se préoccuper de ses adversaires, avec la certitude qu'elle n'avait qu'à se montrer ce qu'elle est, pour se trouver en harmonie aussi bien avec la science qu'avec la conscience actuelle.

*
* *

Ce chapitre a déjà une longueur démesurée, je ne veux cependant pas le terminer sans signaler le très noble effort pour « sortir des nécropoles » fait par

théologique et ecclésiastique dont ils étaient les premiers à souffrir et qu'ils s'efforçaient d'amender? » (A. Loisy, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. I, p. 584.)

M. W. Monod dans son livre *Aux croyants et aux athées*[1].

On y verra l'éminent pasteur proclamer, dès le début, que si l'Église contemporaine « prétend accomplir la mission qui lui incombe au xxe siècle, elle doit commencer par faire acte d'espérance dans l'esprit moderne[2] ».

En se présentant comme « un obscur pionnier de la religion future » — peut-être aurait-il été plus exact de dire pionnier de l'évolution religieuse, ou de la religion qui va se créant — M. W. Monod a tout à coup montré que dans le protestantisme aussi quelque chose s'agite. N'a-t-il fait vraiment « qu'exprimer tout haut ce que d'autres pensent tout bas[3]? ». On voudrait le croire, et espérer que ses vues se répandront, non pour devenir le programme d'une nouvelle secte — M. Monod en serait, le premier, très malheureux — mais pour être comme une fenêtre ouverte du protestantisme sur le dehors[4].

1. Paris, 1906 (Que faire? Comment lire l'Evangile? L'athéisme moderne est-il irréligieux? Un athée. Le problème de Dieu).

La première page du livre réunit deux noms qu'on n'a jusqu'ici que rarement rapprochés, saint Paul et Guyau.

2. *Ibid.*, p. 27.

3. *Ibid.*, p. 5.

4. L'effort de M. W. Monod semble infirmer ce que nous disions au début de ce chapitre sur le manque de contact entre le protestantisme et le mouvement religieux actuel. Je voudrais avoir eu tort; mais, plus est grande dans le protestantisme la situation morale du pasteur de l'Oratoire, plus il est frappant de constater combien sa voix, jusqu'ici, est demeurée isolée. C'est en effet une note différente qui est donnée par un travail plus récent, dû à la plume d'un jeune pasteur libéral, M. A.-N. Bertrand, *Problèmes de la Libre-Pensée*, Paris, 1910.

Quant aux tentatives faites pour amener le protestantisme à s'ouvrir du côté du catholicisme, à le voir directement et non à travers des faits superficiels, elles n'ont pas eu grand succès.

S'approchant peu à peu des pensées qui s'agitent dans les cœurs laïques, ce pasteur a eu le courage de résumer son livre par la page suivante :

« En définitive, si j'osais m'exprimer ainsi, je dirais qu'on se trompe en plaçant la toute-puissance de Dieu au début des choses, au lieu de la placer à la fin. Il y a un Dieu qui sera, et qui n'est pas encore manifesté ; il y a un Dieu « qui vient, » suivant la formule de l'Apocalypse [1].

« ... En effet, à moins d'admettre que Dieu est déjà « tout en tous », il faut bien avouer, d'après saint Paul même, que la manifestation suprême de Dieu est encore à venir. Aujourd'hui, la révélation de l'Éternel dans l'histoire n'est pas achevée ; le stade actuel de l'évolution cosmique ne nous permet pas d'élaborer un concept adéquat de la divinité. Le monde présent est un organisme embryonnaire [2] qui aspire à l'état complet ; cet état parfait, c'est le Royaume de Dieu, ou la Cité de justice, ou l'Humanité. On peut, aussi, l'appeler Dieu ; car Dieu est la cause finale du monde. Dès lors, admettre que Dieu existe, ce n'est qu'un premier pas. Il faut aller plus loin, il faut vouloir que Dieu soit. Cette affirmation et cette attitude réunies constituent la foi en Dieu [3].

« ... Avoir foi en Dieu, c'est donc bien vouloir la pleine révélation de Dieu dans l'avenir. Dieu n'est pas encore totalement manifesté. Et voilà pourquoi il n'est pas étrange que l'on puisse douter de son

1. *Loc. cit.*, p. 193.

2. « La création n'est pas finie, le meilleur est à naître » a dit Ch. Wagner. (*L'Ami*, dialogues intérieurs, Paris, 1905, p. 356.)

3. *Aux croyants et aux athées*, p. 194.

existence, voilà pourquoi un penseur moderne a pu écrire : « Dieu est la suprême décision de l'âme ». C'est-à-dire, il faut vouloir que Dieu soit, il faut l'affirmer par toutes les puissances morales de notre être, il faut que toutes nos facultés deviennent les complices de son avènement, les alliées de sa cause. Avoir foi en Dieu, ce n'est pas une simple croyance intellectuelle, c'est un acte héroïque, c'es un enrôlement personnel au service de la vérité, de la justice, de la beauté, de l'amour ; c'est une libre subordination du présent à l'avenir ; c'est une consécration de notre corps, de notre âme et de notre esprit à l'idéal que Dieu poursuit en l'humanité, par le Fils de l'homme. En définitive, la foi en Dieu *engage*, véritablement, *notre foi*, au sens mystique et sublime du terme [1]. »

Et enfin, dans une sorte de paraphrase du Pater s'élevant jusqu'à des pensées qui, naguère, ou sur des lèvres moins orthodoxes, auraient été regardées comme un blasphème, il s'écrie :

« Ton règne vienne ! c'est-à-dire : que le Messie triomphe ! que l'esprit de Jésus remporte la victoire ! que l'affranchissement économique, la libération intellectuelle, et la rédemption religieuse du genre humain deviennent un fait accompli, et prouvent la paternité divine ! O Dieu ! achève l'incarnation : après l'homme-Dieu, et par lui, donne-nous l'humanité-Dieu !

« Ta volonté soit faite sur la terre ! Pour vaincre, tu as besoin de nous. « Me voici pour faire ta volonté ! » Me voici pour souffrir, aimer, jouir, douter, chercher,

1. *Aux croyants et aux athées*, p. 195.

succomber, adorer! Utilise-moi! Aide-moi à aider! Non ce que je veux, mais ce que tu veux.... Ou plutôt, je veux ce que tu veux, tu veux ce que je veux, tu veux par moi, tu agis, tu aimes, tu parles par moi. Tu es le tronc, je suis le rameau; c'est par le rameau que le tronc fructifie. Extase!

« En priant ainsi, je deviens un organe du Saint-Esprit, je lui fournis l'occasion de se manifester ici-bas, j'entre dans ses vues miséricordieuses, je souscris à son programme rédempteur, en d'autres termes j'exauce Dieu [1]. »

En présence d'accents si nouveaux, nous ne songeons pas plus à nous laisser arrêter par la terminologie protestante de M. Monod que nous ne songeons à nous étonner qu'un prêtre se serve du latin pour balbutier les émotions de son âme. Porté par son ardent mysticisme, M. W. Monod a dépassé le point où Auguste Sabatier était parvenu par une voie un peu différente, et il arrive sur une ligne de faîte où il se rencontre avec les représentants les plus vivants du catholicisme et de la libre pensée. Cette communion de sentiments, d'effort et de pensée ne sera-t-elle qu'un épisode, ou bien est-elle le présage d'une union de toutes les forces spirituelles de la France?

1. Un jour on rapprochera des thèses de M. Monod, celles de deux articles de Marcel Hebert (*Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1902 et mars 1903) qui firent grande impression à la fois dans le catholicisme et dans le monde laïque et amenèrent la rupture de l'auteur avec l'Église.

CHAPITRE XIII

SES MANIFESTATIONS DANS LA LIBRE PENSÉE

Que la libre-pensée n'est pas essentiellement antireligieuse. — Le libre examen d'après Séailles; d'après F. Buisson. — Le pessimisme de Ch. Péguy est-il justifié? — Signification du succès des *Cahiers de la Quinzaine*. — L'École des Hautes Études sociales et sa section pour l'étude de la religion dans ses rapports avec la société. — L'Union des libres penseurs et des libres croyants.

Au premier abord, parler de l'orientation religieuse dans la libre pensée a tout l'air d'une gageure : qu'il puisse rester des traces d'habitudes ecclésiastiques et une sorte de pli religieux chez beaucoup de libres penseurs, on l'admet volontiers ; mais que ces vestiges ne doivent pas être éliminés à leur tour, par le simple effet du temps, voilà ce que certaines personnes auront beaucoup de peine à penser.

Le sentiment religieux n'est-il pas inexorablement refoulé par la libre pensée? Celle-ci n'a-t-elle pas pour programme et pour raison d'être de substituer la science à la religion?

Eh bien, non! ces vues un peu simplistes, très naturelles au moment où l'Église partait en bataille contre

toute liberté scientifique, où un professeur de géologie était dénoncé par l'aumônier du collège, comme enseignant à ses élèves des choses qui ne pouvaient pas s'accorder avec le récit de la Genèse, ces vues sont partout dépassées. Il y a bien çà et là des attaques et des accès de colère contre les églises, les dogmes ou les rites ; mais à côté de ces faits qui ont souvent quelque chose d'épisodique et de superficiel, il y a un effort très marqué de la plupart des représentants autorisés de la libre pensée pour retrouver le sentiment qui a créé les institutions religieuses.

La libre pensée n'a pas fait la guerre à la religion ou au sentiment religieux, mais à des expressions de ce sentiment, qui, en se donnant pour absolues et définitives, non seulement s'en autorisaient pour ne plus être vivantes et laborieuses, mais prétendaient supprimer les autres expressions plus jeunes et plus vigoureuses. Ce n'est pas contre l'activité religieuse qu'elle s'est élevée, mais contre la paresse et l'orgueil ; tout comme elle s'élèverait, non contre la science, mais contre des savants qui prétendraient que par eux l'intelligence humaine ait dit son dernier mot.

Il faut reconnaître d'ailleurs que, dans la crise contemporaine, les simples soldats et même les sous-officiers de la libre pensée proclament souvent qu'ils poursuivent l'extirpation de toute religion, et qu'il n'y a aucune différence entre superstition et religion. Mais si nous avons tâché de juger l'Église sur son meilleur elle-même et non sur les manifestations des « Camelots du Roi », quelque bruyantes qu'elles puissent être, nous devons en faire autant pour la libre pensée, et ne pas juger celle-ci sur les cas où son activité est en contradiction avec son idéal.

Si l'on fait cela, on est bien vite amené à constater que loin d'opposer la science à la foi, comme en une sorte de duel, dans lequel l'une ou l'autre devrait succomber, les hommes les plus représentatifs de la libre pensée veulent que la science ait une liberté illimitée, y compris la liberté de l'erreur, mais que, dans ses efforts, elle s'inspire d'une ardeur, d'une patience, d'un héroïsme qui ne sont autre chose que la foi.

Ils ne songent pas à détruire celle-ci, mais au contraire, à lui donner mieux conscience d'elle-même, de sa force et des labeurs nouveaux qu'elle doit entreprendre.

*
* *

Est-il nécessaire de dire que, par libre pensée, nous entendons celle où, suivant la belle parole de M. Séailles, « il y a liberté et pensée [1] »?

Il n'est que trop vrai que, dans les associations de libre pensée, vivent côte à côte de nombreuses personnes qui ne comprennent pas grand chose à l'idée même qu'il y a dans ces deux mots. Mais n'est-ce pas le sort de toutes les institutions humaines? Les églises ne fourmillent-elles pas de gens dont la vie est en perpétuelle contradiction avec la foi et la morale qu'elles professent?

Même dans nos campagnes, on commence à distinguer la pensée vraiment libre de la « Libre pensée », conçue comme une orthodoxie à rebours, qui, non

1. Lettre au Congrès International de la Libre pensée à Genève en 1902, reproduite intégralement dans *La Raison* du 14 septembre 1902, et dans le volume : *Les affirmations de la conscience moderne*, Paris, 1904, p. 225 et suiv.

seulement nie les résultats auxquels aboutissent les métaphysiques du passé, mais considère l'effort qui les a produites comme une maladie dont l'humanité aurait été victime à travers les âges. Cette tendance purement négative constituerait bien une mutilation de la nature humaine; mais elle est bien loin d'être aussi largement représentée que veulent le faire croire, à la fois, ses ennemis, et certains de ses partisans, commis-voyageurs préoccupés d'organiser une église nouvelle dont ils seront les grands-prêtres.

Les hommes les plus attaqués aujourd'hui comme représentants de la libre pensée, Ferdinand Buisson, Jules Payot, Gabriel Séailles, ont un tout autre esprit [1]. Pourquoi, demande-t-on, se laissent-ils compromettre par de bruyantes manifestations qui ne sont pas toujours désintéressées? La réponse est bien simple. Plus la libre pensée est consciente de sa mission, moins elle constitue une église. L'excommunication est une arme dont elle ne se sert pas.

La libre pensée que professent les hommes éminents que je viens de nommer, loin d'être la négation du labeur passé de l'humanité, est un effort pour le continuer, et une invitation à tous les hommes d'y

1. Cet esprit, non seulement de tolérance, mais d'intelligence et de respect, se manifeste aussi dans les groupes de jeunes libres penseurs. Voici une déclaration, comme on en peut lire beaucoup, même dans les publications militantes : « On trouve beaucoup de prétendus libres penseurs qui ne sont autre chose que des sectaires fanatiques. Pour ceux-ci, la libre pensée n'est pas une methode, elle est une doctrine, un dogme intangible et sacré. Ils prennent à leur compte la formule catholique : Hors de l'Église, point de salut, et traitent par un dédain puéril les sentiments et les croyances que leurs grossières critiques ne sauraient atteindre ». (*Annales de la Jeunesse laïque*, organe de la Fédération, dans le numéro de septembre 1910, p. 123.)

collaborer. C'est la virile affirmation que le passé n'est ni l'erreur ni la vérité pure, mais l'éblouissante série des tentatives humaines pour conquérir la vérité. Le moment vient où cette idée consacre pour nous le passé avec une tout autre puissance qu'une sorte de canonisation rituelle; elle nous y fait sentir la vie que nous avons reçue, dont nous vivons et qu'à notre tour nous transmettons. Par là, la libre pensée nous met en contact intime et réel avec l'éternelle vie, nous la fait toucher en quelque sorte, la constitue comme un fait d'expérience, qui nous dépasse de toutes parts, et nous devient aussi réel que notre propre personnalité.

On dit dans les églises : « L'homme ne peut s'attacher avec amour qu'à ce qui est éternel »; et, pour répondre à ce désir, les anciennes métaphysiques offrent des constructions intellectuelles qui n'ont qu'un défaut, celui de manquer de point d'appui, si un acte de volonté ne vient, par une sorte de coup d'état, leur en offrir un. La libre pensée, au contraire, en nous plaçant en face du fleuve de vie dont nous sommes l'expression momentanée, nous présente cette éternité comme un fait élémentaire à constater. Elle éveille en nous la sensation qui, de longs siècles avant Jésus-Christ, préparait son berceau spirituel, la sensation que les prophètes d'Israël énonçaient par la phrase qui domine tout l'Ancien Testament : « L'Éternel est vivant », et qui forme comme le leit-motiv de la prédication chrétienne primitive[1] : *Quae-*

1. *Actes*, XVII, 27-29. Discours de saint Paul à l'Aréopage : [C'est Dieu qui a mis dans les nations l'instinct de] chercher Dieu pour voir si elles sauraient le trouver [ce qu'elles n'ont pas su faire]; quoi qu'il ne soit pas loin de chacun de nous. Car

rere Deum si forte attrectent eum aut inveniant, quamvis non longe sit ab unoquoque nostrum. In ipso enim vivimus et movemur et sumus; sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt : Ipsius enim et genus sumus.

Notre langue française, même la plus flexible et la plus nuancée, se prête mal à rendre ce que l'original grec et le latin de la Vulgate ont ici de vivant et de dramatique. Combien est belle et émouvante cette marche de l'humanité vers un divin qu'elle ne voit pas, qu'elle pressent et qu'elle crée.

C'est une philosophie expérimentale de la vie que la libre pensée nous apporte, et par laquelle nous sommes mis en communion de sentiment et d'activité avec tout le passé.

« Le libre examen, écrit M. Séailles[1], n'est pas le droit de décréter son opinion, de proclamer sa propre infaillibilité, il est le devoir de douter où il faut, d'éviter la précipitation, de contenir ses passions et ses préjugés, IL EST L'EFFORT MÉRITOIRE POUR OBÉIR A DIEU EN RETROUVANT SA PENSÉE[2].

« Mais, en obéissant à Dieu, nous nous soumettons à notre propre raison, car notre raison est unie à la pensée divine, et ce n'est pas du dehors que la vérité nous est imposée, c'est en nous-mêmes que nous le découvrons comme notre loi, comme notre bien.

c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous existons, et comme l'ont dit aussi quelques-uns de vos poètes :

... De sa race nous sommes. (Traduction de Renan, *Saint Paul* p. 196.)

1. *Les Affirmations de la conscience moderne*, Paris, 1904, p. 185.

2. C'est nous qui soulignons.

comme ce qui nous réalise, nous achève, nous donne l'être véritable[1].

« Si par la réflexion nous nous apercevons nous-même, non comme l'être de désirs et de sensations, comme l'individu solitaire qui s'oppose à tout ce qui n'est pas lui, mais comme une *personne*, faite pour penser et vouloir l'universel, pour s'unir ainsi à tous les êtres raisonnables dans la vérité et dans le bien qui sont leur loi et leur réalité commune, nous sortons des contradictions qui nous rendaient inintelligibles à nous-même. Nous n'avons pas à choisir entre l'anarchie et le despotisme, à sacrifier l'un des deux termes que doit concilier toute vie véritable, l'ordre ou la liberté, le libre examen ou l'accord des esprits, l'individu ou la société. Nous ne sommes pas tenus de nous soumettre à une autorité extérieure, sans discussion, notre unique chance de nous entendre étant le silence. Nous pouvons espérer qu'à travers bien des erreurs et des divisions momenta-

1. N'y a-t-il pas là, en quelque sorte, la théorie de l'expérience religieuse telle que la résumait W. James?

« L'individu, pour autant qu'il souffre du mal qui est en lui, et qu'il le condamne, l'a déjà dépassé par la pensée : condition suffisante pour qu'il entre en contact avec une réalité supérieure, s'il en existe. A côté du mal un principe meilleur existe donc en lui, quand ce ne serait que le germe le plus débile. Dans cette première phase, il lui est difficile de voir lequel de ces deux éléments il doit considérer comme son être véritable. Mais quand arrive la seconde phase, celle du dénouement salutaire, l'homme voit clairement que son moi supérieur et potentiel est son véritable moi. Il arrive à se rendre compte que ce moi supérieur *fait partie de quelque chose de* PLUS GRAND *que lui, mais de même nature; quelque chose qui agit dans l'univers en dehors de lui, qui peut lui venir en aide*, et s'offre à lui comme un refuge suprême quand son être inférieur a fait naufrage. » (*L'Expérience religieuse. Essai de psychologie descriptive.* Trad. par Fr. Abauzit. Paris, 1908, p. 424.)

nées, du progrès de la pensée, des contradictions provisoires qu'il implique, peu à peu se dégagera l'unité des esprits. Le libre examen ne nous condamne pas à rejeter avec mépris la tradition, parce qu'elle exprime un moment du pieux effort par lequel les hommes s'efforcent vers une vérité qu'ils ne posséderont jamais que sous des symboles imparfaits. »

Vraiment, n'est-ce pas là la suite du discours de saint Paul à l'Aréopage, que nous citions plus haut? Ceux qui, après avoir lu de pareilles pages, peuvent traiter leurs auteurs de sectaires, d'athées, d'antireligieux, ne sont-ils pas les héritiers et les continuateurs de ces païens qui accusaient les premiers chrétiens d'athéisme?

C'est dans le même esprit qu'un autre des maîtres de la libre pensée actuelle, Ferdinand Buisson, dans un petit volume qui marque une date dans l'histoire du protestantisme français, écrivait[1], en rappelant

1. *Libre pensée et protestantisme libéral*, par F. Buisson et Ch. Wagner, Paris, 1903, p. 54.

Ce livre a été écrit dans les circonstances suivantes : Ferdinand Buisson, ayant accepté la présidence de la Société Nationale de Libre-Pensée et participé à diverses cérémonies anticléricales, beaucoup de protestants des diverses tendances le prirent vivement à partie.

L'honorable député de Paris saisit cette occasion pour s'expliquer avec ses coreligionnaires; et, dans quatre lettres, adressées au journal *Le Protestant*, leur conseilla, avec une grande vigueur, de s'ouvrir du côté de la libre pensée. Il leur montrait qu'ils sont des libres penseurs qui s'ignorent et que leur rencontre avec leurs frères laïques amènerait ceux-ci à se corriger de certains de leurs défauts, tout en leur donnant à eux-mêmes la possibilité de se retremper dans la vie actuelle.

Le journal chargea le pasteur Charles Wagner de rédiger la réponse. C'est dire qu'elle fut digne de l'interlocuteur.

Elle constituait une fin de non recevoir, très noble, très aimable même, mais catégorique. Le tout a été réuni dans le volume cité.

les paroles de Marcel Hébert : « Le Dieu idéal du bien et du vrai », bien loin d'être une conception vaine et creuse de l'esprit humain, est la réalité suprême, la force et l'être par excellence. Y a-t-il rien de plus vivant que les lois de l'esprit qui sont l'âme même de notre âme, que ces lois de la nature qui sont ce qu'il y a de plus éternel et d'éternellement agissant dans l'univers, infiniment plus réelles que la réalité sensible et infiniment plus existantes que nos chétives et éphémères existences? »

Ferdinand Buisson, après avoir marqué la tendance et la tactique des églises à s'identifier avec la religion, ajoutait :

« Il ne faudrait pourtant pas laisser ainsi indéfiniment les religions confisquer la religion.

« Il n'y a qu'une religion, il n'y en a jamais eu qu'une sous les innombrables formes qui ont correspondu aux différents âges de la civilisation humaine. C'est la religion du bien, ou, si l'on veut analyser davantage, c'est la religion de l'esprit aspirant à remplir sa fonction d'esprit, à savoir le vrai, à aimer le beau, à faire le bien, ce dernier terme pouvant résumer les deux autres. C'est l'effort de l'âme humaine pour réaliser sa loi, pour vivre sa vie normale, pour atteindre ses fins naturelles. Religion qui n'est autre chose que l'instinct et l'élan de l'humanité poursuivant sa destinée, religion que l'homme tire du fond de lui-même et qu'il se représente comme lui venant du plus profond des cieux, tant elle lui commande avec autorité, tant elle lui semble la loi suprême de l'univers.

« Il met plus ou moins longtemps à la dégager dans

sa pureté et sa simplicité, à s'avouer qu'elle est la voix de sa conscience et que toute sa majesté vient justement de ce qu'elle est la nature même, sa propre nature, ce qu'il y a tout ensemble de plus familier et de plus mystérieux dans son être. »

L'auteur du quatrième évangile n'entrevoyait-il pas quelque chose d'analogue, quand il mettait sur les lèvres de Jésus, parlant à la Samaritaine, près du puits de Sichar, les paroles : « Femme, croyez-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure approche, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; ce sont de tels adorateurs que le Père demande. Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité[1] ».

*
* *

La grande crise que traverse l'Église en ce moment ne provient pas de l'incrédulité de quelques hommes, ni même de je ne sais quel complot ourdi par des sociétés secrètes, explication puérile qu'on s'étonne de voir reparaître si souvent[2], mais de ce que la morale

1. Év. Jean, IV, 21-24.

2. L'idée de complot hante sans relâche l'esprit de quelques membres du parti clérical, et c'est peut-être là ce qui les rend le plus étrangers à la vie et à la pensée contemporaine. Dangereux dans leur milieu naturel, ils le sont infiniment plus si par malheur ils le quittent et se convertissent à la libre pensée, car alors ils lui apportent cette maladive tournure d'esprit.

Même un homme de la valeur intellectuelle et religieuse du

officielle des églises s'est trouvée tout à coup en retard sur celle des consciences.

Il est vrai que çà et là des voix pessimistes se font entendre. M. Charles Péguy, par exemple, écrivait il n'y a pas longtemps[1]

« Nous ne savons pas encore si nos enfants

comte de Mun écrit que « la Franc-Maçonnerie universelle, dont autrefois la *philosophie* était, comme aujourd'hui la *Science*, le déguisement intellectuel, exerce sur les gouvernements son action puissante. Maîtresse de toutes les forces qui forment *l'opinion du monde*, elle poursuit le même objet, l'anéantissement de l'Église, de son organisation, de son action sociale, et, pour y parvenir, la guerre contre la Papauté, tête, cœur et lumière de l'Église. Séparer d'elle les peuples catholiques, en dénonçant son intransigeance et son aveuglement, et, par là, les conduire à l'apostasie, tel est le plan suivi, avec une inlassable persévérance, tantôt ouvertement, et tantôt par des chemins détournés. Ainsi le drame qui commence en Espagne reproduit jusqu'aux détails celui dont nous avons connu les scènes douloureuses, et dont les obscures péripéties ne sont pas encore déroulées. » (*Gaulois*, 13 août 1910.)

Ailleurs, c'est un évêque, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui raconte sans hésitation d'étranges histoires qui font songer à Léo Taxil et à certaines femmes voilées de triste mémoire. Voir *Univers* du 12 octobre 1910, article « Un complot maçonnique » (Cf. dans *La Croix* du 24 août 1910 : « La Franc-Maçonnerie contre le Canada. Histoire d'un complot et de son originale découverte »). Les lois scolaires sont aussi la conséquence d'une conjuration, et *L'Entente catholique* (8 janvier 1911) écrit : « Ce qu'il y a d'émouvant et de dramatique dans le dernier complot ourdi par la secte contre l'âme française c'est qu'il acculera fatalement les catholiques à la prison et à l'effusion du sang ». Voir aussi dans *La Croix* (28 janvier 1911), sous le titre : « Complot certain ».

Il nous a semblé nécessaire de donner quelques exemples, précis et récents, de cette étrange mentalité, moins pour montrer combien elle est affligeante chez des hommes qui ont une grande influence sur l'opinion catholique, que pour indiquer la difficulté qu'il y a pour la libre pensée de maintenir les discussions dans la région sereine des idées et du respect profond des personnes.

1. *Notre Jeunesse*, p. 13.

renoueront le fil de la tradition, de la conservation républicaine, si, se joignant à nous par dessus la génération intermédiaire, ils maintiendront, ils retrouveront le sens et l'instinct de la mystique républicaine. Ce que nous savons, ce que nous voyons, ce que nous connaissons de toute certitude, c'est que pour l'instant nous sommes l'arrière-garde.

« Pourquoi le nier. Toute la génération intermédiaire a perdu le sens républicain, le goût de la République, l'instinct, plus sûr que toute connaissance, l'instinct de la mystique républicaine. Elle est devenue totalement étrangère à cette mystique. La génération intermédiaire, et ça fait vingt ans. Vingt-cinq ans d'âge et au moins vingt ans de durée.

« Nous sommes l'arrière-garde ; et non seulement une arrière-garde, mais une arrière-garde un peu isolée, quelquefois presque abandonnée. Une troupe en l'air. Nous sommes presque des *spécimens*. Nous allons être, nous-mêmes nous allons être des archives, des archives et des tables, des fossiles, des témoins, des survivants de ces âges historiques, des tables que l'on consultera.

« Nous sommes extrêmement mal situés, dans la chronologie, dans la succession des générations. Nous sommes une arrière-garde mal liée, non liée au gros de la troupe, aux générations antiques. Nous sommes la dernière des générations qui ont la mystique républicaine. Et notre affaire Dreyfus aura été la dernière des opérations de la mystique républicaine.

« Nous sommes les derniers. Presque les après-derniers. Aussitôt après nous commence un autre âge, un tout autre monde, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil.

« Aussitôt après nous commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer, le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. Le monde de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre. Le monde de ceux qui font le malin. Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous. *C'est-à-dire :* le monde de ceux qui ne croient à rien, pas même à l'athéisme, qui ne se dévouent, qui ne se sacrifient à rien. *Exactement :* le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent. Qu'on ne s'y trompe pas, et que personne par conséquent ne se réjouisse, ni d'un côté ni de l'autre. Le mouvement de *dérépublicanisation* de la France est profondément le même mouvement que le mouvement de *déchristianisation*. C'est ensemble un même, un seul mouvement profond de *démystication*. C'est du même mouvement profond, d'un seul mouvement, que ce peuple ne croit plus à la République et qu'il ne croit plus à Dieu, qu'il ne veut plus mener la vie républicaine, et qu'il ne veut plus mener la vie chrétienne, (qu'il en a assez), on pourrait presque dire qu'il ne veut plus croire aux idoles et qu'il ne veut plus croire au vrai Dieu. *La même* incrédulité, *une seule* incrédulité atteint les idoles et Dieu, atteint ensemble les faux dieux et le vrai Dieu, les dieux antiques, le Dieu nouveau, les dieux anciens et le Dieu des chrétiens. Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté. La cité politique et la cité chrétienne. La cité des hommes et la cité de Dieu. C'est proprement la stérilité moderne. Que nul donc ne se réjouisse, voyant le malheur qui

arrive à l'ennemi, à l'adversaire, au voisin. Car *le même* malheur, *la même* stérilité lui arrive. »

Le retentissement considérable de ce « Cahier » prouve, si je ne me trompe, que M. Péguy a été l'interprète de préoccupations plus répandues, peut-être, qu'il ne croit. On lui a su gré d'avoir parlé de mystique républicaine et de l'avoir rapprochée de la mystique chrétienne, d'avoir montré le fil qui raccorde la tradition républicaine à l'évolution historique tout entière de notre pays.

Cet examen de conscience de notre génération où le passage de la mystique à la politique est si bien mis en lumière, où l'auteur montre avec une si franche rudesse comment « par le jeu, par l'histoire des événements, par la bassesse et le péché de l'homme, la mystique est devenue politique », cet examen de conscience marque un moment nouveau dans l'histoire de nos idées, et l'influence que M. Péguy a conquise montre que si notre société la plus laïque paraît se désintéresser des synagogues, des temples et des chapelles, elle sait vibrer profondément, dès qu'une inspiration désintéressée fait appel, tout droit, à sa conscience.

Le trait commun des prophètes c'est que, laborieux ouvriers, ils ne voient que bien rarement le travail déjà fait, et ne songent qu'à ce qui reste à faire. M. Péguy n'est pas une exception à cette règle. De là le pessimisme qui lui fait croire qu'il appartient à une arrière-garde, alors qu'il est un précurseur.

Mais ce pessimisme qui chez le prophète est un hommage à Dieu, à la perfection qui reste à réaliser, dans un essai historique constituerait une erreur.

La plupart de ceux qui parlent de l'état spirituel de la France ne connaissent que Paris, ne pensent qu'à Paris, et sont sans cesse tentés de donner aux manifestations de notre vie nationale une importance proportionnée au bruit qu'elles font dans la capitale. Les camelots de toutes les nuances ne demandent naturellement pas mieux que de penser que la nation est derrière eux et de se s'attribuer importance historique. Ils n'ont que celle qu'on leur donne : et il vaudrait mieux les compter, tranquillement, avant de s'émouvoir de leur nombre.

Le Paris des manifestations, et même le Paris des hommes qui hantent les antichambres ministérielles, les bureaux de rédaction, les coulisses de la Bourse, les salons des hommes au pouvoir et même quelquefois leurs garçonnières, ce Paris qu'Édouard Rod [1] et Paul Seippel [2] montrent étouffant entre deux dogmatismes, n'est pas tout Paris, et c'est encore moins toute la France.

En face de son petit sanctuaire [3], centre d'un si viril et noble effort, M. Péguy voit le vieux temple de la science, rebâti par une République qui n'a jamais pensé, rendons-lui cette justice, à faire oublier ni Robert de Sorbon, confesseur du roi saint Louis, ni le cardinal Richelieu. Le jour viendra bientôt où nos politiciens et nos jouisseurs, nos mystificateurs et leurs dupes, nos charlatans et nos hallucinés auront disparu — où on ira à la Sorbonne et au Panthéon méditer devant les fresques de Puvis de Chavannes, et où on pensera que le peuple d'où sortirent de telles

1. *L'Indocile*, Paris, 1905.

2. *Les deux Frances et leurs origines historiques*, Paris, 1905.

3. *Les Cahiers de la Quinzaine* sont publiés 8, rue de la Sorbonne.

créations eut lui aussi un idéal artistique et mystique qui ne le cédait à celui d'aucune autre époque.

Autour de cette même Sorbonne, groupées tout près d'elle, à la fois attirées par son prestige et désireuses de lui communiquer un peu de leur jeunesse, sont nées diverses institutions qui elles aussi, sont des manifestations de l'orientation nouvelle des esprits. « L'École des Hautes Études Sociales [1] » et « l'Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale [2] » sont dues à des initiatives

1. Depuis 1903, cette École a une « section pour l'Étude des religions dans ses rapports avec la société ».

Quelques-unes des conférences professées en 1903-1904 ont été recueillies dans un volume intitulé : *Religions et sociétés*, Paris, 1905. En 1909-1910, le programme de cette section a été occupé tout entier par un cours de M. Edouard Le Roy, professeur au lycée Saint-Louis qui a étudié « l'attitude et l'affirmation catholique ».

M. Théodore Reinach, député, directeur de cette section, a publié un remarquable résumé de ce qu'elle a fait depuis sa création (*La religion dans ses rapports avec la Société*, Paris, 1911, broch. de 12 p.). « Tour à tour confié à des libres penseurs ou à des croyants, à des croyants de toutes les confessions, notre enseignement vise surtout à refléter le plus fidèlement possible les manifestations si variées de la pensée religieuse contemporaine, à les rattacher à leurs origines, à en déterminer les répercussions sociales... Suivre son évolution si complexe d'un œil attentif, sans parti pris, mais avec sympathie (car il est aussi impossible de faire de bonne histoire religieuse sans le sentiment religieux — je ne dis pas la foi — que de bonne critique musicale sans oreille), entrevoir à travers les tâtonnements, les orages, les obscurités de l'heure présente, les rayons précurseurs de l'aube souriante et apaisée : telle est la tâche que nous nous sommes proposée. N'en eussions-nous rempli qu'une faible partie, nous estimerions encore avoir bien mérité de la science et de la conscience de nos contemporains, nous leurs aurions appris à se mieux connaître et à se mieux tolérer. »

2. Présidents d'honneur, MM. Hyacinthe Loyson, Frédéric Passy, membre de l'Institut, Gabriel Séailles, professeur à la Sorbonne.

Commission permanente : MM. Leclerc de Pulligny, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, président ; G. Belot, professeur

différentes et inspirées par des préoccupations différentes aussi, ont pourtant des traits communs : le culte de la vérité, le respect absolu de tous ceux qui la cherchent, quel que soit leur drapeau, et enfin un continuel effort pour demander à la science de se traduire dans la réalité de la vie. Dans cette foi et cet effort n'y a-t-il pas quelque chose de religieux?

*
* *

L'esprit de bonne volonté réciproque si profondément marqué dans les statuts de l'« Union de libres penseurs et de libres croyants » est peut-être plus répandu qu'on ne croit ; ce qui lui manque surtout, ce sont les occasions de se manifester.

Il y a une foule de croyants catholiques qui sont profondément respectueux de la libre pensée et qui ne songent à attendre d'elle aucun traitement de faveur. On les sent désireux de voir, d'entendre, de comprendre toutes les voix sincères, même les plus opposées à leurs vues.

A cette allusion aux hommes de bonne volonté, un nom est tout de suite venu à l'esprit de beaucoup de lecteurs, celui de M. Léon Chaine, l'auteur du beau livre *Les Catholiques français et leurs difficultés*

de philosophie, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique ; Wilfred Monod, pasteur, chargé de cours à la Faculté de théologie protestante, vice-président ; Jean Kaspar, ancien missionnaire à Madagascar, avocat à la Cour d'Appel, secrétaire général ; J. Anglas, professeur à l'École Alsacienne, secrétaire général adjoint ; H. Fillot, sous-chef de bureau à la Banque de France, trésorier ; Ch. Berthomieu, secrétaire de rédaction des *Annales de la jeunesse laïque* ; Jacques Marty, étudiant en théologie ; Wautier d'Aygaliers, pasteur, secrétaire ; E. Gounelle, pasteur ; P.-Félix Pécaut, professeur de philosophie.

actuelles[1]. Le succès de cet ouvrage a fait voir que la théorie des deux blocs, par laquelle on résume, en général, notre histoire contemporaine est loin d'être toujours exacte.

M. Chaine n'est point un isolé. Sa voix est allée éveiller dans tout le pays, et dans les milieux les plus divers, une ardente sympathie. L'activité religieuse de ce laïc fait songer aux cloches de Noël, tout comme les efforts d'un autre Lyonnais, poète et philosophe, M. Joseph Serre[2]. Lui aussi est bien l'homme de cette race passionnée, « dont les hauts instincts moraux, disait Renan, dérivent non de la raison, mais du cœur même et des entrailles ».

*
* *

Pour revenir à la libre pensée et à ses représentants reconnus, s'il fallait résumer en quelques mots leur attitude à l'égard des religions — qu'il ne faut pas confondre avec le cléricalisme — nous dirions que c'est un effort, très marqué et très persévérant, pour rendre justice à toutes ces manifestations de la pensée et de la conscience.

Ce ne sont pas là des principes d'apparat, mais des idées que cherchent à propager des hommes, chaque jour dénoncés comme d'odieux sectaires. Et pour ne

1. (Lyon, 1904). Voir du même auteur : *Menus propos d'un catholique libéral suivi des commentaires de la Presse*. Préface par Pierre Jay (Paris, 1910).

2. Voir, parmi ses ouvrages, en particulier, *La religion de l'esprit large* (Paris, 1908), *La lumière du cœur* (Paris, 1910). Toujours préoccupé de synthèse, de conciliation et d'harmonie, il a consacré son plus récent travail à un effort de rapprochement entre *Les Sillons et l'Action française* (Paris, 1911).

pas rester dans les généralités, voici comment l'un d'eux, Ferdinand Buisson, parlait le 22 août 1903 à M. Aulard dans *L'Action :*

« Je dis qu'il y a dans l'humanité à tous les âges, — variable comme elle et passant par toutes les étapes de son développement, — un phénomène essentiellement humain, naturel et normal, légitime par conséquent, qui est le phénomène religieux, un des traits caractéristiques de l'homme par opposition à l'animal.

« Je dis que ce phénomène peut se manifester sous trois formes : *l'idée* religieuse, — *l'émotion* religieuse, — *l'action* religieuse.

« L'idée religieuse, c'est au début l'intuition confuse, plus tard l'affirmation nette que nous ne savons pas tout et que nous ne pouvons pas tout, que l'homme est une parcelle infime de l'immense univers, qu'il n'est pas l'auteur ni le maître de sa vie, qu'il existe autour de lui, en dehors de lui des forces, des lois, des pouvoirs dont il dépend, et qui ne dépendent pas de lui, qu'il est au sein de cet infini un infiniment petit et que pourtant c'est de ce point imperceptible que jaillit la lumière qui doit illuminer le reste du monde, la lumière de l'esprit, de la raison, de la conscience.

« L'émotion religieuse, c'est le contre-coup de cette idée sur nos sentiments. C'est tour à tour un sentiment d'effroi devant l'immensité de l'inconnu, devant l'infini qui nous déborde, et puis, au contraire, un sentiment de foi dans l'ordre universel, de confiance dans la suprématie de l'esprit qui est le fond de nous-mêmes et sans doute de l'univers. C'est le sentiment

de notre relation avec ces forces mystérieuses qui régissent les mondes, de notre participation à la vie universelle, le sentiment du néant que nous sommes et de la valeur infinie pourtant de la raison qui est en nous, le sentiment de l'Au-delà qui échappe à nos prises, de l'idéal que nous sommes si malheureux de ne jamais atteindre et que nous serions plus malheureux encore de ne pas poursuivre éternellement.

« L'action religieuse enfin, c'est celle où l'homme s'oublie lui-même et se sacrifie à une loi invisible que personne ne lui impose, que personne ne lui démontre. C'est l'élan de dévouement par lequel, sans hésiter, il fait joyeusement abandon de ses intérêts, de ses instincts, de son bonheur, de sa vie, brave toutes les souffrances, endure tous les tourments, pour donner satisfaction à une idée qu'il croit juste, à un rêve qu'il juge beau, à un commandement de l'esprit, à un ordre de la conscience.

« De ces trois racines du fait religieux, laquelle, mon cher ami, croyez-vous devoir absolument extirper de l'âme humaine, comme une plante parasite et nuisible [1]? »

1. Nous avons voulu donner sans coupure la partie essentielle de cet article pour montrer que les libres penseurs n'hésitent pas à porter des vues pleines de respect pour la religion devant les auditoires les plus populaires. On pourrait citer bien des faits analogues. Nous n'en mentionnerons qu'un : la belle conférence sur « L'esprit scientifique et l'esprit religieux » faite le 11 novembre 1906 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, par M. Paul Painlevé, de l'Institut, aujourd'hui député (socialiste) de Paris. Elle a été publiée dans la *Revue du Mois* du 10 décembre 1906, t. II, p. 658-668.

« Il n'est donc point absurde, y disait-il, de prévoir une époque peut-être moins lointaine que nous ne le pensons, où ces deux tendances de l'homme, au lieu de se heurter, collaboreront comme elles ont collaboré à l'aurore des civilisations : l'esprit religieux précédant sans cesse la science dans les domaines qu'elle ne peut

atteindre encore, stimulant ses découvertes, mais toujours prêt à lui céder de bonne grâce chaque position nouvelle qu'elle pourra occuper. En revanche, la science se devra à elle-même de ne point dépasser dans ses affirmations les limites des connaissances vraiment acquises, laissant à chaque savant la responsabilité de ses opinions individuelles sur les questions qui échapperont encore aux recherches positives.

« Mais si tout conflit est impossible entre le véritable esprit scientifique et le véritable esprit religieux, il peut y avoir conflit, que dis-je? il y aura nécessairement, il y aura toujours conflit entre la science et les hommes qui exploitent le sentiment religieux et prétendent, au lieu de le laisser évoluer librement au rythme de la vie, le styliser et le raidir dans une rigidité factice conforme à leurs intérêts, à leurs habitudes ou à leurs préjugés. Il y aura nécessairement conflit entre la science et toute religion qui prétendra lui imposer, en vertu de je ne sais quelle révélation, une astronomie, une géologie, une cosmogonie absurdes et puériles : en un mot, il y aura conflit entre la science et toute religion dominatrice qui, ayant envahi jadis le terrain ouvert devant elle, refuse d'en abandonner une parcelle. C'est le caractère inévitable et permanent d'un tel conflit qui rend si générale la conviction qu'il existe une antinomie irréductible entre l'esprit scientifique et l'esprit religieux. »

CHAPITRE XIV

LA CRÉATION DE L'ÉCOLE LAÏQUE

Si la guerre de 1870 a influé sur notre organisation scolaire, l'âme de l'école laïque vient de plus loin et de plus haut. — Elle est l'incarnation nouvelle d'un effort religieux séculaire. — En 1882, elle était bien loin d'être anticléricale. — Croisade prêchée contre elle par les partis conservateurs; ses résultats. — Elle est maintenant mise en demeure de donner aux enfants la nourriture spirituelle qu'ils ne trouvent pas ailleurs.

Nous arrivons au cœur même de notre sujet.

La création de l'école primaire laïque n'a pas été pour la France contemporaine un épisode : elle a été, avec l'organisation de sa défense militaire, sa préoccupation constante.

Il fallait faire ici ce rapprochement, car il existe dans la réalité. Il ne faudrait pourtant pas l'exagérer : après la guerre, alors qu'on était encore hypnotisé par la défaite, beaucoup de ceux qui ont lutté le plus ardemment pour la diffusion de l'instruction ont trouvé un argument trop facile et trop oratoire dans l'idée que c'était l'école prussienne qui nous avait battus, et qu'en réorganisant l'instruction publique sur des bases nouvelles on organisait la revanche.

L'argument n'était pas heureux, car il tendait à donner un aspect occasionnel à un mouvement qui, depuis longtemps, travaillait la France et l'entraînait vers une rénovation de l'enseignement à tous les degrés.

C'était se méprendre singulièrement que faire des revendications patriotiques — si justes qu'elles fussent — l'âme de l'école. Aussi cette erreur fut-elle de courte durée. Peu à peu, ce qui était transplantation en notre pays d'une orientation, de méthodes, et d'habitudes contraires à notre génie propre, s'est éliminé naturellement [1]. Aujourd'hui, l'école ne songe plus à devenir une caserne; c'est la caserne qui se prépare à devenir une école, où tous les citoyens n'apprendront pas seulement le maniement des armes, mais où ils prendront conscience de la solidarité nationale et des devoirs qu'elle impose.

Pour ses écoles, le pays a fait des sacrifices avec une ardeur et une persévérance qui, depuis quarante ans, ne se sont pas démenties. *Des sacrifices*, ce mot a ici son sens original, car ces sacrifices, consentis avec une joie extraordinaire à un moment si difficile, sont la manifestation d'une foi qui s'ignore et s'exprime comme elle peut.

Il y a là un phénomène social d'une portée considérable, et dont il faut bien saisir l'intensité et la direction, si l'on veut ne pas se méprendre sur notre histoire contemporaine.

C'est par l'école laïque que notre pays a cherché à se conquérir lui-même et qu'il s'efforce de réaliser

1. On n'a pas oublié l'éphémère existence des « bataillons scolaires ».

son rêve nouveau. Voilà pourquoi, tout à l'heure, le mot de création est venu naturellement sous notre plume, et non pas celui d'organisation ou quelque autre analogue. L'école laïque, sans le vouloir, sans même y avoir pensé, est devenue autre chose et plus que la dispensatrice des connaissances élémentaires, autre chose aussi qu'un organe gouvernemental ayant pour fonction de préparer de futurs sujets.

Le mouvement religieux actuel a trouvé en elle un champ d'expérience et sa manifestation concrète. C'est en elle et par elle que toutes les tendances que nous avons vues dans les chapitres précédents, un peu éparpillées, tendent à se réunir, à s'incarner et à devenir génératrices d'une civilisation nouvelle.

Les adversaires de l'école laïque n'ont pas tort, quand ils la dénoncent comme le boulevard des idées nouvelles, et quand ils concentrent toutes leurs forces pour l'attaquer. Là où ils se trompent complètement, c'est quand ils ne voient pas les racines par lesquelles une aussi formidable institution plonge dans la vie politique, intellectuelle, morale et religieuse du pays tout entier, et quand ils s'imaginent qu'elle est le résultat d'un complot international [1].

S'ils savaient regarder, ils s'apercevraient que, malgré toutes ses imperfections, l'effort laïque est la suite et l'héritier d'une tradition à la fois chrétienne et française, celle qui au XIIIe siècle eut un de ses moments les plus caractéristiques. Ce ne sont pas des formules dogmatiques qui ont créé l'architecture ogivale, c'est la foi du moyen âge qui a trouvé

1. Voir p. 238, note 2.

cette expression. Chacune de nos cathédrales gothiques chante Dieu, le désir du divin, du beau, le rêve de la cité cherchant à unir les mains et les cœurs, et à communier en une œuvre toujours plus haute.

L'école laïque est, sous une autre forme, une tentative analogue pour exprimer une foi analogue ; et ce ne sont que des observateurs superficiels qui peuvent rappeler à cette occasion la fameuse formule : ceci tuera cela.

Notre école primaire est bien loin de savoir elle-même ce qu'elle fait et où elle va. Elle se développe comme se développe un adolescent, tout étonné de constater en lui des changements dont il est le témoin et non l'auteur, et sur lesquels il n'a qu'une bien mince influence [1].

Elle a été modelée par les circonstances, et on se tromperait fort en la croyant définitivement constituée ; ses adversaires, en l'attaquant et en s'efforçant de la supprimer, sont aussi maladroits et insensés que ceux qui croiraient supprimer un fait douloureux, en faisant disparaître le messager qui en apporte la nouvelle.

1. On a quelque peine à se figurer aujourd'hui que le règlement scolaire du 17 août 1855, en vigueur jusqu'au 7 juin 1880, ait consacré sept articles (20-26) aux devoirs de l'instituteur concernant les églises. Voici le dernier : « L'enseignement religieux comprend la lecture du catéchisme et les éléments de l'Histoire sainte. On y joindra chaque jour une partie de l'Évangile du dimanche, qui sera récité en entier le samedi. Il y aura une leçon de catéchisme chaque jour, même pour les enfants qui ont fait leur première communion. Les leçons d'instruction religieuse seront réglées sur les indications du curé. »

Le catéchisme était alors dans toute la force du terme « le fondement de l'instruction nationale ». (R. P. Lecanuet, *L'Église de France sous la Troisième République, 1870-1878* (p. 352). Paris, 1907.)

Il est incontestable que, vers 1880, personne ne pouvait prévoir ce qu'allait devenir l'école laïque. A cette époque, l'effort portait surtout sur la gratuité et l'obligation. La notion de laïcité, quand on commença alors à la définir, s'inspirait tantôt du spiritualisme facile et un peu superficiel de Victor Cousin, tantôt de vues pragmatistes qui avaient bien des analogies avec celles dont semble s'inspirer le gouvernement des États-Unis dans ses rapports avec les églises : on était très désireux de reconnaître explicitement la collaboration éminente qu'elles apportent à l'œuvre sociale, et de se montrer plein de déférence à leur égard.

Cette attitude était parfaitement sincère. Rien ne permet de croire qu'il y eût là une manœuvre hypocrite et provisoire pour faciliter la pénétration des nouvelles théories scolaires.

Le gouvernement et les chambres n'avaient qu'un désir : acheminer la réforme de l'instruction publique sans inquiéter les consciences. L'école devait cesser d'être une sorte de succursale des églises et devenir pleinement indépendante; mais bien loin de faire d'elle une antiéglise, on s'étudiait visiblement à éviter toute occasion de conflit. Dans la circulaire du 2 novembre 1882, le gouvernement terminait ses instructions aux préfets en annonçant « la prétention, tout en faisant respecter la loi, de la faire comprendre et de la faire aimer ».

« L'instituteur, avait dit déjà l'instruction officielle du 27 juillet 1882, n'a pas à enseigner de toutes pièces une morale théorique suivie d'une morale pratique, comme s'il s'adressait à des enfants dépourvus de toute notion préalable du bien et du mal : l'im-

mense majorité lui arrive, au contraire, ayant déjà reçu ou recevant un enseignement religieux qui les familiarise avec l'idée d'un Dieu auteur de l'univers et père des hommes, avec les traditions, les croyances, les pratiques d'un culte chrétien ou israélite; au moyen de ce culte et sous les formes qui lui sont particulières, ils ont déjà reçu les notions fondamentales de la morale éternelle et universelle, mais ces notions sont encore chez eux à l'état de germe naissant et fragile, elles n'ont pas pénétré profondément en eux-mêmes; elles sont fugitives et confuses, plutôt entrevues que possédées, confiées à la mémoire plus qu'à la conscience à peine exercée encore. Elles attendent d'être mûries et développées par une culture convenable. C'est cette culture que l'instituteur public va leur donner.

« Sa mission est donc bien délimitée; elle consiste à fortifier, à enraciner dans l'âme de ses élèves, pour toute leur vie, en les faisant passer dans la pratique quotidienne, ces notions essentielles de moralité humaine, communes à toutes les doctrines et nécessaires à tous les hommes civilisés. Il peut remplir cette mission sans avoir à faire personnellement ni adhésion ni opposition à aucune des diverses croyances confessionnelles auxquelles ses élèves associent et mêlent les principes généraux de la morale. Il prend ces enfants tels qu'ils lui viennent, avec leurs idées et leur langage, avec les croyances qu'ils tiennent de la famille, et il n'a d'autre souci que de leur apprendre à en tirer ce qu'elles contiennent de plus précieux au point de vue social, c'est-à-dire les préceptes d'une haute moralité.

« L'enseignement moral laïque se distingue donc

de l'enseignement religieux sans le contredire. L'instituteur ne se substitue ni au prêtre, ni au père de famille; il joint ses efforts aux leurs pour faire de chaque enfant un honnête homme... Toute discussion théologique et philosophique lui est manifestement interdite par le caractère même de ses fonctions, par l'âge de ses élèves, par la confiance des familles et de l'État : il concentre tous ses efforts sur un problème d'une autre nature, mais non moins ardu, par cela même qu'il est exclusivement pratique, c'est de faire faire à tous ces enfants l'apprentissage affectif de la vie morale. Plus tard, devenus citoyens, ils seront peut-être séparés par des opinions dogmatiques, mais du moins ils seront d'accord dans la pratique pour placer le but de la vie aussi haut que possible, pour avoir la même horreur de tout ce qui est bas et vil, la même admiration de ce qui est noble et généreux, la même délicatesse dans l'appréciation du devoir, pour aspirer au perfectionnement moral, quelques efforts qu'il coûte, pour se sentir unis dans ce culte général du bien, du beau et du vrai qui est aussi une forme, et non la moins pure, du sentiment religieux. »

Cette longue citation était nécessaire pour rappeler à ceux qui les auraient oubliés les intentions du législateur en 1882.

Nous n'avons pas ici à raconter l'attitude de lutte et de défi adoptée par le parti qui prétendait alors représenter l'Église de France. Toutes les armes lui furent bonnes pour combattre ce qu'il appela « l'école sans Dieu ». Jules Ferry, Ferdinand Buisson, Félix Pécaut, Jules Steeg, tous ceux qui collaborèrent activement à l'organisation de l'enseignement primaire

furent d'abord attaqués devant le Parlement avec une violence inouïe; puis, l'opposition légale, franche et directe ne réussissant pas à empêcher le vote des lois nouvelles, on organisa contre leur application une résistance acharnée, jusque dans les plus petits hameaux. On ne recula devant aucun moyen pour servir ce qu'on appelait la cause de Dieu. On s'attaqua surtout aux nouvelles institutrices qui sortaient de l'école normale. Lorsque, malgré les menaces dont elles étaient assaillies, elles allaient occuper leur poste, on les soumettait dans les villages « chrétiens » à une redoutable quarantaine. Non seulement personne ne leur adressait la parole, ne répondait à leur salut, mais souvent le boulanger et l'épicier refusaient de leur vendre quoi que ce fût. Des cris hostiles, de basses injures retentissaient sur leur passage, et pendant des mois, parfois davantage, l'école laïque restait absolument déserte.

Il fallait rappeler en quelques mots ces manœuvres et ces persécutions, car nous sommes tentés de les oublier. Nous avons grandement raison, au point de vue de la morale et de la réconciliation nationale; mais nous aurions parfaitement tort, au point de vue historique et de notre conduite politique, de ne pas profiter de la leçon de ces événements, car il y a là un des facteurs qui ont envenimé la situation actuelle. En organisant contre l'école laïque des manifestations qui ne s'arrêtaient devant aucune grossièreté, en soumettant au supplice de l'isolement et des plus vilaines calomnies des jeunes filles souvent très pieuses, certains ecclésiastiques ne s'abaissaient pas seulement à un rôle étrange de leur part; ils créaient contre l'Église, contre tout ce qu'elle représente et

enseigne, des trésors de haine, des désirs de vengeance, précisément dans la toute petite bourgeoisie et chez les petits propriétaires terriens, c'est-à-dire dans des milieux qui sont comme la pépinière des écoles normales et qui étaient restés jusque-là tout à fait réfractaires à l'anticatholicisme [1].

Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue quand on veut comprendre la désaffection dont la France a fait preuve vis-à-vis de son clergé au moment du vote de la loi de Séparation.

Si, au lieu de déclarer la guerre à l'école laïque, l'Église avait fait en France ce qu'elle a fait aux États-Unis, et, en général, dans les contrées où elle a cru devoir accepter les circonstances, au lieu de prétendre imposer sa propre direction, l'énorme majorité du pays, qui ne souhaitait que la paix avec elle, lui aurait été infiniment reconnaissante de sa collaboration, et il est probable que l'orientation de la vie nationale aurait été différente de ce qu'elle a été. La république

1. L'Église ne se contenta pas d'organiser l'obstruction contre toutes les lois qui organisaient l'école. Lorsqu'elle vit l'inutilité de ses efforts, elle se créa tout un réseau d'institutions allant de la salle d'asile jusqu'à l'école industrielle et à l'université.

Dans d'autres pays, on connaît les écoles confessionnelles, mais je ne crois pas qu'il y ait nulle part l'effort systématique qu'il y a eu en France pour prendre l'enfant dès son berceau et le préserver à travers toutes ses études de tout contact avec une pensée non strictement confessionnelle.

L'Université catholique s'est dressée en face de l'Université sans épithète. A l'étranger, on se figure que cette dernière a en France une sorte d'enseignement officiel anticatholique. C'est une grosse erreur. Les professeurs de nos Universités sont, naturellement, en très grande majorité d'origine catholique, et s'il y en a parmi eux qui ne se gênent pas pour manifester leurs opinions anticléricales, il y en a d'autres, et en grand nombre, qui sont de très orthodoxes catholiques et qui parlent et agissent en conséquence.

conservatrice serait entrée dans nos mœurs, la France aurait regardé sa qualité de fille aînée de l'Église comme un titre précieux, et il est difficile d'imaginer ce qu'un pape habile comme Léon XIII eût pu tirer de cette situation[1].

L'attitude pacifique de l'Église aurait produit sans doute des résultats analogues à ceux qu'elle a produits en Amérique, et elle se fût assuré en ce pays, pour longtemps encore, une place incomparable, à cause des racines profondes par lesquelles elle plonge dans le sol de notre histoire.

* * *

Ceux qui la représentaient en fait, plus qu'en droit[2], engagèrent la lutte acharnée et souvent odieuse que nous venons de voir, moins pour défendre les droits de la conscience et de la liberté, comme ils le prétendaient, que parce qu'ils espéraient être vainqueurs et s'emparer du pouvoir.

La tentative n'était pas seulement peu digne de ceux qui la tentaient et de la cause qu'ils voulaient servir, elle était mal calculée et n'a cessé de subir les plus cruels échecs, sans que, d'ailleurs, ses organisateurs aient paru profiter des leçons de la défaite.

En refusant les conditions de paix si honorables que

1. Il faut du reste reconnaître que si sous le pontificat de Pie X, la croisade antilaïque s'organise à Rome, sous Léon XIII il en était un peu autrement : elle était alors organisée en France par les débris des anciens partis, et était bien loin de recevoir de Rome tous les encouragements qu'elle désirait.

2. Alors, comme aujourd'hui, la presse cléricale, tout en protestant de son respect absolu pour l'autorité hiérarchique, ne cessait d'imposer ses directions à l'épiscopat.

leur offrait la loi de 1882, les représentants de l'Église ont obligé la France à rouvrir l'ère des hostilités et à aller jusqu'au bout des revendications laïques. Au gouvernement et au pays qui souhaitaient une trêve indéfinie, on répondit par une mobilisation formidable où on vit bientôt combattre côte à côte d'authentiques conservateurs et les tirailleurs des partis subversifs.

Par cette lutte, dépourvue de sagesse et de dignité, l'Église a perdu une grande partie de son prestige dans les couches sociales où son influence morale et religieuse était le plus considérable.

Certes, elle n'avait pas tort quand elle disait que la neutralité telle que l'établissait la loi de 1882 était impossible, provisoire, précaire, sorte de cote mal taillée qui ne pouvait contenter ni l'Église ni l'État. Mais la situation scolaire est-elle donc si différente dans quantité de pays où l'Église s'est parfaitement accommodée des diverses législations? Si on eût laissé au temps le soin de collaborer à l'œuvre du parlement on aurait continué à voir ce qu'on vit dans les premières années, je veux dire la loi se pliant aux circonstances, s'assouplissant selon les milieux, les traditions locales. Bien après 1882, et même après 1900, on a vu des instituteurs chanter au lutrin, tenir l'harmonium d'accompagnement, conduire les écoliers à la messe, les y surveiller.

L'Église n'a pas voulu accepter ce *modus vivendi* sans base dans le texte de la loi, cette situation qui variait de commune à commune, d'instituteur à instituteur : elle a cru plus utile à sa cause d'obliger le pays à évoluer rapidement vers la neutralité complète.

Cette tactique était évidemment inspirée par l'idée que l'enseignement neutre étant impossible, il dégé-

nérerait bientôt en un enseignement antireligieux et que cette antireligion officielle aboutirait à un tel fléchissement de la moralité publique qu'on serait obligé de courir se jeter de nouveau dans les bras de l'Église sous peine de voir la décomposition finale du pays.

Le succès de ce calcul n'était pas invraisemblable, car dans les milieux les moins religieux beaucoup d'hommes représentatifs étaient d'avis que, par mesure d'hygiène publique, on retînt à la base de l'enseignement un culte dont ils ne voulaient ni pour l'aristocratie financière ni pour les intellectuels.

Cet hommage des satisfaits à l'Église a profondément scandalisé les classes ouvrières, et c'est peut-être une des causes qui dans notre pays ont le plus déprécié la religion.

La fameuse phrase : « Il faut une religion pour le peuple » a fait plus de mal à l'Église que toutes les attaques de ses adversaires.

* * *

A l'heure actuelle, la neutralité scolaire, battue en brèche avec une égale ardeur par le parti clérical et le parti anticlérical, n'est défendue et observée que par une partie du corps enseignant primaire.

Si on fait abstraction d'une faible minorité d'instituteurs, dont les uns voudraient donner à leurs leçons un caractère nettement antireligieux, tandis que les autres voudraient les rendre étrangères à toute vue philosophique ou morale, on peut dire que peu à peu la grande majorité est arrivée au désir très net de

fortifier l'enseignement moral laïque, de lui trouver une base qui soit inébranlable. Ils voudraient qu'il eût une efficacité qu'on n'est pas encore parvenu à lui donner, en partie, croient-ils, parce qu'il est plus ou moins dérivé de celui des églises. C'est un décalque sans vigueur ni originalité. Ils cherchent donc l'âme nouvelle de l'école nouvelle.

Ces aspirations sont en harmonie avec celles de la majorité de l'opinion publique. D'une part, celle-ci attend et réclame de l'école un enseignement moral solide et efficace ; d'autre part, elle n'admettrait plus que l'école laïque allât prendre comme point de départ de l'enseignement qui fait l'objet propre de sa mission une notion de révélation empruntée au dogme ecclésiastique.

C'est toute une révolution religieuse et morale qui va se réalisant autour de nous. Peu à peu l'École est en quelque sorte mise en demeure de créer un enseignement moral indépendant.

Est-ce sa faute, si elle accepte enfin cette tâche, si elle commence à s'apercevoir qu'elle a aujourd'hui à faire une œuvre d'apostolat religieux? Ceux qui l'accusent d'usurper un rôle qui n'est pas le sien ne font-ils pas songer à certains personnages revêtus d'un uniforme de sauveteur qui reprocheraient à un passant de s'être jeté à l'eau pour ramener un noyé qu'eux-mêmes n'entendaient pas, ne voyaient pas.

L'école laïque est appelée à exercer un ministère religieux : qu'il y ait bien des tâtonnements, des erreurs, des mécomptes, des défaites, qui pourrait s'en étonner? L'évangile nouveau n'est, pas plus que l'ancien une formule qui agisse magiquement. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup fréquenté les épîtres

de saint Paul pour savoir que si les premières communautés chrétiennes eurent des saints et des martyrs, la parole du grand apôtre lui-même n'avait pas pu les préserver des erreurs, des vices et des désordres.

La morale ecclésiastique n'a pas le droit de le prendre de haut avec sa jeune sœur : s'il y a une vaincue ici, n'est-ce pas elle, qui, après avoir pendant mille ans façonné la conscience de nos populations, ne se trouve plus en état de leur fournir la nourriture spirituelle dont elles ont besoin?

Il ne faut, en effet, pas s'y tromper. Il peut y avoir çà et là des hommes qui ont été bien aises de se détacher d'une Église dont la morale gênait leurs mauvaises passions, mais la crise morale contemporaine vient surtout de ce que l'idéal moral laïque dépasse sur certains points l'idéal moral religieux; il s'est fait plus exigeant, plus désireux de se réaliser.

L'égalité politique a pu entrer dans nos mœurs, malgré ses grands défauts, parce qu'elle donne satisfaction à un certain idéal mystique et chrétien. Or, si elle fait partie de l'idéal évangélique, elle a été pourtant vue de très mauvais œil par l'Église et combattue par elle. De même le désir d'établir la paix entre les peuples est une aspiration chrétienne, et pourtant les milieux catholiques orthodoxes sont ceux où le pacifisme a été combattu avec les plus futiles arguments; et, malgré le heurt des mots, on n'hésite pas de ce même côté à identifier nationalisme et catholicisme.

On pourrait établir une liste des conquêtes modernes qui ont leurs racines dans le sol chrétien et qui ont été faites sans le clergé, souvent malgré lui, quelquefois contre lui.

L'Église, qui doit tant à la femme, à son dévouement, à sa poésie, et qui a porté si haut le culte de la virginité, l'idéal de la maternité et du mariage, n'a pas vu qu'il lui restait quelque chose à faire pour protéger la femme. Une civilisation chrétienne a pu exister de longs siècles avec les principes d'une législation matrimoniale parfaitement païenne.

En ce qui concerne la famille et la propriété, nous vivons encore sur des notions qui nous arrivent des lois romaines antérieures au Christ, et que beaucoup de chrétiens croient intangibles et définitives, comme si elles faisaient partie de la révélation religieuse.

L'Église est encore une merveilleuse maîtresse de morale individuelle, mais elle perd chaque jour davantage son contact avec nos concitoyens, parce que la politique qu'elle a tirée de l'Écriture sainte est désormais en retard sur celle qu'ils tirent de leur intelligence et de leur cœur façonnés par une éducation chrétienne séculaire.

L'opinion publique, en réclamant avec une insistance croissante que l'école laïque devienne un foyer de vie morale, prend peut-être une attitude quelque peu déplaisante pour les institutions ecclésiastiques, mais elle proclame ainsi son besoin de religion et sa volonté bien arrêtée d'en faire à la fois le point de départ et la fin de l'éducation.

Que la tâche acceptée par l'école de France soit la plus ardue qu'une civilisation puisse assumer, nul n'y contredira. Ce qui n'est pas moins sûr, c'est que le pays tout entier, en affrontant les périls d'un semblable effort, a fait un acte de foi, d'espérance et d'amour que les âmes mystiques devraient admirer.

Des gens qui se croient sages s'étonnent de voir un

grand pays courir de telles aventures ; et, se rencontrant avec beaucoup d'incrédules et d'orthodoxes, ils jugent qu'il eût été plus simple d'accepter quelques formules dogmatiques sans aller à la rencontre de difficultés redoutables. Évidemment, au point de vue de leur idéal, ces conseillers n'ont pas tort : on voit beaucoup de grands pays se tirer, tantôt par les voies autoritaires, tantôt par les voies faciles et quelconques, de difficultés qui, en France, font passer à l'arrière-plan les questions agricoles, commerciales ou industrielles, et absorbent une grande partie de nos énergies.

Reste à savoir si, en posant avec une juvénile hardiesse des problèmes sociaux que d'autres nations tâchent d'éviter, la France ne serait pas fidèle à ce caractère qu'au moyen âge on avait résumé dans la formule *Gesta Dei per Francos.*

CHAPITRE XV

L'ENSEIGNEMENT MORAL A L'ÉCOLE

L'effort laïque vers une morale efficace et solidement constituée. — Anarchie morale dont nous souffrons. — Les efforts de Guyau, Pécaut, Wagner. — Le cours de Jules Payot. — L'essai de M. Delvolve : sa générosité vis-à-vis de l'enseignement religieux. — Les hésitations de la pédagogie laïque sont-elles la preuve d'un échec? — Mysticisme laïque.

Le pays tout entier, en posant avec une sorte d'angoisse la question de l'enseignement moral à l'école, exige de ses philosophes et de ses penseurs deux conditions : la première que cet enseignement soit efficace, la seconde, qu'il ait une base s'imposant tout à la fois à l'intelligence, au cœur et à la volonté.

Peu lui importe que l'enseignement qu'on lui proposera soit arrivé par telle ou telle voie historique, s'il remplit ces deux conditions ; car alors il sera laïque, ce qui ne veut pas dire qu'il sera fatalement en opposition avec la religion en général et les églises en particulier, mais que, s'il dérive des efforts religieux, il est devenu assez fort, assez conscient de lui-même pour s'adresser à tous, être vrai et efficace, non seulement pour les membres de telle ou telle société, mais « pour tout le monde ».

Il ne faut pas permettre à de misérables luttes politiques de nous voiler ce qu'il y a de grandeur et de beauté dans les mouvements d'opinion auxquels nous sommes mêlés. Les polémiques ont fait du mot laïque un synonyme d'antireligieux. Ces confusions sont très fâcheuses, car, à la longue, elles arrivent à s'imposer tyranniquement à l'esprit des simples. Non seulement dans l'idée laïque il n'y a aucun élément antireligieux, mais il ne faudrait pas la creuser beaucoup pour y trouver une idée mystique, très analogue à celle qui se cache sous le mot catholique. La morale laïque vise à affirmer et à fortifier, par la jeunesse, l'unité du pays, à établir une sorte de communion de tous les futurs citoyens; et, si elle les prépare à ce rôle et aux devoirs qui en découlent, on peut dire qu'elle dépasse ce point de vue et tend à créer en eux des préoccupations plus larges et plus élevées encore comme membres de la société humaine.

Les représentants des églises n'oublient-ils pas trop facilement la longue série de siècles pendant laquelle la morale traditionnelle s'est élaborée, lorsqu'ils s'étonnent que la morale laïque n'ait pas surmonté d'emblée des difficultés devant lesquelles sa sœur aînée s'était longtemps arrêtée? Le recul de l'histoire nous manque pour apprécier les efforts auxquels Guyau, Jules Payot, Jacob, Belot, Dürkheim, Fouillée ont attaché leur nom, mais il est clair que notre époque ne le cède à aucune autre, dans son effort pour atteindre un idéal plus haut et plus compréhensif que celui de nos pères, et dans son désir de le réaliser.

Sans doute le désordre moral est grand; les

égoïsmes sont déchaînés, un arrivisme éhonté s'étale, et beaucoup de ceux qui se voilent la face en stigmatisant les vices semblent surtout préoccupés de perdre des adversaires politiques. Les calomnies les plus grossières sont répétées par de très honnêtes gens qui veulent ne pas paraître naïfs ou peu informés ; et tout cela vole de bouche en bouche, arrive à notre jeunesse et jusqu'aux paysans de nos campagnes, comme pour leur persuader que désormais la corruption est partout, la vertu et le dévouement nulle part. On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de l'influence délétère exercée sur le peuple par les faits divers judiciaires et les romans criminels. On a eu parfaitement raison. Et pourtant il y a dans la presse actuelle une influence corruptrice plus immédiate et plus forte encore, ce sont les accusations insensées que les partis mettent en circulation contre leurs adversaires. Contre des hommes dont la vie est publique et qu'on peut suivre pour ainsi dire heure par heure, on crée les plus sottes légendes, bien assuré qu'ils ont autre chose à faire que de répondre ; et on ne s'aperçoit pas que si de tout cela il peut très bien ne rien rester de nature à nuire au calomnié, il en reste toujours quelque chose dans l'esprit de ceux qui ont lu la calomnie. Ils se croient déniaisés, et arrivent à se persuader que quiconque est revêtu d'une charge sociale et même tout homme en vue est, en quelque sorte, enrôlé dans l'armée de la corruption et de la vénalité.

Les calomnies n'atteignent pas la plupart du temps ceux contre lesquels elles sont lancées, mais elles suggèrent à la masse populaire que les cadres sociaux sont peuplés d'hommes capables de tous les

crimes pour s'enrichir. Ceux qui prétendent par ces moyens venger la moralité publique ne feraient pas autrement, s'ils voulaient persuader à nos populations que, puisque les gouvernants n'ont d'autre idéal que leurs passions et leurs intérêts, les gouvernés seraient bien naïfs de se montrer plus vertueux.

Mais si la corruption est bien plus grande en apparence et dans les colonnes de la presse que dans la réalité, il n'en est pas moins vrai qu'elle est redoutable, et qu'il y a dans beaucoup de milieux une véritable anarchie morale. A qui la faute? On voit de tous côtés les représentants de la tradition s'attaquer avec violence à ceux qui s'efforcent de mettre fin au désarroi des consciences.

Est-ce bien la morale laïque qui est en défaut ici, et ne serait-on pas plutôt en droit d'accuser la morale ecclésiastique?

*
* *

Nous ne saurions examiner dans ces pages tous les essais qui ont été tentés pour donner satisfaction aux besoins nouveaux. Ils sont trop nombreux. Nous n'en mentionnerons que deux ou trois parmi les plus récents, soit parce qu'ils sont des tentatives de synthèse organique, soit parce qu'ayant pour but d'établir l'enseignement moral dans les écoles, ils ne sont pas restés dans le domaine de la spéculation philosophique, mais ont été largement expérimentés, et, par l'école primaire, exercent déjà une action réelle sur les mœurs.

Les vues de J.-M. Guyau n'ont agi qu'assez indirectement, mais elles ont pourtant éveillé çà et là les

réflexions de quelques instituteurs qui cherchaient une nouvelle base pour l'enseignement moral. L'influence de Félix Pécaut, — et plus tard celle de Charles Wagner, — a été plus générale peut-être, parce que les idées de ces deux éminents moralistes se présentent sous un aspect plus pratique, plus simple et comme baignées d'une poésie et d'un attendrissement mystiques dont l'absence se fait trop souvent sentir dans les manuels de morale laïque. Mais ces efforts si remarquables et si heureux correspondent plutôt à la situation de 1882 qu'à celle d'aujourd'hui. Ils ne sont pas absolument systématiques, et supposent une synthèse intellectuelle et morale faite antérieurement et en dehors de l'école.

Or, il est évident que depuis quelques années, pour des raisons très diverses, un grand nombre d'enfants — et même l'immense majorité — arrivent à l'école sans avoir été mis en contact explicite — et même implicite — avec une synthèse religieuse ou morale quelconque[1].

Cet état de fait a été vivement ressenti par quelques-uns des maîtres de la pensée et de la pédagogie contemporaine. Ils ont fort bien vu que si l'école n'a pas le droit de se substituer à la famille et à l'église, pour ceux qui en ont une, elle ne peut pas non plus ignorer que beaucoup d'enfants n'ont ni famille ni

1. Mgr Dadolle, évêque de Dijon, a pu dire à Pie X que le nombre des catholiques pratiquants ne dépasse pas quatre ou cinq millions. Il y aurait donc, en ce moment, environ trente millions de nos concitoyens vivant en dehors de toute influence ecclésiastique. C'est là un fait historique considérable, et on comprend l'irrésistible poussée qui s'exerce sur l'école laïque pour exiger d'elle un programme de vie idéale.

église. Leur donner des préceptes moraux éparpillés, sans leur donner de quoi lier cette gerbe, surcharger leur mémoire de préceptes particuliers sans préparer leur conscience à agir, à trouver dans son propre fonds la solution des questions imprévues et redoutables que pose la vie, est une impossibilité morale.

Il faut le répéter : l'école laïque n'a pas cherché à s'ériger en institution d'éducation morale, elle a été amenée par les circonstances à accepter ce rôle. Elle ne peut pas plus se refuser à ce devoir, sous prétexte de neutralité, qu'elle ne pourrait se désintéresser de la santé physique des écoliers.

C'est ce qu'a profondément senti M. Jules Payot, le célèbre auteur de l'*Éducation de la volonté*. Son *Cours de morale*[1] est un effort vécu pour trouver une synthèse qu'on puisse offrir à l'enfant, non pas comme une sorte d'échafaudage provisoire qui devrait lui servir quelques années, et être abandonné sans retour au moment de l'éveil de la raison, mais pour lui faire trouver en lui-même un guide et une lumière qui est bien un impératif catégorique, mais qui est plus, parce qu'en même temps qu'il apporte le précepte il en apporte aussi la justification. L'éminent penseur avait fort bien vu qu'une des principales causes de l'anarchie morale de notre époque est la singulière attitude de tant de pères de famille qui prétendent faire enseigner à leurs enfants une morale qu'eux-mêmes n'observent pas, et qui est

1. Septième édition, Paris, 1909 (la première édition fut publiée en 1904). Ce livre, qui est destiné aux maîtres, est complété par un autre, spécialement destiné aux élèves : *La morale à l'école* (1re édition, 1906), 4e édition, Paris, 1910.

basée sur des dogmes auxquels ils refusent toute valeur et toute créance. Détruire les canaux et les aqueducs, puis aller se désaltérer aux fontaines qu'ils alimentent, quelle étrange inconséquence!

C'est pourtant celle d'une très notable fraction des peuples les plus civilisés. Ce mensonge initial vicie une partie de l'éducation actuelle : l'enfant, plus éveillé et plus attentif qu'on ne le croit d'ordinaire, s'aperçoit de l'écart qu'il y a entre ce qu'on lui inculque et ce qu'on croit, et il en arrive de bonne heure à penser que la morale est une sorte de protocole traditionnel, analogue à celui des belles manières.

Il y a des parents et même des maîtres de l'enseignement primaire qui, devant ce danger, ont vaillamment essayé de revenir, non seulement aux idées religieuses, mais aux pratiques de telle ou telle église. Pourrait-on citer des cas où cette tentative ait réussi, où les églises actuelles aient donné à l'individu, non seulement pour sa vie personnelle, mais pour son rôle d'éducateur, le secours et les lumières dont il avait besoin? Je ne le crois pas.

Beaucoup de ceux qui vont vers le protestantisme, en particulier vers le protestantisme libéral, savourent le plaisir un peu négatif de prisonniers dont les liens ont été brisés; mais cette sensation s'atténue très vite, et il y en a qui n'arrivent jamais à trouver la discipline intime après laquelle ils soupiraient.

M. Jules Payot a donc cherché dans la vie, dans l'expérience de l'individu, corroborée par l'expérience de toute la société, pour autant que nous pouvons la saisir, la base et le point de départ de l'initiation morale de l'enfant. Celui-ci est appelé à découvrir en

lui-même la notion de « vie raisonnable en laquelle est incluse la plus haute liberté » (p. xi) et il constate aussitôt que cette vie raisonnable n'est possible que dans et par la coopération humaine. On ne fait donc appel qu'à l'expérience et à son développement organique. L'enfant s'habitue à une notion de la science toute vivante et toute vraie, très différente de la notion que donnait l'intellectualisme.

L'enseignement moral ainsi conçu est « une force directrice de la pensée et de l'action », mettant en branle l'individu tout entier et accomplissant en lui, avec sa collaboration, une œuvre de création, d'évolution et d'édification de l'individu, dans et pour la société qui est comme le fond essentiel de la vie de l'homme.

En d'autres termes, pour M. Payot, comme pour tout un groupe de penseurs qui, dans ces dernières années, se sont attachés à renouveler l'enseignement moral laïque, le point de départ et d'appui est cherché dans la vie de l'individu considéré d'emblée comme membre de la société ; l'idée de progrès qu'on dégage de la vue historique des faits est appelée à déterminer la volonté individuelle et à l'amener à se faire « un agent d'évolution volontaire[1] ».

1. *Cours de morale*, p. 206. Chez M. Durkheim (*Bulletin de la Société française de philosophie*, avril et mai 1907), l'idée de l'autorité de la société s'affirme avec tant de force qu'on ne peut s'empêcher de songer — *mutatis mutandis* — aux vues de certains catholiques sur l'Église, société parfaite, et pour lesquels la notion d'Église, fixée expérimentalement, devient à la fois l'origine et la fin de toute activité.

Voir aussi : Léon Bourgeois, *Solidarité*, Paris, 1900 ; Lévy-Bruhl, *La morale et la science des mœurs*, Paris, 1901 ; Belot, *Études de morale positive*, Paris, 1906 ; *L'éducation morale dans l'Université* (recueil de leçons de MM. Lévy-Bruhl, Malapert, Belot, etc.), Paris, 1901 ;

Ce point de vue est assez élevé pour ne pas entrer en collision avec l'enseignement moral des diverses églises. Le terrain sur lequel se meut M. Payot est celui de l'expérience; celui des églises est la révélation, et on peut imaginer un enfant qui recevrait à la la fois les deux enseignements sans les trouver en contradiction. Naturellement, le *Cours de morale* ne se place pas au point de vue des églises pour parler des diverses religions positives; mais il est parfaitement étranger à la polémique, et trouve dans la constatation historique de l'extrême diversité des religions une leçon de tolérance et de labeur spirituel.

Nous avons pris ce livre comme type de l'enseignement moral donné actuellement à l'école primaire, non seulement à cause de sa valeur propre, mais aussi parce qu'il nous a paru l'effort le plus représentatif des tendances actuelles. Enfin son auteur est maintenant l'homme le plus attaqué de France par la presse antilaïque. Elle n'a point tort. En négligeant les manifestations tapageuses d'un anticléricalisme sectaire qui rêve de restaurer au profit d'une orthodoxie nouvelle l'unité doctrinale du pays, et en s'attaquant avec une sorte de frénésie aux hommes qui n'ont pas plus la haine sur les lèvres que dans le cœur, cette presse a montré qu'elle discerne assez bien de quel côté est la grande force de l'avenir.

Est-ce à dire que les vues de M. Payot soient définitives? Lui-même ne le prétendrait pas, et il y a çà et là des pages qu'on aimerait discuter avec

Morale Sociale (recueil analogue de leçons de MM. Belot, Brunschwicg, Buisson, Darlu, etc.). Paris, 1903; B. Jacob, *Devoirs*, Paris, 1908.

lui[1]; mais précisément un de ses grands mérites est de créer dans ses lecteurs, petits ou grands, l'impression de vues longuement méditées, mais présentées sans aucune espèce de dogmatisme. C'est un voyageur qui indique aux autres la route qu'il vient de parcourir après s'être entouré de tous les moyens d'investigation qui étaient en son pouvoir. Il ne prétend pas qu'il soit impossible d'en découvrir quelque autre.

* * *

C'est le même esprit de bonne volonté à l'égard du passé, le même effort pour chercher dans l'expérience historique et actuelle le plan d'un enseignement moral efficace qu'on trouve dans l'essai de

1. Par exemple (p. 190) l'idée que les religions « ont eu une origine commune dans la peur des forces hostiles et dans une interprétation naïve de la mort ».

Cette discussion nous amènerait à nous demander si nous connaissons assez bien les peuples sauvages pour pouvoir étudier chez eux la naissance et l'évolution de sentiments très difficiles à suivre chez des civilisés parlant la même langue que nous. Je suis tenté de croire que nous classons souvent sous le terme de religions des phénomènes tout à fait hétérogènes. Une des premières questions que posent les explorateurs, c'est celle de la religion des peuplades qu'ils étudient. N'est-ce pas là une erreur de méthode, une façon de questionner qui modifie d'avance la réalité?

Est-il bien conforme à la vérité des faits que partout où on trouve l'homme on rencontre quelques linéaments de religion? Même dans notre société actuelle n'y a-t-il pas des êtres sur lesquels l'initiation religieuse qu'ils ont subie n'a rien éveillé, rien changé, rien créé. Le regard du chien n'est-il pas, quelquefois, un langage où on lit des émotions que jamais on ne rencontre dans les yeux de certains hommes dont la conscience morale, la vie du cœur et de l'esprit paraissent ne pas exister.

L'idée de bien et de mal, de discipline morale qui paraît aujourd'hui l'âme de toute foi religieuse, existe-t-elle chez tous nos contemporains?

M. Jean Delvolvé intitulé : *Rationalisme et tradition. Recherches des conditions d'efficacité d'une morale laïque*[1].

Il n'est malheureusement pas possible de nous arrêter autant que nous le voudrions à ce livre, contribution particulièrement importante, non seulement à l'histoire pédagogique de la Troisième République, mais aux idées morales du temps présent.

L'auteur y étudie d'abord l'organisation actuelle de l'enseignement moral et religieux avec une élévation de vues à laquelle on ne pourrait adresser qu'un reproche, — si c'en est un — un excès de générosité qui lui fait attribuer à l'enseignement moral distribué par les églises une efficacité dépassant celle qu'il a en réalité.

En face de ce tableau optimiste il a peint avec les couleurs d'une exactitude qui fait songer à l'homme qui voit d'un peu trop près le spectacle qu'il retrace, les tentatives d'enseignement moral laïque. Je ne voudrais pas exagérer le contraste en le signalant : il est évidemment désintéressé et involontaire, et provient du très noble et si rare souci d'avoir une sorte de parti pris de bienveillance à l'égard de ceux dont on ne partage pas les idées[2].

1. Paris, 1910.

2. M. Delvolvé constate avec raison qu'il y a « chez les sujets d'élite qui viennent aux écoles supérieures parisiennes, un souvenir purement verbal des « principes rationnels », une compréhension faible des devoirs les plus simples et une singulière aptitude à retenir l'anecdote en oubliant sa signification morale » (p. 17). Il pourrait faire exactement les mêmes observations s'il étudiait les jeunes gens catholiques ou protestants qui ont eu une éducation foncièrement religieuse. Sauf les cas exceptionnels, celle-ci leur a inculqué des habitudes ecclésiastiques ou morales qui restent fort longtemps superficielles et extérieures.

La répugnance qu'il constate chez un grand nombre d'instituteurs, en ce qui concerne l'enseignement de la morale, et l'empressement avec lequel ils cherchent à se débarrasser de cette partie de leur tâche, ont des causes fort diverses.

Il faut reconnaître que çà et là quelques fruits secs, péniblement arrivés au brevet, et pourvus de postes, à la suite de démarches politiques pressantes, en sont à se figurer que l'avènement de la république a consacré la disparition de toute autorité religieuse et morale, que le rôle du maître est uniquement de préparer les enfants à l'obtention du certificat d'études primaires; mais ce sont là des cas fort rares, et souvent l'expérience de la vie, la pression de l'opinion publique, les conseils des collègues suffisent à corriger ces erreurs.

La vérité, c'est que les maîtres se trouvent souvent

Ce n'est que plus tard, et souvent très lentement que tout cela s'intériorise, s'enracine jusque dans la conscience, et arrive à faire partie intégrante de la vie de l'individu.

Les rapports sur l'enseignement de la morale dans les écoles primaires ont une bien mince valeur historique. C'est de la littérature officielle. Celui de M. Frédéric Lichtenberger pour l'exposition de 1889 nous renseigne mieux sur la mentalité de son auteur que sur la question étudiée. C'est lui qui avait, — devant Jules Ferry, à l'inauguration de la Faculté de théologie protestante de Paris, — lancé la formule : « Si la France avait eu Luther, elle n'aurait pas eu Sedan ». Tout naturellement, son rapport insinuait, avec la réserve et la modération qui sied à un homme occupant une haute situation universitaire, que l'enseignement moral laïque était incomplet, dépourvu de base solide, et cela dans l'espoir que bientôt on apercevrait les services que le protestantisme se chargerait de rendre, si on faisait appel à lui pour l'éducation de la démocratie.

N'était-il pas singulièrement prématuré de songer à établir une sorte de bilan de l'enseignement moral laïque, moins de dix ans après les premiers efforts tentés pour l'organiser?

assez mal préparés à l'enseignement moral, parce que dans leur éducation personnelle la morale et la religion n'avaient pas été séparées. Or, ils sont légion ceux chez lesquels la foi ou plutôt l'attachement à l'Église a fait naufrage sans que la conscience morale ait été atteinte. Mais, quand il s'agit d'amener les enfants qu'ils dirigent à l'initiation morale, ils ne peuvent pas se baser sur des dogmes ou une révélation à laquelle ils ne croient plus; et ils ne savent pas davantage trouver un autre chemin.

Il y a là un état de fait bien plus fréquent qu'on ne pense : c'est aussi celui qui existe dans d'innombrables familles appartenant à l'élite morale de notre pays : les parents ne s'y sentent plus le droit d'élever leurs enfants dans la soumission absolue à une église, à l'autorité divine de laquelle eux-mêmes ne croient plus; et ils n'arrivent pourtant pas à trouver en dehors d'elle le fondement moral dont ils auraient besoin.

Les gens pressés ou habiles se tirent de la difficulté par une sorte de coup d'état, et les uns agissent comme s'ils croyaient encore au dogme, les autres comme si le désarroi théologique avait amené la parfaite anarchie morale. Dans l'un et l'autre cas, il y a paresse, mensonge et lâcheté. Aussi faut-il savoir gré à tant de petits instituteurs, à tant d'humbles maîtresses d'école, d'avoir le courage de rester dans cette attente et cette incertitude, de s'avouer à eux-mêmes ce qu'il y a de précaire dans cette situation, et même de l'avouer aux autres.

C'est ainsi que dans beaucoup de cas l'insuffisance, très réelle, de l'enseignement moral est due à des scrupules fort honorables pour ceux qui les éprouvent. Ces sentiments sont tout à fait nouveaux et

sont l'indice de préoccupations singulièrement élevées — qu'il faut bien qualifier de religieuses, même si elles paraissent se manifester par des actes peu agréables aux églises.

« Mais, s'écrient les églises — et aussi les antiéglises — vous n'avez pas le droit de troubler l'enfant par vos hésitations; il attend de vous la Vérité, l'indication de la Voie à suivre! » — « Ai-je le droit, pour le tranquilliser, de la lui désigner quand je l'ignore? Mon assurance voulue ne lui en ferait pas accroire, et la leçon de scepticisme que je lui aurais ainsi donnée pourrait empoisonner toute son éducation. »

Voilà des considérations qu'il ne faut pas perdre de vue quand on veut être juste à l'égard de l'enseignement laïque. On parle beaucoup de son échec, et on a parfaitement tort, car il était vraiment par trop puéril de s'imaginer qu'en dix ou vingt ans, il allait se constituer. Cette illusion pouvait être celle de quelques doctrinaires incorrigibles qui n'abaissent jamais les yeux vers la réalité en perpétuel labeur d'enfantement.

L'échec vrai aurait été que la bonne volonté évidente du gouvernement eût triomphé de tous les obstacles et qu'en quelques mois, dans toutes les écoles de France, on eût enseigné une sorte de catéchisme laïque, dans l'esprit de parfaite indifférence avec lequel on enseignait auparavant le cathéchisme diocésain. S'il en avait été ainsi, les adversaires des idées nouvelles auraient peut-être pensé que le triomphe laïque était complet, mais cette absence de toute difficulté aurait été précisément l'indice de la disparition de toute vie, de toute énergie.

Les résistances, les hésitations et les tâtonnements

de bien des maîtres sont un signe d'intégrité, de virilité, de dignité inquiète.

La vigueur avec laquelle ils s'aperçoivent que leur mission change de caractère, que le pays attend d'eux un rôle pour lequel ils n'ont pas été préparés, révèle à sa manière leur valeur morale. De purs et simples mercenaires n'auraient eu aucune peine à se conformer aux nouveaux règlements.

Revenant au livre de M. Delvolvé, on peut souhaiter qu'il soit lentement lu et relu par tous ceux qui s'intéressent à la situation morale de notre pays. Le coup d'œil qui y est jeté sur le catholicisme est animé d'un si réel *intelletto d'amore* que ce libre penseur révèle certainement à ses lecteurs catholiques quelques-uns des côtés les plus admirables de leur foi et il préservera les non catholiques qui le comprendront des jugements injustes, des sommaires condamnations habituelles. Il n'hésite pas à entrer dans les détails et, par exemple, à montrer le rôle du signe de la croix avec une netteté et une sûreté d'observation (p. 36) qu'on trouverait difficilement chez les auteurs les plus en vogue de l'orthodoxie.

Il constate, chemin faisant, les déficits de certaines tentatives qui ont cru pouvoir imiter les églises par le dehors : « L'imitation du Christ[1], c'est en réalité l'obsession de la divinité. Chercher à la suppléer par des exemples multiples et humains indique qu'on n'en a pas aperçu la signification et le ressort. Rien n'est plus fâcheux que ces contrefaçons superficielles d'une méthode mal comprise. »

1. P. 34, note 1.

Le grand mérite de l'enseignement moral des églises en général, et de l'Église Romaine en particulier, est d'être « organiciste »[1] : elles tendent à édifier sur le fondement spirituel de la foi la vie morale tout entière. Par contre l'enseignement moral laïque est dépeint comme « essentiellement théorique et analytique[2] ».

S'il nous paraît que M. Delvolvé ait eu tort d'opposer la morale religieuse traditionnelle à la morale laïque, telle que cherchent à la constituer les éminents penseurs dont nous n'avons pu qu'indiquer les travaux, et s'il nous semble bien, pour employer l'expression de M. Delvolvé lui-même, que cette morale laïque soit elle aussi « organiciste », nous croyons cependant que son effort pour donner plus d'unité, de cohésion, d'efficacité, ou comme il le dit, plus de motricité, à l'enseignement moral laïque est

1. P. 39.

2. Ces affirmations paraissent discutables. M. Payot et l'école sociologique, par exemple, ne partent pas d'un *a priori*, mais d'une expérience individuelle et historique, autour de laquelle vient se constituer tout l'édifice moral.

De même, on pourrait se demander si la notion fondamentale que le catholicisme jette dans les âmes est bien l'idée de Dieu, ou si elle n'y provoquerait pas une expérience de la notion d'église, ce qui nous amène à une base très analogue à celle de l'école sociologique. Je ne crois pas me tromper en disant qu'en fait, c'est la foi en l'Église qui est la base de la vie catholique, et que c'est l'union avec l'Église qui est pour les fidèles la fin suprême. C'est l'Église qui conduit à Dieu et non le contraire. De là vient au catholicisme, par rapport aux autres communions chrétiennes, une base expérimentale souvent insoupçonnée par ceux qui ne voient dans la foi qu'un acte intellectualiste.

M. Durkheim dit quelque part (*Bulletin de la Société française de philosophie*, 1906, p. 129) : « Je ne vois dans la divinité que la société transfigurée et pensée symboliquement ». Beaucoup de catholiques qui ne savent pas analyser leur vie intellectuelle font des expériences tout à fait analogues.

parfaitement justifié. Mais encore ne faut-il pas se méprendre sur les faits qui se déroulent devant nous. L'accroissement de la criminalité ne prouve rien contre la substitution de l'enseignement moral laïque à l'autre, puisque cet accroissement se manifeste dans le monde entier et, en particulier, dans des pays où la laïcisation est bien loin d'être à l'ordre du jour. L'enseignement moral laïque manque, très naturellement, du prestige de la tradition, de cette patine du temps, qui au soleil couchant dore la façade de nos cathédrales et nous donne l'illusion qu'elles soient d'une seule pièce : il en est encore à la mise en train et aux tâtonnements, mais la crise actuelle de la morale, bien loin de prouver la « motricité » de l'enseignement traditionnel, montre qu'il est grand temps de lui en substituer un autre plus efficace.

Là où M. Delvolvé continue vraiment l'effort de ceux qu'il vient de critiquer, et se meut en pleine harmonie intellectuelle et morale avec les préoccupations les plus générales de la vie contemporaine, c'est quand il cherche comment le nouvel enseignement moral pourra avoir la valeur « motrice » qui lui est nécessaire, sans être obligé d'aller chercher son point d'appui sur des dogmes que nous n'avons plus, et auxquels, le voudrions-nous, nous ne pouvons pas revenir.

Lorsque le législateur a décidé que l'enseignement religieux traditionnel cesserait dans les écoles de l'État, il n'a, en réalité, rien fait que constater sa disparition déjà accomplie, puisque depuis bien longtemps il n'était plus qu'un exercice de mémorisation.

On ne l'a pas tué ; il est mort de langueur, il est mort sans gloire.

D'autre part, rien ne paraît présager une évolution intellectuelle et religieuse qui permettrait aux membres de l'enseignement à tous les degrés d'inculquer — sincèrement — aux générations futures les principes doctrinaux de la morale catholique.

Mais ce qui a été abandonné — et vraisemblablement pour toujours — ce n'est qu'un chemin, et non pas l'idée, le désir de l'ascension à faire. Il y a des aliments religieux et moraux que nous n'arrivons plus à assimiler, mais la faim religieuse, a soif d'idéal n'a pas disparu : elle est simplement devenue plus exigeante et plus délicate.

M. Delvolvé, par exemple, bien loin de dénier toute valeur aux efforts des écoles de philosophie ou à ceux des églises, y voit une œuvre à reprendre et à pousser plus loin, mais dans le même esprit, et souvent avec des méthodes analogues. Il veut que l'enfant soit amené à un sentiment du divin qui devienne chez lui, si j'ai bien compris, une sorte de sensation expérimentale faisant partie de son individualité dans ce qu'elle a de plus profond, de plus instinctif, de plus efficace; il veut créer chez lui un état d'âme où l'intelligence et la volonté viennent se coordonner et se vivifier.

Ce sont là des idées souverainement mystiques et qui font songer aux paroles de saint Paul, dans les épîtres de la captivité [1] — peu nous importe ici qu'elles soient de lui ou d'un autre — quand sa pensée se dépouillant de ce qu'elle avait eu d'abord de précision théologique, essayait de prendre son essor en dehors

1. Par exemple, *Épître aux Colossiens*, 1.

du monde judaïque dont elle avait si fortement dépendu, même quand il combattait la Synagogue.

« La *vie sociale*[1], dit M. Delvolvé, offre un moyen non seulement de contemplation de l'unité et de la finalité universelles, mais aussi, et c'est là ce qui fait son éminent intérêt, d'action universelle. — La société se présente à nous sous la forme d'un tout dont nous sommes les parties; d'un tout qui n'est pas seulement une collection de parties, mais une réalité supérieure dont nous participons sans la comprendre de façon adéquate : elle exerce sur nous une autorité qui détermine, — que nous en ayons ou non conscience, — les formes où se coule notre action; elle évolue selon une finalité à laquelle nos finalités individuelles se reconnaissent étroitement liées. En un mot, la société est une forme réelle de *communion* : or le sens de la communion humaine étant incomparablement la forme la plus riche du sens de l'unité de l'être, la société humaine devient pour l'esprit qui la contemple le symbole ou l'approximation la plus suggestive du divin. — Elle est bien plus encore : dans la société nous ne sommes pas les contemplateurs seulement, mais les acteurs de l'unité et de la finalité divines. »

Il faut lire toutes ces pages pour voir jusqu'à quel point les plus jeunes, parmi les esprits philosophiques contemporains, reviennent à des vues mystiques.

Ces tendances sont d'autant plus frappantes qu'elles sont plus générales et correspondent à un mouvement analogue qui se manifeste dans les masses ouvrières. « Il ne me paraît pas douteux, dit avec

1. P. 148.

raison M. Delvolvé [1], que le socialisme contemporain vive d'un idéal présentant les affinités les plus directes aux formes religieuses de la pensée, et consistant à substituer à la finalité individuelle la finalité d'un *plus grand* (classe, humanité socialisée) marqué des caractères de perfection qui font défaut à l'individu, finalité dont l'accomplissement est d'ailleurs certain et nécessaire (hégélianisme, matérialisme historique); c'est pourquoi les représentants les plus brillants de notre socialisme théorique et pratique sont, — je le dis sans aucune ironie, — presque des théologiens. — Hors des formes religieuses (au sens large) de l'idéal social il n'y a que des doctrines ou des faits de dissolution sociale. Changez le vocabulaire, le héros du dévouement social demeure exactement dépeint par les paroles de l'Imitation : « *Celui qui possède la charité véritable et parfaite ne se recherche en rien, mais son unique désir est que la gloire de Dieu s'opère en toutes choses.* » Rares sont les cœurs où brûle ce feu de charité, mais seuls ont une valeur sociale réelle ceux qui en renferment une étincelle. »

Comme on le voit, ce mouvement, — qui, par un chemin qui n'est pas celui des églises, fait retrouver à l'enseignement moral laïque des fondements, un but, un esprit très analogues à ceux de l'éducation religieuse, — devient chez le professeur de Montpellier parfaitement conscient, avoué et accepté. Il date de loin et se serait plus vite affirmé si les polémiques ecclésiastiques qui ont dominé notre vie nationale n'avaient pas amené une agitation néfaste,

1. P. 151.

où les plus paisibles étaient obligés de devenir des combattants, et où il était bien difficile de se recueillir pour faire le point et sonder les horizons lointains.

Les personnes profondément religieuses qui liront l'ouvrage de M. Delvolvé dans un esprit de bonne volonté, bien loin d'y sentir un acide corrosif qui viendrait anéantir leur foi, y trouveront, au contraire, un pèlerin de l'idéal, qui, arrivé sur leur route par une autre voie, les rencontre tout à coup et leur montre qu'elles ne s'étaient pas égarées.

Si on considère l'israélite qui médite sur la soumission d'Abraham levant le bras pour immoler son fils à l'Éternel, ou le chrétien qui, au jour du Vendredi-Saint, s'abîme dans la contemplation de celui qui, à Gethsémani, se trouva seul pour lutter contre l'instinctive révolte de la chair et fut pourtant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, on s'aperçoit qu'entre eux et M. Jules Payot parlant de la « résolution prise fermement d'être un agent d'évolution volontaire », ou M. Delvolvé arrivant à « notre volontaire adhésion à la vie universelle » (p. 165), il y a complète identité de tendance. Ceux-ci donnent la définition générale d'actes dont les autres méditent un cas concret et symbolique.

Peut-être la paix ne sera-t-elle jamais signée entre la morale laïque et la morale traditionnelle des églises, mais cette paix, non proclamée, est déjà virtuellement faite. Elle vient de ce que l'école se sent désormais indépendante et surtout de ce qu'elle arrive à des vues qui enveloppent et dépassent celles de la morale ecclésiastique et qui sont, on peut le dire, plus catholiques — universelles — que les siennes.

Il n'y a pas contradiction entre les efforts de la morale dogmatique et ceux que nous faisons maintenant que nous ne nions plus le mystère : la nature devient notre point de vue sur le mystère[1].

Les principes traditionnels étaient comme des prophéties et des anticipations; leur réalisation parfaite n'est pas à leur point de départ apparent, — préparé déjà par un travail d'une impensable lenteur, — ni à tel ou tel moment de leur développement, mais de même que tous les résultats de la science s'évanouiraient en un clin d'œil si l'esprit scientifique venait à disparaître, de même en est-il dans la religion et la morale, où ce ne sont pas les résultats qui valent, mais l'esprit qui les a engendrés.

C'est pour cela que la résurrection de l'esprit religieux, qui s'affirme si fortement et sous un aspect si nouveau dans tant de publications qui ne sont pas nées à l'ombre des églises, constitue l'événement le plus important qu'il y ait eu dans l'évolution spirituelle de la France depuis des siècles.

1. Cf. *loc. cit.*, p. 157.

CHAPITRE XVI

L'ÉCOLE ET L'ÉGLISE

L'impossible neutralité. — Place et rôle de l'histoire des religions dans l'education. — Conception nouvelle de l'histoire. — Attitude de nos contemporains à l'égard des questions religieuses. — Reprise de possession de la Bible. — Retour d'admiration pour les églises et les monuments du passé. — Un historien non catholique à la messe à Notre-Dame de Paris.

On a vu dans le chapitre précédent l'attitude que tend à prendre l'école à l'égard de la morale et de l'effort religieux. Il reste à examiner quelle attitude elle se prépare à adopter vis-à-vis des institutions religieuses existant sous les yeux des enfants. Si nous arrivons à bien saisir l'orientation nouvelle, nous aurons aperçu le germe fécond que le mouvement laïque apporte au pays, et nous comprendrons que celui-ci, bien loin d'être une révolte contre le passé et d'être inspiré par un esprit antihistorique et antisocial, vise, au contraire, à faire sortir la cité nouvelle de la cité ancienne [1].

1. Qu'on lise, par exemple, les articles que Marcel Hebert, dans *Le Peuple*, journal socialiste de Bruxelles, consacre depuis plusieurs années aux questions religieuses, et l'on verra combien

On ne peut cependant pas méconnaître que, d'un bout à l'autre de la France le conflit soit en ce moment à l'état aigu. Dans un très grand nombre de nos villages, la guerre est de nouveau déclarée entre le curé et l'instituteur, et ces deux formateurs essentiels de l'individualité enfantine prétendent s'ignorer quand ils ne se combattent pas.

Mais cette ignorance est un mensonge ou une illusion. En réalité, chacun des deux adversaires est hanté par la pensée de l'autre.

Comment ce problème se résoudra-t-il?

La neutralité, déjà si difficile quand il s'agit de l'enseignement moral, ici, devient une impossibilité. L'enfant pose mille questions auxquelles l'instituteur ne peut pas se dérober. Admettons qu'il puisse ne rien dire de l'Église actuelle, il est obligé de parler de l'Église du passé. Or, l'enfant catholique n'a guère comme bagage ecclésiastique que deux ou trois prières, le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo*, avec quelques phrases sur Dieu, les dogmes, les sacrements, phrases apprises par cœur, sans qu'il ait jamais rien mis de précis sous les mots. Il les lâche à l'appel de certaines syllabes, mécaniquement, parce que dans sa petite tête il y a des associations de sons plus que des associations de sens.

Mais la récitation cadencée des litanies et du chapelet, le culte dont on entoure tant de saints et de saintes qu'il voit là tout près de lui et qui lui parlent pourtant d'un long passé, créent en lui non pas une idée intellectuelle de l'Église, mais lui en

l'anticléricalisme violent et purement négatif est aujourd'hui dépassé. La collection des *Annales de la Jeunesse laïque* permet des constatations identiques.

inoculent une sensation qui peu à peu devient partie intégrante de sa vision des choses, de sa pensée dans ce qu'elle a de plus intime.

Sans qu'il s'en rende compte, il a déjà une vision non individualiste; il a l'instinct du tout auquel il appartient; et dès lors tout jugement sur l'Église, toute critique à son adresse, va faire vibrer en lui de mystérieuses cordes. La patrie lui est beaucoup moins présente que l'Église.

L'instituteur croit qu'en s'abstenant de tout jugement sur le dogme, il respecte la neutralité, et il ne s'aperçoit pas que pour son impressionnable auditoire l'Église n'a ni commencement ni fin, que les siècles ne comptent pas. S'élever contre l'Église du XVI[e] siècle, c'est s'élever contre celle d'aujourd'hui. L'enfant se sent atteint; et alors, tantôt il réagit contre le maître laïque qui a blessé ses sentiments, tantôt il se révolte contre le curé et l'enseignement religieux.

La neutralité vraie est impossible à garder, puisque tout est dans tout et qu'il est impossible de faire une leçon d'histoire et même de littérature, sans y émettre des jugements qui dépendent de la synthèse philosophique de celui qui parle.

Mais puisque la neutralité est impossible, et puisque l'État ne peut pas songer à remettre ses écoles, toutes ses écoles, depuis les universités jusqu'aux asiles de village, sous la tutelle de l'Église, que faire [1]?

1. Pour avoir l'idée de ce que réclament pour l'Église les théoriciens qui parlent en son nom, voir dans les *Études* du 5 juillet 1911, l'article de M. Cyprien Macabiau : *École laïque, école neutre, école confessionnelle.*

On ne fait pas sa part à une certaine orthodoxie. *Les Annales politiques et littéraires* viennent d'en faire l'expérience.

M. et M[me] Adolphe Brisson, directeurs de ce recueil, en bannis-

Quelques esprits ont songé à une solution logique de la difficulté : l'État combattra l'Église et aura son catéchisme laïque en harmonie avec les derniers résultats de la science. Il opposera la Vérité Scientifique aux dogmes invérifiables des églises.

Mais à peine ces idées étaient-elles formulées que l'impossibilité de leur réalisation se manifestait à leurs plus enthousiastes apôtres. Aujourd'hui, il n'y a plus guère que des savants de village pour les répéter. Si la science n'a pas fait faillite, pour employer une locution fameuse, c'est qu'elle ne songe pas à décréter des vérités définitives et absolues, la notion même de dogme lui est parfaitement étrangère, et ses interprètes les plus récents et les plus représentatifs proclament à la fois sa puissance pro-

sent tout ce qui pourrait blesser les croyances de leurs lectrices. A la fin de 1910, ils ont demandé à l'archevêque de Paris de charger un ecclesiastique de lire attentivement leur publication, afin de leur signaler, le cas échéant, ce qui serait de nature à choquer des oreilles catholiques.

Voilà donc une feuille purement laïque qui, non seulement s'abstient de toute polémique religieuse, mais se conforme à la réglementation édictée par l'Encyclique *Pascendi* et demande un « censeur officiel ».

Le 23 juin 1911, M. le chanoine Lesètre, curé de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, qui avait reçu de l'Ordinaire la mission d'examiner les *Annales*, rendait hommage « à la parfaite loyauté du directeur... à la conviction et à la fermeté avec laquelle il poursuit l'immoralité... enfin à son respect sympathique et sincère pour la religion catholique et son enseignement ».

Cette approbation, délivrée par celui qui avait reçu de son supérieur une mission précise, n'a pas suffi à assurer la tranquillité des *Annales;* et des journaux qui se vantent de leur soumission absolue à la hiérarchie ont entamé contre la feuille de M. et Mme Adolphe Brisson une campagne, où leur surenchère d'orthodoxie aura certainement le dernier mot. On trouvera les documents cités dans la *Foi Catholique* du 15 août 1911 (article du P. Bernard Gaudeau, S. J.).

digieuse et la modestie dont elle ne peut songer à se départir.

Quelle attitude faudra-t-il donc prendre devant cette Église tant de fois séculaire qui a forgé notre conscience, meublé notre imagination, qui pénètre notre être tout entier et à laquelle nous appartenons bon gré mal gré, même quand nous nous révoltons contre elle, quelquefois surtout alors?

Le pays dans sa grande masse n'a pas tort d'être hésitant, de chercher sa voie, de s'avancer rapidement sur des sentiers qu'il ne connaît guère, puis de s'arrêter brusquement, quand il s'aperçoit tout à coup qu'il s'est fourvoyé.

Se soumettre à l'Église n'est plus possible, car ce serait une hypocrisie et un mensonge, se révolter contre elle serait absurde, car alors on est obligé de la suivre sur son terrain et entraîné à opposer dogme à dogme, infaillibilité rationaliste à infaillibilité ecclésiastique.

Il est tres naturel que les membres de l'enseignement se sentent désemparés devant cette alternative. Les hésitations peuvent devenir un véritable tourment moral quand il s'agit d'hommes ou de femmes — le cas n'est pas rare — qui doivent à l'Église le meilleur de leur vie affective et spirituelle, de radieux souvenirs, de bienfaisantes minutes de contact avec l'idéal, peut-être d'héroïques inspirations. S'ils ne peuvent plus croire, comment pourraient-ils oublier?

« Le temps est galant homme », dit avec raison un proverbe romain : il dénoue peu à peu les situations les plus difficiles. Ses succès viennent de ce qu'il ne prend pour principal collaborateur ni la logique ni la force, mais la vie.

C'est ainsi que le grand problème ecclésiastique qui domine notre vie contemporaine va peut-être se solutionner par des voies inattendues.

Puisque l'instituteur ne peut pas plus enseigner la divinité de l'Église que méconnaître son existence, pourquoi n'agirait-il pas en conséquence?

*
* *

On a souvent fait remarquer l'erreur qu'il y avait à confondre l'histoire d'un peuple avec le récit de ses guerres et la vie de ses monarques. Mais l'histoire n'est-elle pas faussée encore quand on en élimine la pensée et l'évolution religieuse? L'histoire des religions se confond avec l'histoire de la civilisation; ce n'est pas un chapitre à côté d'autres chapitres, c'est le germe de tout le reste. En la plaçant au centre même de l'enseignement historique, on revient à la réalité des faits. Il est vrai que c'est toute une révolution, mais une révolution qui est en train de se réaliser très pacifiquement, parce que tout y concourt et la prépare.

Nous nous acheminons vers une solution qui n'est ni la soumission aux dogmes catholiques ni la révolte contre eux, et qui n'est pas davantage l'adoption d'une *via media* opportuniste, sans méthode et sans grandeur[1].

1. Beaucoup d'idées que nous ne faisons qu'indiquer ici ont été largement exposées par M. Alfred Loisy dans des articles qui ont paru d'abord dans la *Correspondance de l'Union pour la Vérité*, 1909-1910 (21, rue Visconti, Paris, VIe), et ont été ensuite réunies en volume, sous le titre : *A propos d'histoire des religions*, Paris, in-12, 1911. L'illustre exégète y a exposé en particulier l'esprit

Quand un homme doué de quelque intelligence visite des contrées d'une civilisation toute différente de celle de son propre pays, il est fort surpris lorsque ceux qui le guident veulent l'attirer dans l'orbite de leurs préoccupations particulières, le confisquer au profit de leurs idées sociales, politiques ou religieuses. Quand on lui dit : « Ceux-ci sont les bons, ceux-là les mauvais ; de ce côté est la vérité, de l'autre le mensonge », il est tenté de regimber et de répondre : « Je ne viens pas prendre parti, mais regarder et étudier. Tout ce que je vois m'intéresse, non pas du point de vue du résultat, mais comme aspect de vie, de pensée et d'effort. Sans être le moins du monde sceptique, je ne songe pas à vous apporter des vérités absolues et définitives, ni à vous en demander ; je ne veux ni voler vos institutions, ni vous faire cadeau des miennes.

« Permettez que je communie avec vous non pas en adoptant vos vêtements, vos formules ou vos rites, mais en cheminant à côté de vous, et en participant en quelque sorte à vos efforts. Je ne suis venu chez vous ni pour meubler mon souvenir d'images pittoresques, ni pour surprendre des secrets ou trouver des trésors, mais poussé par un mystérieux instinct d'amour et de solidarité. »

Pourquoi n'aurions-nous pas ces mêmes sentiments à l'égard de nos concitoyens, à l'égard du passé, de tout le passé ? Si beaucoup d'entre nous ont eu dans leur vie des crises qui ont changé la direction

dans lequel cette histoire doit être envisagée pour devenir partie intégrante de l'enseignement public. Ces fortes et belles pages resteront comme le programme initial dont la génération qui vient devra s'inspirer pour cette délicate question.

de leur activité, ce qui importe, ce n'est pas leur programme actuel — pas plus définitif que les précédents, mais bien le labeur dont il est la manifestation. Et la vie collective, avec ses révolutions et ses cassures apparentes, ne présente-t-elle pas la même unité? En la regardant, l'individu voit objectivée et agrandie sa propre histoire, et saisit à la fois l'humilité et la grandeur du rôle qui lui est assigné.

Cette pensée nouvelle enveloppe ceux-mêmes qui croient vivre le plus loin d'elle; peu à peu, aux notions de transcendance et d'absolu, elle substitue celles d'évolution et d'activité immanente. Elle ne nous place pas devant la création, miracle initial unique, mais devant le mystère de la vie créant sans cesse, et appelant tout ce qui existe à exister davantage et à créer.

Sous cette influence, l'histoire s'est transformée complètement. Elle n'est plus un amas de souvenirs que la mémoire humaine a conservés pêle-mêle. Elle n'est plus une galerie de portraits ou d'actions d'éclat où une nation va chercher des modèles et des inspirations, ni une morale en images, où on verrait toujours le vice puni et la vertu récompensée, elle n'est pas même la reconstruction scientifique du passé — on s'est aperçu que de toutes les illusions, celles qui ont une base en apparence scientifique sont les plus dangereuses — elle est l'étude de la vie dans le passé, non d'un passé mort, mais d'un passé d'où nous venons, duquel nous procédons, qui nous a engendrés. La sensation de la tradition, de la dépendance à travers le temps et l'espace de milliers de générations ouvre devant l'historien des horizons plus vastes qu'à l'astronome la contemplation des

espaces immenses et des mondes qui les peuplent. Ce qui intéresse maintenant, c'est le mystère des mystères : l'homme prenant peu à peu conscience de son existence comme personne libre, comme collaborateur de la création, comme capable d'intervenir dans le mécanisme universel et d'y apporter des améliorations ou des désordres dont il se sent l'auteur à la fois libre et responsable.

Dans la pensée moderne, l'importance d'un fait ne se mesure pas à un dynamomètre mécanique, et les convulsions d'un grand empire peuvent avoir moins d'importance que les paroles d'un seul individu. Il n'y a d'histoire que du vivant, du voulant, du moral. Il n'y a pas d'histoire d'où soit absente l'idée de progrès, et celle-ci enveloppe déjà toute une religion; car, dire progrès, c'est proclamer qu'il y a le bien et le mal, un devoir, un idéal, c'est affirmer la responsabilité de l'individu, les liens qui le rattachent à une société dont il fait partie intégrante, de laquelle et pour laquelle il vit; c'est s'humilier et s'exalter tout à la fois devant le mystère qui nous enveloppe.

Dans tout cela il n'y a que des données de l'expérience journalière. Pour leur demeurer étranger il faudrait se distraire ou s'étourdir, se refuser à voir et à penser.

Une église a besoin d'un point d'appui historique qui lui serve de base; la vie morale, au contraire, a des assises bien plus profondes et antérieures, elle ne se sépare pas — normalement et pour l'humanité civilisée — de l'existence : dès qu'il pense, l'homme affirme implicitement le bien, le devoir, une finalité à l'égard de laquelle il se sent obligé.

Ces pensées sont dans l'air, et par elles un certain nombre des maîtres de la pédagogie contemporaine arrivent à trouver pour la morale laïque des fondements d'une solidité parfaite. En s'appuyant sur une expérience individuelle constante, on n'a rien à redouter de la science, et on prépare aux divers systèmes religieux une sorte de justification, puisqu'en montrant leur origine en rapport avec les plus profonds besoins de l'âme humaine on préserve à tout jamais les enfants de l'incrédulité superficielle et du scepticisme facile. Celui qui dès l'éveil de sa pensée a été amené à prendre conscience de sa vie intime, à pénétrer dans les retraites où elle s'élabore, ne pourra jamais croire que toutes les institutions religieuses soient des sociétés habilement organisées par les prêtres pour vivre aux dépens de leurs naïves ouailles. Il est prémuni à la fois contre les entreprises ecclésiastiques sans profondeur et contre les jugements sommaires sur les grands courants de la pensée et de l'effort religieux.

Notre école primaire en France a, à cet égard, une originalité marquée; plus qu'aucune autre, elle a le respect de l'enfant, de sa personnalité, elle vise bien moins à couler le jeune être dans un moule uniforme, fourni par une église ou par un gouvernement, qu'à l'amener à s'épanouir harmonieusement, à donner *sa* note.

En lui apprenant à se connaître lui-même, à se chercher, elle ne se rallie à aucune métaphysique, ni à aucune théologie, elle dirige son regard vers la réalité centrale : elle ne se substitue pas à la nature, mais la sert avec ce sens de la vie, qui est bien la conquête la plus féconde de la pensée contemporaine.

L'école laïque est orientée vers la science, c'est-à-dire vers l'étude des faits et des réalités — et quoi de plus réel que la vie morale — mais en aucune manière vers la science conçue comme l'élaboration d'une mentalité intellectualiste telle que la poursuivait la scolastique du Moyen Age ou le rationalisme superficiel du XVIIIe siècle. C'est toute une révolution de la pensée populaire qui se réalise à côté de nous.

*
* *

L'histoire religieuse, bien loin d'être étrangère à l'enseignement public ou laïque, est au contraire appelée à en devenir, en fait et en droit, l'élément essentiel.

Rien d'humain n'est étranger à l'histoire. A plus forte raison ne lui est pas étranger l'effort ininterrompu par lequel l'homme se transforme et se crée.

Il est vrai que l'esprit historique est avant tout un esprit de bienveillance à l'égard de tout ce qui existe : d'irréconciliables ennemis se trouveront donc d'accord pour lui reprocher de justifier toutes les erreurs de l'esprit humain. Disons qu'elle les fait comprendre et en montre la valeur intime. Elle ne les proclame pas plus éternelles qu'elle ne le fait pour les formules astrologiques. La science voit tout du point de vue de la réalité, qui est le point de vue de la vie.

L'esprit historique nous habitue à considérer tout acte et toute pensée de l'homme comme un phénomène qui n'est pas isolé, mais se rattache — telle une feuille qui se balance au vent à la cime du peuplier et vit des sucs que d'innombrables racines vont puiser

dans les entrailles du sol — à un mystérieux effort dont nous ne savons ni l'origine ni la fin.

Mais en éveillant sans cesse en nous l'idée de vie, l'esprit historique éveille avec la même persévérance celle de la mort ou plutôt du devenir. Il nous habitue à ne rien regarder sous un aspect statique. La simple affirmation qu'il y a une histoire de la morale implique et enveloppe la conviction que peu à peu, dans une lutte incessante et malgré toutes les contradictions, l'homme poursuit une notion du bien toujours plus efficace et plus harmonieuse.

La vérité d'hier n'est pas devenue mensonge, mais la vérité d'hier n'était que le germe de la vérité d'aujourd'hui. Le progrès ne se démontre pas. Nous y croyons de la même foi naturelle qui nous fait croire à notre propre existence. Il ne se démontre pas, parce qu'il se voit, parce qu'il se sent, surtout parce qu'il est vivant, et qu'ainsi il n'y a pas d'instrument qui puisse le mesurer ni en donner un tracé schématique.

La puissance des religions les plus évoluées leur vient de ce qu'elles associent les efforts individuels pour un avenir meilleur. Sans doute elles se flattent presque toujours de partir d'une révélation initiale, mais en disant que cette révélation a été faite à un intermédiaire chargé de la transmettre, elles en arrivent bientôt à la laisser au second plan, pour parler surtout de ses messagers, et ainsi, après un léger détour, à exalter le travail par lequel la vérité doit pénétrer le monde.

Pour les hommes, de plus en plus nombreux, qui sont arrivés à ce point de vue, l'histoire religieuse est l'histoire par excellence, puisque c'est elle qui nous raconte l'œuvre essentiellement humaine. Ils abor-

dent cette histoire avec les précautions, l'attention, l'ardeur que le vrai savant apporte à l'étude des phénomènes les plus complexes, les plus subtils et les plus puissants.

*
* *

Nous vivons au moment précis où l'histoire revendique nettement le droit d'étudier toutes les religions sans exception. C'est un grand fait dans les annales de la civilisation. Il y a peu d'années, paraissait une œuvre historique de haute valeur où l'histoire de l'Église chrétienne n'était pas abordée. Aujourd'hui une pareille abstention serait impossible [1].

Sans doute, il y a bien encore un certain nombre de prêtres et de croyants très disposés à dresser autour de l'histoire de leur église une haie protectrice; mais ces prétentions se font de plus en plus rares; et, parmi ceux qui les formulaient, il y a peu d'années, beaucoup souhaitent maintenant que les historiens étudient toute l'évolution religieuse avec les mêmes méthodes que le reste de l'histoire [2].

1. Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'histoire des religions*, Paris, 1904.

2. Il est intéressant de constater l'existence simultanée des deux tendances jusque dans les organismes les plus récemment créés pour défendre la pure orthodoxie.

Celui qui écrit ces lignes a eu le privilège d'assister au Vatican, le 31 mai 1911, à la soutenance de thèse de doctorat du P. Buzy, du Sacré-Cœur de Betharram, devant la Commission biblique présidée par le cardinal Rampolla. On n'ignore pas que de la « Commission pontificale pour les études bibliques » sont partis des décrets qui ont fort étonné la généralité des exégètes. On pourrait donc s'imaginer que les discussions y sont tout à fait formalistes et formelles. Or, à la séance dont je viens de parler, en fermant les yeux, on aurait pu se croire à la Sorbonne ou à l'École

A ce mouvement au sein des églises correspond un mouvement parallèle chez les adversaires des églises.

Le résultat de tout cela est un changement profond dans l'attitude de nos contemporains au sujet des questions religieuses. Le jour n'est pas loin où, laissant les théologiens à leurs débats sur la révélation, chaque homme ayant souci de sa formation intellectuelle et morale, comme aussi de celle des siens — depuis les membres de sa famille jusqu'à ses conci-

des Hautes Études, si grande fut la liberté, la simplicité, la valeur scientifique du débat. Les noms de MM. Jülicher et Loisy furent prononcés à bien des reprises, sans embarras, sans la moindre formule de déprécation.

La discussion roula en particulier sur l'interprétation de la parole attribuée à Jésus par les *Synoptiques* (Matth., 13, 14; Marc, 4, 12; Luc, 8, 10) : « Je leur parle en paraboles afin qu'entendant ils ne comprennent pas. » Les consulteurs qui conduisirent la discussion furent Dom Laurent Janssens, O. S. B., le R. P. Giovanni Genocchi, M. S. C., et le R. P. J.-B. Frey, de la Congrégation du Saint-Esprit.

Quand l'un ou l'autre des examinateurs, abandonnant les arguments patristiques, faisait appel au sens commun, tout l'auditoire partait d'un bel éclat de rire sain, vigoureux, tout à fait laïque.

Seul le cardinal ne riait pas; mais il ne fronçait pas non plus le sourcil : il avait l'air parfaitement étranger à tout ce qui se passait autour de lui. On aurait pu le prendre pour la statue du dogme qui est censé être en dehors de l'histoire.

La contradiction qu'il y a entre certaines décisions de la Commission biblique et des discussions comme celle dont il vient d'être question, s'explique très facilement. Ce sont les Éminentissimes cardinaux qui seuls ont voix délibérative.

Après avoir assisté — muets — à des discussions où les Consulteurs ont étudié une question avec une liberté toute scientifique, ils formulent des réponses qui auraient aussi bien pu être dictées avant toute discussion.

La juxtaposition de deux organismes en apparence aussi opposés n'est-elle pas digne d'être notée? Les esprits logiques se révoltent et trouvent cela contradictoire. Ils n'ont pas tort. Il faudrait seulement savoir si cette contradiction n'est pas une condition de vie. Chaque individu ne porte-t-il pas deux hommes en lui?

toyens et à la généralité des hommes — voudra prendre possession du patrimoine religieux que nous a légué le passé, non pas pour vivre sur lui en rentier spirituel, mais pour le faire fructifier.

C'est ainsi, par exemple, que la science ayant passé la Bible au crible de la critique, va nous la rendre, au moment où on pouvait croire qu'après en avoir dispersé au vent chaque feuillet, elle allait en faire disparaître jusqu'au souvenir.

L'histoire n'a pas même à discuter les thèses de la dogmatique affirmant le caractère surnaturel de ce recueil. Elle n'a ni à les défendre ni à les attaquer; son rôle est plus modeste et plus facile, c'est d'étudier la formation de chacun des livres qui composent la collection, de reconstituer les crises de conscience sociale dont ils sont l'expression, de marquer l'obscur et séculaire travail qui les a juxtaposés, les étapes de la pensée et de la conscience humaine dont ils sont les pierres milliaires. Elle doit voir aussi les entreprises et les remaniements dont ils ont été l'objet, étudier même les interpolations et les falsifications.

Et on arrive ainsi peu à peu à avoir des livres sacrés une notion singulièrement différente de celle que voudrait imposer la théopneustie. La Bible n'est plus le livre tombé du ciel, écrit sous la dictée de Dieu; elle est le livre de route de l'humanité, partant du culte idolâtrique des théraphim [1] pour s'élever peu à peu à l'idée d'un Dieu juste et bon, et arriver jusqu'aux pages du Nouveau Testament, où Jésus, bien loin de fermer le livre en annonçant que personne désormais ne pourra y écrire, promet au contraire à ceux

1. Genèse, XXXI, 19.

qui l'auront aimé de nouvelles et de plus amples lumières[1].

Les protestants continuent à appeler la Bible « la Parole de Dieu », mais en trouverait-on encore qui agissent en conséquence ; qui l'ouvriraient au hasard, comme ils faisaient jadis, pour trouver dans le premier passage tombant sous leurs yeux la réponse de l'oracle à leurs préoccupations?

La Bible est aujourd'hui bannie de presque tous les foyers, parce qu'une foule de ses pages sont dénuées de tout intérêt actuel et évident, que beaucoup offrent une notion de la divinité très inférieure à celle qu'en ont les consciences les plus frustes, et qu'il y en a même de révoltantes et d'immorales.

Mais considérez ce recueil du point de vue de l'histoire et immédiatement tout s'éclaire. Il est la parole de l'homme s'élevant à grand'peine au-dessus des préoccupations matérielles pour se créer une conscience morale, mettant des milliers de siècles peut-être à balbutier les mots de bien et de mal, à créer des mythes qui peuvent paraître enfantins et incohérents, mais qui sont pourtant la préface de ce que l'humanité a fait de plus grand.

Dans cette marche vers le mieux, l'homme ne s'arrête pas. Le patriarche couché dans le désert a des visions d'avenir, il se réveille pour lutter avec le mystère, lui demande son nom et finit par lui en imposer un.

L'échelle de Jacob n'a rien eu d'objectif, et cependant la faire disparaitre de l'éducation sous prétexte qu'elle ne correspond à aucun fait histo-

1. Voir par ex. Jean, 14.

rique, c'est nous priver d'une image, très imparfaite sans doute, mais singulièrement utile.

Il est bien peu de pédagogues attentifs qui n'aient pas remarqué le vide que laisse dans l'éducation l'absence des mythes bibliques : c'est que la formation complète et harmonieuse de la conscience exige que l'individu refasse rapidement les étapes que sa race a mis des siècles à parcourir. Il ne pourra continuer le labeur ancestral qu'à la condition de le connaître et d'avoir communié avec lui. Chaque enfant doit revivre en quelque sorte toute la vie de sa race. Cette nécessité est de plus en plus vivement perçue dans tous les domaines et ceux qui regardent le progrès comme une rupture avec le passé se font de plus en plus rares.

Il s'en faut de beaucoup que ce soit un pur snobisme qui amène tant de gens à s'éprendre des cathédrales : il est vrai que ces amoureux du gothique sont en général très dépourvus de connaissances architecturales; mais ce qui les intéresse, c'est bien moins l'édifice proprement dit que les sentiments de ceux qui l'ont construit. Ils n'admirent tant ces pierres que parce qu'ils y voient l'expression d'un effort, d'un indicible soupir vers l'idéal et, pour tout dire, une création de la foi. Ils s'émeuvent à la pensée de l'innombrable cortège d'artistes et d'artisans qui n'ont vécu que pour écrire ces pages anonymes, éparses à travers toute l'Europe, et peut-être leur admiration est-elle, plus qu'ils ne le soupçonnent eux-mêmes, comme une participation de désir à une œuvre idéale et désintéressée.

*
* *

Il y a quelques années, un jour de grande fête, un professeur, chargé de l'enseignement de l'histoire dans un de nos grands instituts scientifiques prenait place, au pourtour du chœur de Notre-Dame de Paris, en face du trône archiépiscopal. Au même moment un jeune homme, très myope, s'asseyait à côté de lui, et, levant les yeux sur son voisin dont il avait maladroitement fait glisser le parapluie, était stupéfait de reconnaître son ancien professeur, d'anticléricale — et méritée — réputation, tenant un gros « paroissien » tout neuf.

Le maître serra vivement la main de son élève : « Figurez-vous, lui dit-il, que je ne me suis jamais rendu exactement compte de ce que c'est que la messe. J'ai assisté bien des fois à des mariages ou à des enterrements, mais j'étais, naturellement, comme la majorité des assistants, tout à fait étranger au côté religieux de la cérémonie. Je sais que cet office a pour but la transsubstantiation, mais ma science s'arrête là. Aussi suis-je venu aujourd'hui pour essayer de voir si, avec de la bonne volonté, je parviendrai à m'y intéresser. Je me suis armé d'un « paroissien » et l'ai un peu étudié pour tâcher de suivre les diverses phases de la cérémonie. » Et en disant cela, il montrait qu'il avait déjà ouvert le livre à l'ordinaire de la Messe et à l'office du saint jour de Pâques.

Cependant une psalmodie s'élevait dans le chœur : « Ce sont les chanoines qui chantent tierce, répondit le jeune homme à la question muette qui lui était

posée et pendant presque toute la durée de la messe il dut continuer à donner des explications. A partir du *Sanctus*, son maître le laissa à ses réflexions et à ses prières, quelque peu étonné de le voir s'y absorber.

Ils sortirent côte à côte, également embarrassés, ne sachant comment faire pour se séparer.

Quand ils furent sur la place du parvis, le jeune homme dit en abritant son maître : « Excusez-moi, si je vous ai été si peu utile. Avez-vous été un peu intéressé? » — « En aucune façon... mais, maintenant qu'il n'y a plus entre nous des rapports de maître à élève, me permettez-vous une question tout à fait personnelle? Si elle est indiscrète ne répondez pas. Avez-vous la foi? » — « Votre question me prend à l'improviste: mais, puisqu'elle n'a pas été plus préparée que ne peut l'être ma réponse, je ne veux pas l'esquiver... Oui, en bonne conscience, je crois pouvoir dire que j'ai la foi. Il est vrai que j'aurais dû commencer par vous prier de définir ce que vous entendez par la foi. Sous le même mot, chaque homme voit des choses très différentes. Qui pourrait donner de l'amour une définition parfaite? Or la foi, c'est encore l'amour, l'amour triomphant du temps, de l'espace, de la matière et créant l'avenir. » — « Mais il me semble que les théologiens... » — « Je vous en prie, ne me parlez pas des théologiens. Je n'ai guère l'occasion de les fréquenter. Vous m'avez posé une question personnelle. Je vous réponds personnellement. Pour vous, j'ai cru le comprendre à certaines de vos leçons, la foi serait l'acte par lequel le fidèle adhère aux dogmes définis par l'Église. Mais ce n'est là qu'une toute petite part de

la réalité, et en l'isolant, on la dénature et on la fausse. L'adhésion au dogme n'est qu'une des manifestations de la foi. Elle en est un signe extérieur, juridique, en quelque sorte, elle n'en est ni le principe ni la fin. Pour moi, elle est une sorte de joie de vivre qui, dans la communion avec l'Église, trouve une exaltation extraordinaire. Quand je chante le *Credo*, ou quand je m'agenouille pour adorer le Saint-Sacrement, je m'unis à l'Église avec une sorte de volupté, avec la glorieuse certitude que sans elle je ne serais rien qu'une épave, qu'elle a pourtant besoin de moi, mais qu'avec elle, ma vie prend son sens et sa portée. »

Il y eut une pause. Le jeune homme se reprochait sa volubilité et sa présomption. Il avait pour son maître une singulière estime et n'aurait pas voulu avoir l'air de lui faire la leçon. De son côté le professeur craignait d'avoir manqué de réserve et peut-être de tact. Il se sentait tout à coup gauche et embarrassé. Au lieu de continuer l'entretien, il pria son interlocuteur de venir le voir.

Ils sont retournés à Notre-Dame trois ou quatre fois. Le maître y est allé seul bien plus souvent. Il est allé aussi dans d'autres églises. Il s'efforce de comprendre ce que les fidèles mettent ou trouvent dans tant d'actes du culte qui jadis lui paraissaient vides de pures formes.

Ses convictions n'ont pas changé, mais il sent sa vie agrandie et embellie par les sentiments nouveaux qu'il éprouve maintenant vis-à-vis de ses concitoyens catholiques. Il n'est point devenu catholique ; mais il comprend qu'on puisse l'être, et s'il constate que beaucoup de gens le sont par hasard et sans l'avoir

voulu, il voit aussi que l'Église a des membres qui vivent d'elle et par lesquels elle vit.

Un travail analogue s'est fait dans beaucoup d'esprits. Si la Séparation des Églises et de l'État a entamé dans une mesure difficilement appréciable les ressources matérielles de l'Église; si elle lui a enlevé le puissant prestige d'institution officielle, et fait déserter les avenues du sanctuaire par beaucoup de candidats dont la vocation n'était guère qu'un vif désir de devenir fonctionnaires, elle lui a attiré des sympathies et des concours qui, dans un avenir rapproché, pourraient bien compenser, et au delà, les pertes subies.

Si le catholicisme arrivait à séparer sa cause de celle du cléricalisme politique, agressif, violent, intolérant, le réveil d'idéalisme qui fermente partout dans notre pays et aussi ailleurs, se traduirait tout naturellement par un renouveau religieux catholique. Qui vivra, verra.

Ce qui est sûr, c'est qu'en ce moment le besoin de reviser les jugements sommaires sur les religions — jugements qui étaient un choc en retour très naturel des persécutions dont la libre pensée avait été l'objet — s'impose à tous les esprits.

Le succès des œuvres de William James en est une preuve caractéristique. On lui a su gré d'avoir montré comment la vie religieuse peut être l'objet d'une étude scientifique; dans les pays latins, on lui a surtout su gré d'être Américain, et d'avoir dit tout ce qu'il a dit sans être un croyant proprement dit. Si son *Expérience religieuse* avait eu pour auteur un latin, elle aurait eu de ce côté-ci de l'Océan une

importance bien moins grande : on aurait été tenté d'y voir un essai détourné d'apologétique.

Nous sommes au moment précis où la science psychologique et la science historique viennent de se donner la main pour faire de la vie religieuse leur étude de prédilection.

Quel sera le résultat de l'activité de ces deux sciences sur l'évolution des idées, des sentiments et des convictions? Il est bien difficile de le prévoir. Ce qui apparaît déjà comme certain, c'est qu'après avoir momentanément déconcerté de vieilles habitudes, elles renouvellent ce domaine en l'assainissant. Elles ne pourront pas y semer d'autres graines que celles qui existent déjà, mais ces graines répandues sur un terrain bien préparé, où partout circulera l'air et le soleil, donneront des récoltes d'une beauté inattendue.

L'étude de l'expérience religieuse et de l'histoire des religions s'apprête à transformer notre enseignement et à modifier profondément nos idées politiques, morales et sociales.

Les progrès inouïs que les sciences ont faits depuis un demi-siècle ont créé chez beaucoup de savants, comme aussi chez des penseurs et même chez des hommes d'État, la nostalgie d'un progrès d'ordre spirituel.

CONCLUSION

Si on voulait résumer la situation religieuse de notre pays à l'heure actuelle, il faudrait constater deux faits en apparence contradictoires : à la fois les rapides progrès de l'indifférence et un réveil inattendu des aspirations religieuses. Souvent on peut observer ce double phénomène chez un seul et même individu.

Au fond, il n'est pas aussi étrange qu'il le paraît au premier abord : les églises traitent également d'incrédules ceux qui n'ont aucune vie religieuse et ceux chez qui elle est trop jeune, trop intense, pour trouver pleine et entière satisfaction dans les formules du passé.

Or, il semble bien que nous soyons arrivés à une époque de reconstitution, et on pourrait dire de revanche religieuse, un peu analogue à celle des origines du christianisme. Si l'Église Romaine paraît avoir été atteinte plus qu'aucune autre par la crise politique et intellectuelle, on peut dire cependant qu'au milieu des décombres spirituels qui nous entourent la pensée actuelle va chercher, pour en faire les fondements et les colonnes du temple nouveau, des idées et des sentiments dont l'origine

catholique n'est pas douteuse : le sentiment du mystère qui nous enveloppe et nous étreint, de l'unité et de la solidarité de toutes les existences à travers le temps comme à travers l'espace.

L'ensemble d'impressions confuses qui nous amènent à la grande loi de la tradition, la certitude qu'il y a un devoir pour l'homme et que ce devoir est de donner sa note harmonieuse dans le concert éternel auquel il ne participe qu'un instant, mais dont il entrevoit le sens et, comme disent les philosophes, la finalité; la conviction que tout effort ne vaut que dans la mesure où il est désintéressé et que l'homme le plus vivant est celui qui se donne, s'oublie, se sacrifie, la sensation que lui, être en apparence éphémère, laissera une trace ineffaçable de son passage, et peut s'associer au labeur de l'éternelle vie, labeur qu'il domine et peut diriger en quelque mesure : tous ces sentiments sont bien ceux de la génération actuelle [1], et c'est bien l'Église qui en a semé les germes en son cœur.

L'Église Romaine, malgré ses échecs et malgré les apparences, garde ainsi, dans le cœur et la conscience de l'élite de la génération qui vient, une place unique, incomparable, parce que seule elle a pris conscience de l'unité et de l'éternité de sa vie. Quant aux autres institutions ecclésiastiques, elles ne s'aperçoivent même pas que la plupart des avantages qu'elles se vantent de présenter sont au contraire des vices inguérissables. Combien de gens intelligents qui ne comprennent pas que l'idée d'une Église

1. C'est ce que M. Delvolvé exprime avec d'autres mots quand il dit que « la finalité du moi conscient ne fait qu'un avec une finalité universelle ».

nationale est une mutilation qui enlève à l'idée même d'Église son sens et sa valeur!

Pie X et ses prédécesseurs peuvent fort bien ne pas être des hommes exceptionnels, mais l'idée dont ils ont été les précaires et fragiles symboles est une des plus grandes et des plus fécondes qu'ait entrevues l'humanité, et c'est encore vers sa réalisation que courent toutes les forces vives de la démocratie. Si on savait observer, on s'apercevrait que cette idée est cousine germaine de celle qui fut l'âme de notre pays durant l'époque si mal nommée période révolutionnaire. Cette appellation toute superficielle voile encore, pour beaucoup de Français, le vrai caractère d'une crise qui fut avant tout l'aboutissement d'un effort séculaire.

Souvent nos contemporains ne trouvent rien à répondre aux esprits simplistes qui prétextent les erreurs, les faiblesses ou les crimes des papes pour maudire la papauté; mais il en est aussi parmi eux qui sentent la vanité de ces arguments. Ils devinent qu'en créant l'expression *cathedra Petri* et la notion qu'elle représente, et même, en servant des ambitions qui n'étaient pas toujours idéales, le génie humain marchait à tâtons vers des idées infiniment grandes, bégayait des prophéties dont nous entrevoyons à peine la réalisation et dont la réalisation est pourtant commencée.

Pour monter vers les hauteurs, l'Église a tracé bien des sentiers. Qu'aucun d'eux ne soit définitif, que le long de chacun d'eux on soit sûr de rencontrer des pélerins découragés, blessés, se reprochant leurs illusions, il faut, certes, s'y attendre; mais il est évident que beaucoup de nos contemporains s'aperçoivent que

prétexter ces déceptions et ces chutes pour ne pas aller vers les cimes, est une erreur aussi forte que celle des gens qui cessent de se nourrir, par crainte des aliments frelatés.

Ce qui est sûr, c'est que si, en l'Église, bon gré mal gré, « nous avons la vie, le mouvement et l'être », à son tour elle reçoit quelque chose de nous, et se transforme peu à peu, tout en restant toujours la même [1].

1. Quand M. Durkheim dit : « Je ne vois dans la divinité que la société transfigurée et pensée symboliquement », il formule une idée très voisine de la pensée catholique essentielle pour laquelle l'expérience que le fidèle a de l'Église est la base de tout le reste. Cette expérience conduit à Dieu et devient l'inspiration constante de la vie. C'est par là que le catholicisme, en apparence basé sur des thèses doctrinales passablement étrangères à nos préoccupations, peut avoir dans la vie individuelle des racines que ses adversaires ne soupçonnent pas.

Le catholique dit à Dieu : « Notre Père », mais quand il parle de l'Église il dit : « Notre Mère », et c'est celle-ci qu'il voit dès son premier regard, penchée sur son berceau, et c'est elle qui lui apprend à bégayer le nom du Père céleste. La communion du catholique avec l'Église n'est pas le résultat d'un acte de la volonté ou d'un raisonnement, c'est le fait initial de sa vie morale. Il croit en elle tout aussi naturellement que le nouveau-né croit en sa mère. L'Église prend possession de son âme si vite et si complètement que, dans son expérience, l'Église et son âme ne sont pas seulement inséparables, mais elles ont en quelque sorte une seule et même existence.

La méconnaissance de ce fait fondamental explique l'échec de la propagande anticatholique. Il n'est pas très difficile d'arracher des individus ou des groupes d'individus à toute influence ecclésiastique ; mais on n'a pas plus réussi, que je sache, à leur donner un nouveau milieu spirituel, qu'on ne peut donner une mère à des orphelins.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Dans quel esprit est écrit ce livre.

I

Religion et orientation religieuse.

II

Ce qu'on trouvera dans ce livre, et ce qu'on n'y trouvera pas.

III

Les circonstances qui ont déterminé l'orientation religieuse actuelle.

IV

Malentendus de plus en plus graves entre l'Église et le peuple.

V

Les déficits de l'antireligion.

VI

La philosophie contemporaine et l'orientation religieuse.

VII

Les vues philosophico-religieuses de J.-M. Guyau, et d'Émile Boutroux.

516-11. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 11-11.




BR
846
S35
1911
c.1
ROBA

